

MES SŒURS, N'AIMEZ PAS LES MARINS

GRÉGORY NICOLAS

roman



LES ESCALES
DOMAINE FRANÇAIS

Grégory Nicolas

MES SŒURS,
N'AIMEZ PAS
LES MARINS

Roman

LES ESCALES :
.....

DOMAINE FRANÇAIS :

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Là où leurs mains se tiennent, Rue des Promenades, 2013.

La Part de l'orage, Rue des Promenades, 2013.

Mathilde est revenue, Rue des Promenades, 2015.

Des histoires pour cent ans, Rue des Promenades, 2018, Pocket, 2020.

Équipiers, Hugo Sport, 2019, Hugo Poche, 2020.

Les Fils du pêcheur, Les Escales, 2021, Pocket, 2022.

Papi est un super menteur – Le super copain de Louis XIV, Pocket Jeunesse, 2022.

Papi est un super menteur – Le super chevalier, Pocket Jeunesse, 2022.

Papi est un super menteur – La super prise de la Bastille, Pocket Jeunesse, 2022.

Papi est un super menteur – La super découverte de l'Amérique, Pocket Jeunesse, 2022.

Papi est un super menteur – Le super premier pas sur la Lune, Pocket Jeunesse, 2023.

OceanofPDF.com

© Éditions Les Escales domaine français, un département d'Édi8, 2023
92, avenue de France
75013 Paris – France

Courriel : contact@lesescales.fr

ISBN : 978-2-36569-814-6

Couverture : Hokus Pokus Créations

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

OceanofPDF.com

Rien qu'à Béatrice

OceanofPDF.com

*« Ma Maman chérie,
Ne te fais pas de mauvais sang, je vais bien et je reviendrai bientôt. Je
ne sais pas quoi écrire à Pin-Pon, alors montre lui ma carte, il n'est
pas bouché, il comprendra l'intention. Surtout qu'on dise à Cognata
que je vais bien, aux autres aussi. Je n'ai plus de place, alors j'arrête.
Pas de mauvais sang. Bises de ta fille. »*

Sébastien Japrisot, *L'Été meurtrier*

OceanofPDF.com

SOMMAIRE

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Perrine

Jean

Paulette

Pierre

Paulette et Perrine

Perrine, Jean, Paulette et Pierre

Post-scriptum

Dernières parutions

Les Escales

OceanofPDF.com

PERRINE

OceanofPDF.com

Perrine a juré en breton des mots qu'elle ne connaissait pas en français. Elle, si belle dans le temps, était laide pour la première fois, le visage tordu par la colère et par la peine. Elle avait vieilli d'un coup, de vingt ans, ou de trente ans, ou même davantage, on ne sait pas. Elle aurait voulu faire plus de mal à la mer, avec ces galets qu'elle lui jetait de toutes ses forces comme on lapide une bête. Parce qu'elle lui en avait encore volé un qu'elle aimait, la salope.

Cette fois c'était son fils, elle n'en avait qu'un, dont le curé accompagné du maire avait dit le prénom : Jean.

C'était juste avant de la prendre dans ses bras. Ce n'était pas de la tendresse mais un réflexe comme elle s'effondrait et pour l'empêcher de se briser le crâne contre le sol en pierres dures venues d'une carrière à ciel ouvert, pas loin. C'est lui, Jean, qui les avait posées au petit maillet lors de sa dernière escale. Il était doué de ses mains comme on n'a jamais vu. « La preuve que l'on peut réussir à faire de jolies choses avec seulement huit doigts », il se vantait. Car, quelques années avant, une explosion en mer lui en avait arraché deux, en plus de le laisser semi-boiteux. Il ne se plaignait presque jamais même si l'humidité le faisait souffrir, et l'humidité par chez eux, c'était souvent.

Perrine avait crié et même maudit le nom de Dieu avant que le curé lui ordonne de cesser en même temps qu'il se signait. Elle aurait eu Jean face à elle qu'elle l'aurait giflé. Lui qui était parti à cause de ses copains, des fils de patrons, devenus patrons eux-mêmes plus tard, et qui l'avaient embarqué

– elle disait « tiré » –, alors qu’elle lui réclamait de renoncer à faire la pêche.

Jean avait pris la mer pour la première fois, neuf ans plus tôt, deux jours après ses 16 ans, le 3 septembre 1942, c’était un lundi ou un bien un mardi, Perrine ne se souvenait plus.

Il était resté un peu plus longtemps que les autres à l’école et elle avait pensé que, peut-être, il ne partirait pas comme ses camarades. Car les petits voisins embarquaient dès 13 ou 14 ans, parfois même avant, pour apprendre le métier. Des gamins qui, après six mois à naviguer, se croyaient devenus des hommes et prétendaient se comporter comme tels une fois le pied à terre. Sur l’eau, ils restaient pourtant les gamins qu’ils étaient, espérant dans la furie des tempêtes que leur maman viendrait les chercher pour les mettre à l’abri.

Ces deux ou trois années d’école de plus que les petits voisins avaient donné à Perrine l’espoir que Jean se fasse instituteur. Car Jean parlait un français superbe, ses pleins et ses déliés étaient épatants et, pour ce qu’on lui en avait dit, l’orthographe de son fils était admirable. Il aurait pu s’occuper des papiers pour la commune le jeudi et pendant ses vacances. Cette idée avait enchanté Perrine, comme si la perspective de ce travail administratif supplémentaire avait donné davantage de réalité à l’espoir. Ce qui était certain, c’est que c’était une vie qui aurait convenu à une mère pour son fils. Elle l’aurait appelé « Monsieur l’instituteur » quelquefois pour le taquiner et lui exprimer à sa façon qu’elle était fière de lui. Mais Jean n’était jamais devenu Monsieur l’instituteur et il ne s’était jamais occupé des papiers pour la commune.

Plus tard, ses pleins et ses déliés épatants, son orthographe admirable et son français superbe, lui servirent à écrire de longues lettres, que Perrine lisait et relisait jusqu’à les connaître presque par cœur. Jean en composait parfois quatre par jour. Il les numérotait après les avoir datées pour en rendre la compréhension plus simple avant de les déposer en poste à chaque

escale ou de les confier aux navires amis qui retournaient à terre. Quand c'est lui qui faisait route pour rentrer au port, Jean conservait les lettres qu'il continuait de rédiger. Une fois débarqué et de retour à la maison, il les tendait à Perrine sans dire un mot. Elle les prenait et les glissait dans la poche avant de son tablier, sans dire un mot non plus. Elle les lisait seule, plus tard. Ces lettres, c'était comme un témoignage de la vie à bord et une façon pour Jean d'assurer à sa mère que jamais elle ne quittait ses pensées.

La plupart des marins écrivaient des mots d'amour maladroits ou des politesses machinales, comme on dit bonne nuit aux enfants dans leur lit tout juste bordé, évitant de raconter les tourments et les tracasseries, la solitude aussi, et le vin trop chargé d'alcool. Jean lui, racontait tout. La sévérité ou l'indulgence de tel ou tel patron, les doigts gelés, l'inconfort des paillasses, les mêmes mégots rallumés cent fois, la peur qui vous glace bien pire que le blizzard, la question sans cesse reposée de sa présence à bord – parfois, je me demande M'an –, mais aussi les rigolades et les cuities, l'amitié véritable, les veines et les déveines, les bras d'un autre qui consolent, et la méchanceté de la mer quand elle se trouvait grosse.

Les lettres, c'est ce qui faisait tenir les marins. Certains prétendaient que les feuilles et les crayons étaient plus précieux que l'eau douce à bord des canots.

Les lettres, c'est ce qui faisait tenir celles qui attendaient le retour des marins. Sûr que c'était plus précieux que l'eau douce.

Donc, Jean avait pris la mer, deux jours après ses 16 ans, le 3 septembre 1942, un lundi ou bien un mardi, Perrine ne se souvenait plus.

C'était la guerre et les bateaux à voile qui cabotaient en mer d'Iroise manquaient de bras, comme toujours. On faisait croire cette fois-là que c'était la faute du travail obligatoire en Allemagne, une autre fois c'étaient les départs clandestins pour l'Angleterre. Une autre fois encore, la demande jamais rassasiée des conserveries en Côtes-du-Nord ou bien en Finistère sud, sans compter les marins faits prisonniers pendant la débâcle de 40. Ils étaient pourtant presque tous revenus mais chaque prétexte était bon pour enlever les fils à leur mère.

Ma doué, tu me tueras si tu pars, avait dit Perrine en invoquant Dieu. Mais c'est Jean qui était mort.

Il n'avait rien voulu entendre, la rassurant comme il pouvait, avec les mots niais d'un gamin qu'on a mis en garde. Certes, il avait bombé le torse mais sa voix était restée douce. « Ne t'en fais pas, M'an, il ne m'arrivera rien, je serai prudent. J'écouterai les anciens et j'agirai tout bien comme il faut. » Et il avait ajouté, sans la convaincre jamais, que la mer lui offrirait la chance de voir du pays, c'est quelque chose quand même de voir du pays, et qu'en plus de ça, elle lui donnerait le moyen de gagner sa croûte. Il n'allait tout de même pas ôter le pain de la bouche d'une veuve toute sa vie, quand bien même c'était celui de sa propre mère. « Pas vrai, M'an ? » il avait ajouté. Il souriait.

« Si tu l'aimes tant la mer, fais-toi donc goémonier », elle avait proposé.
« Le risque est moins grand, et tu la verras, la mer, chaque jour, elle te nourrira tout autant et tes mains seront aussi épaisses, rongées et rêches que celles de n'importe quel gabier, ne t'en fais pas pour ça. Et même, je t'aiderai s'il le faut, je le connais le goémon, il nous a permis de vivre pas plus mal que d'autres pendant la Grande Guerre, quand mon papa faisait le soldat. »

Mais Jean avait tourné les talons juste après lui avoir offert une bise, sans même la laisser finir. Affligée, Perrine avait redit, mais plus bas : « *Ma doué*, tu me tueras si tu pars. »

En plus de la brume qui aveuglait les canots et les menait droit sur les brisants, des lames qui les couchaient sur le travers comme de rien avant l'engloutissement, des lignes qui s'accrochaient au vêtement et qui emportaient les marins dans le fond en silence, malheureux – ou pauvres cons – qu'on cherchait après, quelques secondes, interdits et en vain, sur le pont, il fallait ajouter un nouveau danger venu du ciel et qui crachait l'acier plutôt que le sel. Les aviateurs anglais canardaient de toute part.

Immatriculé à Douarnenez, le *Pourquoi-pas* ? en juillet 1941 avait été mitraillé sans raison aucune, si ce n'est la folie des hommes. Un matelot était resté au tapis, le tricot et la peau troués en cinq points, à quarante milles au large d'Ar Men. Et le *Saint Bernard* coulé purement et simplement par ces mêmes Anglais en mai de l'année suivante et aussi, toujours à Douarnenez le *Bleiz-ar-mariou* cette fois laissé sauf, mais captif, et prié de se rendre en Angleterre avec l'équipage au complet. Ils avaient déjà fait le coup au langoustier *Bijou-Bihen* en mars 1941. Celui-ci, les Anglais l'avaient conduit à Gibraltar. Pêcheurs devenus pêchés.

Ce n'est pourtant pas faute de les avoir mis en garde pensaient les Anglais en se rappelant les tracts balancés au-dessus des goélettes-morutiers, des dundees, des thoniers, des langoustiers, des chalutiers, des palangriers et des pinasses.

Malgré les menaces, les hommes à bord des canots, pas plus intimidés que ça, levaient le poing au passage des avions et continuaient de sortir des ports de Locquémeau, de Groix, de Portsall, de Camaret, de Loctudy, de

Saint-Malo ou de Paimpol, pour faire la pêche et débarquer après la poiscaille à terre. À se demander si la guerre et tout ce qui s'ensuit avaient atteint le rivage.

Belligérants. Les marins bretons ne savaient-ils donc pas ce que signifiait ce mot ? Ou bien fallait-il le traduire dans leur langue pour qu'ils comprennent que c'était ainsi que la Royal Air Force les considérait et les traiterait. Combien fallait-il en couler pour qu'ils renoncent ? Les noms des bateaux abîmés et des marins perdus ne cessaient de s'allonger mais la pêche perdurait. Tant pis pour eux.

Jean n'en voulait pas aux Anglais même s'il les craignait et que plus d'une fois il s'était caché sous une voile à peine affalée alors qu'un coucou les survolait toute mitrailleuse dehors. Comme si le tissage en bon chanvre avait pu le protéger de la piquette du fer. N'importe quoi.

« Relève-toi donc gamin et reprends ton poste », qu'on lui commandait en soulevant d'une main ferme la voile au-dessus de lui. Alors on le découvrait, Jean, moins fier que devant la mère, roulé en boule et se protégeant la tête entre les bras. On avait attendu que l'avion anglais soit loin pour ne pas le tourmenter davantage.

Si la pêche continuait de se maintenir vaille que vaille, c'est que les autorités allemandes acceptaient sans broncher les demandes des patrons et les inscriptions au registre des matelots. Allez-y donc pensaient les Allemands, puisque vous n'êtes bons qu'à ça, et puis les balles dans vos coques, c'est du plomb en moins pour nos uniformes.

Jusqu'à ce qu'il ne se fasse arrêter par eux une nuit, en juillet 1943, Jean s'en foutait des Allemands. Perrine disait qu'il se foutait de tout, c'était peut-être vrai.

Cependant, il mettait un point d'honneur à ne jamais les saluer car il savait que son père, pourtant de la classe 1920 mais engagé volontaire, avait fait son devoir dès avril 1918. En témoignait la photographie encadrée de doré, où l'on voyait le père, fusil lebel et Rosalie au côté, fine moustache de

jeune homme et sourire de ravi de la crèche quand tous les autres sont sérieux comme des jésuites.

Jean ignorait si son père avait gardé une rancœur particulière contre les Fritz, mais dans le doute il préférait finir à la gendarmerie que d'insulter sa mémoire.

La gendarmerie, il y avait fini en effet, privé de liberté pour de bon. Il avait écrit à sa mère que ce jour-là, menotté à sa chaise et la lèvre esquinée, il avait plaint les lions des ménageries et envié les chevaux sauvages, les marsouins, et les huîtres pie.

OceanofPDF.com

Lorsque le tintamarre des avions s'éloignait, Jean se demandait d'où pouvaient bien venir les aviateurs anglais. Avant le matin du 26 mars 1944, quand son bateau échoua tout à gauche d'une plage de galets, Jean ne connaissait que trois ou quatre noms de villes anglaises. Il savait Londres bien entendu, Plymouth et Portsmouth, comme sait n'importe quel marin, mais c'était à peu près tout. Bosco, un vieux Cap-Hornier lui avait bien parlé une fois de Portmagee où il avait dû mouiller en février 1911, après une avarie irréparable en mer, mais c'était en Irlande.

Là-bas, le vieux Cap-Hornier, alors jeune, avait aimé une certaine Mary aux cheveux longs et orange, au nez retroussé – *vri ton*, en breton – qu'il appelait « *Mêrie* la Rousse ». Il l'aurait mariée et se serait fait Irlandais sur-le-champ quitte à ce qu'on le renomme O'Brien ou Mc Gregor plutôt que Coat, si le père de *Mêrie* avait donné sa bénédiction pour la noce. Il ne l'avait pas fait et, au lieu de ça, il avait coursé le Français jusqu'au canot, lui promettant la semelle du godillot au cul ou même la lame du couteau dans la panse, s'il s'aventurait encore à tourner autour de la maison avec son air de ne pas y toucher. Ça avait fait rigoler Jean quand le vieux Bosco le lui avait raconté.

La vérité, c'est que Jean avait menti à Perrine en embarquant la première fois, deux jours après ses 16 ans, le 3 septembre 1942, un jeudi. Ce n'étaient pas ses copains, fils de patrons, devenus eux-mêmes patrons plus tard, qui l'avaient tiré en mer comme elle le croyait et comme Jean lui avait laissé à penser en prétextant faussement son désir de gagner son pain.

Non, s'il avait décidé de faire la pêche, c'était pour écouter les histoires des anciens, entendre pour quelques minutes parler de *Mêrie* la Rousse, ou du goût de la vanille à Huahine, petite île au large de Tahiti, que lui avait décrit son premier patron, Monsieur Tournellec.

Monsieur Tournellec avait encouragé Jean à se faire marin au long cours une fois qu'il aurait acquis les rudiments de la navigation et que la guerre serait terminée. Et Jean avait répondu que ce serait bien, en même temps qu'au fond de son ventre il sentait monter le désir ardent de s'embarquer pour Huahine. Dès lors, il ne pensait qu'au jour où le goût de la vanille viendrait flatter sa langue.

La pitié, pensait Jean, c'est que toutes ces histoires, son père aurait pu les lui raconter, et même des plus grandes à coup sûr. Mais il s'était perdu en mer alors que Jean n'avait que 3 ans.

C'était pendant l'hiver 1929. On n'avait jamais su ce qu'il s'était passé. Le père était parti à la morue avec ses camarades pour sa dixième campagne. Il n'était pas revenu. Mangé par l'Atlantique nord.

Même s'il avait voulu, Jean n'aurait pas pu avouer la raison profonde de son embarquement. Car avec sa mère on ne parlait pas du père, pas plus qu'on ne prononçait le mot lapin sur un bateau. C'était comme ça, c'était une chose qui ne se faisait pas. Le père était absent, il s'était perdu en mer pendant l'hiver 1929, mangé par l'Atlantique nord, voilà tout.

Perrine n'aurait pas grondé Jean s'il lui avait demandé quelle odeur sentait le père, la façon dont il se couchait dans son lit, s'il ronflait ou bien s'il était gentil avec elle. Perrine n'aurait pas grondé Jean s'il lui avait demandé ce qu'ils se disaient sur le quai de la gare avant que le père ne parte chaque automne pour Saint-Malo et les premiers mots qu'il prononçait à son retour. Perrine n'aurait pas grondé Jean s'il lui avait demandé comment le père prenait sa main, s'il aimait danser la gavotte ou de quelle couleur étaient ses yeux. Perrine ne l'aurait pas grondé, ça non.

Mais Jean ne lui avait jamais posé ces questions. Car c'était une chose qui ne se faisait pas. Pas plus que de prononcer le mot lapin sur un bateau.

De même, jamais la mère n'avait confié à son fils les rêves qu'elle faisait parfois la nuit, et ce qu'elle croyait être des apparitions au matin, quand elle avait encore l'esprit engourdi par le sommeil : elle voyait son mari coiffé de sa casquette de feutre. Il marchait sur la grève. Il était toujours de dos mais elle reconnaissait le pas de ce jeune homme vilain comme tout et à demi-bossu qu'elle avait pourtant aimé follement parce qu'il la faisait rire et qu'elle avait toujours voulu d'un courageux, ce qu'il était.

Pour une raison qu'elle ignorait, quand elle ne rêvait pas de lui sur la grève, Perrine le voyait ouvrir la porte de la masure à l'aide du coude, car il avait les bras empêchés par un fagot de genêt couleur bouton d'or – si bien qu'à chaque fois qu'elle voyait du jaune elle pensait à lui –, il s'approchait de la cheminée son mouchoir noué autour du cou, déplaçait la gamelle sur le côté et relançait le feu au mépris des économies de bois qui faisait le quotidien de Perrine et celui de sa fille et de son fils depuis qu'il les avait laissés seuls, puis il affirmait : « On a bien le droit, pour une fois. » Car en plus d'être courageux il savait être généreux quand il fallait, mais sans être un mange-tout, ça Perrine n'aurait pas supporté, même dans ses rêves.

Jean parlait uniquement de son père qu'il appelait Pa – comme il disait M'an – dans ses lettres. Ce qu'il écrivait n'appelait pas de réponse. Surtout cette correspondance évitait à Jean, puisque Perrine ne lisait jamais devant lui, de voir le visage de sa mère devenir plus triste et être pris par la mélancolie ou par le tourment.

Ainsi, elle n'avait jamais raconté à son fils les cinq mois de bonheur parfait qu'elle avait eu, après leur mariage le 27 mars 1920. C'était l'après-midi de leurs 20 ans à tous les deux puisque Perrine et François étaient nés le même jour, à six kilomètres de distance. Tu parles d'une coïncidence

disaient les gens quand ils apprenaient que la fille Mahé et le fils Cadoret se fréquentaient.

OceanofPDF.com

Vingt ans avant, le curé avait été appelé en urgence. « Il est tout bleu, mon père, venez vite le baptiser », l'avait averti le mitron qui avait couru comme un dératé pour porter la nouvelle contre la promesse de quelques sous. Et l'homme de Dieu avait relevé sa soutane et enfourché sa bicyclette flambant neuve pour sauver l'âme du nouveau-né avant qu'il ne soit trop tard.

Finalement, l'enfant, baptisé François, avait tourné au jaune dans les jours suivants, puis au rose pâle, couleur sur laquelle il s'était arrêté et qui avait rassuré toute la maisonnée, avant que sa peau ne vire au joli brun, poudré de sel, mais il était déjà devenu adulte et c'étaient seulement les lendemains de grand beau temps.

La petite fille avait été baptisée le jour d'après, en l'église. Sa marraine avait décidé de la prénommer Perrine, puisque Marie était déjà pris par l'aînée.

Perrine était solide et couverte de cheveux, on aurait dit un petit merle, ou bien un chat, alors qu'elle ronronnait dans son linge blanc au moment où son parrain lui faisait le signe de croix sur le front. C'était la deuxième de la famille à naître en deux ans, trois sœurs suivraient avant que sa maman ne demande un peu de répit. Cinq filles, c'était assez.

Le père Mahé avait fait sa mauvaise tête pendant quelques jours avant de convenir que oui c'était « assez » après que sa femme l'avait assuré qu'on « trouverait d'autres moyens pour la douceur ». Bon Dieu ! ce qu'il aimait ça, la douceur, le père Mahé.

La chance avait fait qu'il avait pu être présent à tous les baptêmes de ses enfants, la marée ou bien le mauvais temps avaient joué en sa faveur à chaque fois, même s'il n'avait jamais assisté aux accouchements, laissant ce dangereux événement aux seules femmes. Il avait senti pour ses cinq filles la même joie l'envahir en apprenant qu'elles étaient venues au monde. « Oh, c'était un gentil papa », répondait simplement Perrine en baissant les yeux, intimidée ou un peu gênée quand Jean l'interrogeait au sujet de son grand-père, mais ce n'était pas souvent.

Cinq mois de bonheur parfait, après la noce. Voilà ce que Perrine, la fille Mahé, avait vécu avec François, le fils Cadoret. Ce n'est pas qu'il l'avait rendu malheureuse ensuite, mais pour Perrine le bonheur n'aurait jamais pu être parfait puisque son père avait fait naufrage cinq mois après son mariage.

C'était la seconde fois de sa vie que Job Mahé allait au fond, mais là, il n'était pas rentré. La première fois, un copain pourtant vigilant mais aveuglé par une brume terrible, les avait pris sur le travers, démolissant le canot comme de rien. Il avait coulé en quelques secondes.

Le père de Perrine et son patron avaient gueulé des « Hey ! Hey ! Hey ! » avant d'attraper la même bouée et d'être hissés, serrés l'un contre l'autre jusqu'au bateau du copain qui ne cessait de répéter les yeux éberlués : « Dame bon Dieu, Dame bon Dieu, c'est pas possible, c'est pas possible. »

Job Mahé avait bien cru y passer alors que son pull en grosse laine se gorgeait d'eau froide. Il n'avait pas eu le temps de penser à ses filles ou à sa femme. Il n'avait pensé qu'à cette bouée et à ce boot que son patron avait déjà réussi à accrocher et à la main qu'il lui tendait et qui devait lui sauver la vie. Quand il avait saisi le bras de son patron, il s'était juré de ne jamais plus retourner en mer. Il se ferait tâcheron quelque part dans les terres ou bien embaucherait dans une sardinerie mais jamais il ne remettrait les pieds sur un canot ! Voilà ce qu'il s'était promis tandis que le copain les ramenait

au port en hurlant de toutes ses forces dans la brume pour manifester sa présence et éviter de couler une seconde barcasse dans la journée.

Pourtant le lendemain, le pull en grosse laine encore plein de flotte, le père de Perrine rembarquait sur un autre bateau, assurant à sa femme qu'il ne lui arriverait plus rien. Tu parles, il aurait mieux fait de tenir sa promesse et de ne pas y retourner.

La seconde fois, une copine était venue trouver Perrine alors qu'elle était occupée aux battages avec tous les gens de la commune qui ne se trouvaient pas sur l'eau. Fille de la mer, comme ses sœurs, Perrine aimait les travaux des champs qu'on faisait en grands nombres et l'ambiance qui s'en dégagait. Son plaisir, c'était de voir les tas grossir et l'ouvrage avancer.

Elle n'enviait pas les femmes des cultivateurs pour autant. Car ces dernières, au contraire des femmes de pêcheurs, ignoraient tout du goût des baisers salés, ceux du retour de pêche. Perrine en avait découvert le ravissement avec François, cinq mois plus tôt. Elle avait pensé qu'il n'y avait rien de plus délicieux. Qu'il n'y avait rien de plus doux.

La copine lui avait dit : « Cours vite trouver ta mère, elle te fait demander. C'est à propos de ton papa. » Perrine avait lâché son petit fléau et cavale du plus vite qu'elle pouvait. Ses sabots cognaient fort contre la terre battue et les petits cailloux, alors qu'elle devinait le toit de grosses ardoises qui coiffaient la maison de ses parents. Pendant cette course, alors que son cœur boitait dans sa poitrine, tout à la fois éprouvé par la frayeur et par l'effort, Perrine avait repensé à la mise en garde que Marie, sa grande sœur, lui avait adressée un an avant.

C'était le soir du pardon de la commune. Perrine avait confié à Marie que le fils Cadoret lui avait chuchoté bien des choses pendant la procession, et qu'il était revenu à la charge ensuite, au début de la kermesse.

Perrine avait précisé à sa grande sœur que le fils Cadoret viendrait trouver leur papa pour lui causer si elle voulait bien.

— François Cadoret, ma sœur ? Le matelot du *Josken* ? Oh ça, tu ne devrais pas. Il ne faut pas aimer les marins, elle avait répondu à Perrine

Mais la mise en garde était venue trop tard.

Car une fois, des années avant, le fils Cadoret avait porté Perrine sur son dos. Elle l'avait gardé pour elle, et le fils Cadoret avait fait pareil. C'était leur premier secret.

Ce midi de grande marée, Perrine s'était tordu le pied bêtement alors qu'elle pêchait le couteau. C'était sa cueillette favorite le couteau, depuis le temps de l'enfance. Elle savait repérer comme personne les petits puits qui trahissaient leur présence. Alors elle s'agenouillait, tapotait le sable de l'index comme pour réveiller le coquillage – *debout mignon* – elle pensait. Puis elle mettait quelques grains de sel sur le dessus du trou pour abuser le mollusque qui, croyant au retour de l'eau, apparaissait en plein jour. Hop, elle le chopait d'un coup sec et le plaçait avec les autres dans le panier.

Elle avait manqué d'attention cette fois, ce qui n'était pas dans ses habitudes, et sa cheville s'était tordue sur le bord d'une mare profonde de quelques centimètres. Aïe, elle avait râlé avant de s'asseoir sur l'estran. Le fils Cadoret à qui elle n'avait jamais parlé, l'avait remarqué au loin, et l'avait rejointe. Il lui avait demandé sans se moquer si elle avait un problème. Perrine s'était sentie bien sotte de devoir expliquer au garçon qu'elle avait manqué d'attention, et qu'elle s'était tordu la cheville.

« Fais-moi voir, si tu veux bien ? » lui avait proposé le fils Cadoret, et il avait effleuré de ses doigts la malléole un peu enflée de la petite. « Mets-toi donc debout je vais t'aider à marcher. » Il lui avait prêté son bras. Mais Perrine pourtant pas douillette s'était mise à pleurer en silence après cinq pas.

Le fils Cadoret avait vu les larmes mais sans les faire remarquer à Perrine pour ne pas la vexer et lui avait offert de la prendre sur son dos pour remonter la grève, si elle était d'accord. Perrine avait accepté sans plus de

façon et serré fort le cou du fils Cadoret entre ses bras pour ne pas glisser pendant la remontée.

À la fin, François avait dit à Perrine : « Quand je vais raconter aux copains le calibre de la palourde que j'ai trouvée sur la plage, jamais ils ne me croiront. » Et ça avait fait rire Perrine.

Alors, quand le fils Cadoret était venu, des années après, lui chuchoter bien des choses dans le cortège du pardon, puis quand il était revenu à la charge au début de la kermesse et proposé de causer à son père si elle voulait bien, elle avait accepté avec joie. Tant pis s'il était marin. Elle courrait le risque d'être malheureuse. Elle ne pensait tout de même pas que ce serait à ce point.

Ainsi, un matin, elle avait presque 100 ans, parce qu'une dame venue de Paris l'interrogeait sur la mer, Perrine avait répondu de sa voix fragile et tremblante : « Alors qu'est-ce que je vous dirai, des chagrins toute la vie. »

Avant les chagrins, de la joie. Et d'abord la noce entre Perrine Mahé et François, le fils Cadoret pour les voisins, Fānch pour les copains, Pa, plus tard, pour Éliane et pour Jean.

Le banquet avait été dressé dans une grange prêtée par une connaissance du père Cadoret. Et lui, le père, portait le costume de fête, riche de galons et de broderies, l'acier sur le dessus des sabots tout brillant de graisse. Il avait frotté ses doigts au savon noir longuement, s'était soigneusement coupé les poils des oreilles, et sa nuque était rasée de frais, encore un peu rougie par le feu de la lame du coupe-choux, comme avant le retour des longues campagnes quand il se faisait beau pour retrouver les siens, et que le ventre le piquait à l'idée du bonheur de dire : « Salut tout le monde, me voilà rentré. »

Sa femme était restée à ses côtés toute la journée, elle se tenait droite et fière. Elle était coiffée de sa dentelle la plus fine qui camouflait un chignon qu'elle avait serré plus que de coutume. Tous les deux étaient bien contents que François, leur fils, se marie avec la petite Perrine Mahé, sardinière de son état et redoutable cueilleuse de couteaux.

Quand leur fils était venu leur annoncer qu'il avait parlé à Job Mahé, à propos de sa fille, le père Cadoret et sa femme n'avaient rien trouvé à redire. Au contraire, ils connaissaient la valeur au travail de Job Mahé même s'ils n'avaient jamais fait la pêche ensemble. Surtout, ils appréciaient la réputation de tempérance de la famille. C'était un bon mariage. Pas de ceux qui enrichissent mais qui au moins n'engendrent pas le scandale. Car

le père Cadoret avait encore le souvenir abominable de l'union de son frère Raymond avec la veuve joyeuse d'un capitaine de vaisseau de la Royale.

Le pauvre bougre était à peine froid que le Raymond, s'asseyait déjà dans son fauteuil et fumait son tabac. Ça, on n'en était pas fier, même si on n'avait jamais eu aucune raison de penser qu'un margoulin tel que Raymond puisse un jour agir avec honneur. Leur mère, tellement contrariée qu'on puisse prendre son fils pour un maquereau, n'avait plus décroché un mot pendant un an et, quand elle l'avait fait, c'était pour dire qu'un son étrange dans l'oreille ne la quittait plus depuis qu'on lui avait annoncé la nouvelle. On lui avait conseillé de pencher la tête sur le côté et de sautiller sur un pied comme on faisait avec les oreilles bouchées par l'eau de mer. Elle s'était exécutée mais sans succès. Puis elle s'était tue de nouveau, repartie dans le silence pendant un an. Raymond ne se faisait plus voir au village. Il demeurait à Brest, chez la veuve joyeuse. Maquereau pour de bon. On ne l'avait pas convié à la noce.

Il y avait près de trois cents personnes ce jour-là, autour de Perrine et de François. Chacun était venu avec ses couverts, son cidre et son eau-de-vie, deux cochons avaient été sacrifiés pour l'occasion et on avait dansé jusqu'à pas d'heure : *An dro, jabadao, Laridé* et même *La Mazurka*. Le lendemain le père Cadoret était parti à la palangre – il disait « aux hameçons » – le cœur léger d'avoir si bien casé son fils.

Perrine et François avaient vécu chez les Cadoret le premier mois de leur mariage. Puis ils avaient emménagé dans une petite maison, pas loin. Les murs avaient au moins deux cents ans mais ils étaient épais et forts, capables de résister au coup de tabac les plus virulents, et le toit était réputé de première qualité, du moins c'est ce qu'on croyait jusqu'à ce qu'une tempête du diable en arrache le quart, deux jours après Noël 1941. Quand même, c'était mieux que les garnis de Douarnenez, de Quimper ou de Brest dans lesquels tant de jeunes couples sans le sou étaient contraints

d'emménager. Bien sûr, dans la petite maison, on ne baignait pas dans le luxe, mais ils n'avaient pas cette prétention-là de toute façon.

Les cinq mois de bonheur parfait pour Perrine avaient consisté à attendre les retours de François et à mettre en ordre la maison en prévision de l'arrivée des enfants. La mère de François avait déjà proposé le lit clos qu'elle tenait de sa belle-mère et qui accueillait les petits Cadoret depuis bien avant Napoléon, mais Perrine ne voulait pas l'installer dans la maison avant d'avoir donné naissance à un bébé. Elle craignait que cela ne lui porte malheur.

Les superstitions rassuraient Perrine autant qu'elles lui gâchaient la vie. Tout y passait, la consternation devant une miche de pain à l'envers, la peur des chats noirs, l'épouvante après le bris d'un miroir, l'agacement à la vue d'un parapluie ouvert à l'intérieur d'une maison, mais aussi les échelles qu'elle évitait soigneusement, la couleur verte qu'elle ne portait pas, le nombre treize qu'elle ne prononçait jamais, ni en breton ni en français, les grains de sel qu'elle balançait par-dessus l'épaule à tous les repas, le bois qu'elle touchait dix fois par jour et la quête des trèfles à quatre feuilles pour lesquels elle se cassait le dos à chaque printemps.

François avait continué de lutter sur le *Josken* pendant tout le printemps et l'été 1920. Il allait à la palangre, comme son père.

François, téméraire comme pas un, encourageait son patron à naviguer toujours plus loin et à s'approcher au plus près de la fin du plateau continental. Car c'était là que l'on trouvait davantage de poissons mais aussi le gros temps et les courants puissants. C'était une pêche difficile mais que François aimait.

Voilà une chose que les terriens ne pouvaient comprendre même s'ils disaient « oui, oui, bien sûr », quand François affirmait qu'il adorait ça, malgré les culbutes sur le pont, les avant-bras cuits par le sel, les doigts ciselés par les fils, ou le creux de la paluche poinçonnée par les hameçons.

Comment auraient-ils pu comprendre, les terriens, les vies de marins et les corps souffrants ? Comment auraient-ils pu comprendre surtout que l'on puisse retourner voir la mer quand celle-ci avait obligé votre patron à pousser l'hameçon pour qu'il vous traverse la paume ? Comment auraient-ils pu comprendre, les terriens, qu'on y retourne après qu'on a raconté le même patron, marteau à droite, burin à gauche tapant un grand coup sur l'ardillon de fer pour le briser et en libérer la main ? Ce n'était pas l'arrivée toute récente du mercurochrome sur les canots qui allait empêcher la douleur, même si cela désinfectait sans doute mieux que l'eau de mer et éviterait un sacré paquet de manchots.

À l'automne de cette année 1920, celle de leurs 20 ans, celle de leur noce, François abandonna pour la première fois la pêche côtière. Il s'en alla avec d'autres hommes du village pour Saint-Malo dans l'espoir d'embarquer pour les grands bancs. Perrine en femme de marins n'avait pas bronché quand il lui avait annoncé.

Elle sut la souffrance du départ au long cours, le silence dans la maison – différent des autres silences –, les quelques affaires que l'on range dans le grand coffre, le sentiment d'être un peu perdue, la peur ensuite quand le vent viendrait cogner contre les volets, la grâce du retour demandé à Dieu, seule dans son lit avec les mains croisées fort, et la honte dans ce même lit de penser parfois à d'autres hommes que le sien au moment de se contenter.

François avait confié à sa femme son souhait de s'embarquer pour la grande pêche quelques jours seulement avant que le papa de Perrine disparaisse en mer. Le soir du drame, il avait proposé de reporter cette première campagne d'une année pour rester près d'elle et l'aider à surmonter l'épreuve.

Perrine avait refusé que François renonce. Elle savait qu'il fallait bien. Sa mère avait vécu avec des « fallait bien » toute sa vie, elle ferait de même. François avait dit d'accord. Il n'était pas le genre à chercher des complications.

Voilà cinq mois qu'ils étaient mariés. Il faisait chaud et c'était la fin du bonheur parfait.

Elle n'avait pas pleuré quand sa mère lui avait annoncé. Parce qu'elle avait connu tant de filles entendre ces mêmes mots, qui disaient que leur père ne reviendrait pas, et qu'elle admirait celles qui conservaient une dignité, qui n'en rajoutaient pas dans le chagrin, qui ne se faisaient pas remarquer. Et parce que Perrine voulait garder le goût du salé sur ses lèvres uniquement pour les baisers.

Elle se souvenait d'une petite fille de l'école qui avait appris par la rumeur la disparition de son papa. « Sur quel bateau navigue votre père ? » lui avait-on demandé, et elle avait donné le nom du bateau. « Oui ? on avait répondu, eh bien il s'est perdu en mer et tout son équipage avec lui. »

La petite fille avait couru retrouver son grand frère déjà entouré d'une dizaine de gamins. Les yeux grands et ronds comme des calots de trente, il avait dit à la vue de sa cadette : « Malheur, notre père est mort ! »

« Vous voilà sans père, vous voilà sans père », répétaient les autres gamins. Et la petite fille était rentrée à la maison. Elle avait traversé le bourg en tenant la main de son frère sans apercevoir les commères se signer à leur passage et chuchoter entre elles : « Misère, voici deux nouveaux orphelins. »

Devenue adulte, la petite fille de l'école avait confié à Perrine que la mort de son père avait été le premier chagrin de sa vie et le plus fort de tous, celui dont elle se souvenait avec le plus de vivacité. Elle aurait pu décrire minute par minute, presque seconde par seconde ce qu'elle avait ressenti au moment où elle avait compris – vraiment compris – que plus jamais elle ne verrait son père, que plus jamais elle n'entendrait son pas, ni ne sentirait l'odeur âcre, presque amère et pourtant délicieuse au creux de ses bras, la douleur que ça avait été, effroyable et immense, presque irréelle, la douleur des cauchemars les plus effrayants. Et pourtant cette douleur avait fini par s'éteindre et le chagrin lui-même – longtemps après – avait fini par passer.

Pour Perrine, ce n'était jamais passé.

Elle aimait davantage son père que sa mère, et une fois que celle-ci fut partie aussi, bien plus tard, elle ne s'en cachait pas, même si elle était consciente de l'injustice de sa pensée. Elle savait que la vie de sa mère ne l'avait pas autorisée à la même gentillesse, à la même tendresse, à la même légèreté, que celle de son père qui s'en revenait de l'océan comme le héros s'en revient des enfers, posait ses sous sur la table juste avant de mettre les pieds en dessous, bien peinard, alors que sa femme prenait tout en charge pendant son absence et continuait quand il était là. Était-ce lui qui allait ramasser les algues qui servaient d'engrais pour la pousse des choux, sur le lopin de terre derrière la baraque ? Était-ce lui qui traversait la campagne avec la remorque à bras pour les vendre ? Était-ce lui qui battait le linge, le reprisait, le remaillait ? Était-ce lui qui supportait les quolibets des bigotes quand les enfants rentraient de l'école communale, « l'école du diable »

disaient-elles au prétexte que lui, le père, ne pouvait plus voir les curés en peinture après s'être attrapé avec celui de la commune lors du dernier baptême ?

N'empêche que Perrine préférait son père à sa mère. Même qu'une fois, elle avait pensé que ce n'était pas le bon qui était parti. Elle avait eu honte d'avoir eu une telle pensée. Elle s'était giflée.

OceanofPDF.com

François avait fait son paquetage pour Saint-Malo deux mois après le naufrage de l'été 1920. C'était sa première campagne pour les grands bancs. Il avait confié à sa femme qu'il avait de l'appréhension de s'en aller si loin. Surtout, mais ça, il ne l'avait pas dit, lui qui connaissait parfaitement son affaire pour ce qui étaient des sprats, des maquereaux de dérive, ou des sardines de rogue, craignait de ne pas trouver sa juste place sur le grand bateau à voile et de ne pas savoir comment faire avec ses filets presque sans fin qui remontaient les cabillauds par tonnes.

Il ne l'avait pas dit non plus, mais la nuit avant le départ il n'avait pas dormi. Il avait écouté Perrine grincer des dents dans son sommeil – ce son qui l'agaçait tant mais auquel il se raccrochait à chaque fois que son moral lui jouerait des tours – et il avait réfléchi à ce qui le poussait à s'embarquer et à vivre à des milles et des milles de son foyer.

Ce n'était pas le besoin d'argent puisque la petite pêche leur permettait de manger à leur faim et de chauffer suffisamment leur maison. Ce n'était pas l'envie de voir la mer lui qui la connaissait déjà si bien. La houle était-elle différente sur les grands bancs ? Certainement pas, il pensait. Il avait tort mais il l'ignorait encore. Ce n'était pas l'espoir non plus de se faire capitaine lui qui n'avait jamais eu l'ambition de patronner. Non, vraiment, il ne savait pas ce qui le poussait à partir si loin, si longtemps. Était-ce pour imiter son père qui avait fait sept campagnes glorieuses entre 1890 et 1896 et se délectait ensuite à raconter au premier quidam venu ses escales à Saint-Pierre avec des grands gestes et l'accent exotique des Canadiens

français ? Peut-être, mais même pour François, c'était un peu court comme raison. Et pourtant il avait fait son paquetage la veille, avait rentré un peu de bois dans la maison le matin du départ et bourré la cheminée d'un fagot de genêt pour épargner cette petite corvée à Perrine. Puis il avait salué les camarades qu'il croisait. Tous lui souhaitaient de rentrer sain et sauf. « À la grâce de Dieu », il répondait à chaque fois avec sa femme à son bras et laissant le village dans son dos, comme si prendre la mer pour de si longs mois était naturel.

Sur le quai de la gare il avait caressé le ventre de Perrine et lui avait murmuré « j'espère que tu seras bien ronde à mon retour », car ils avaient tout mis en œuvre les jours d'avant pour que Perrine tombe enceinte.

Perrine était rentrée de la gare à pied. Elle avait touché son ventre, persuadé ainsi que l'espérait François, qu'elle serait grosse à son retour. Elle se trompait. Il lui faudrait attendre encore trois ans pour qu'elle donne la vie à Éliane, puis trois de plus pour qu'arrive Jean.

Elle avait donc éprouvé le silence de la petite maison vide pour longtemps, rangé les quelques affaires de François dans le grand coffre. Quand elle avait vu le fagot de genêt qui attendait dans le foyer et les bûches à côté, elle avait souri. Un bon mari comme ça, elle avait pensé. Ce serait François qui embraserait le tout à son retour, quel feu de joie ce serait.

Perrine avait accroché la médaille de baptême de François à son cou, puis elle avait fait son baluchon avant de fermer les volets en les étayant d'un morceau de planche pour que les carreaux soient bien à l'abri des tempêtes. Elle avait fermé la porte à clé et essuyé ses larmes.

Ce qui manquerait le plus à Perrine pendant ces dix campagnes, pendant ces cinquante mois d'absence, ce ne serait pas la voix de François, ni les caresses, ou son aide au jardin les lendemains de pluie. Non, ce qui lui manquerait le plus c'est qu'elle n'ait plus à rouler ses cigarettes. Il fallait voir le visage de François s'illuminer devant la forme si parfaite des cigarettes façonnées par Perrine et le contentement de Perrine en retour.

Elle lui en préparerait une douzaine avant chaque embarquement et les placerait alignées dans la petite boîte en fer comme la poiscaille de la sardinerie. Il tiendrait combien de temps avec une douzaine de clopes ? Deux jours peut-être, trois en se restreignant ? Presque rien.

Perrine avait été saluée ses beaux-parents et répondu sans se vexer que oui, François avait mangé à sa faim avant de monter dans le train. Le père Cadoret bavard comme toujours, en avait profité pour raconter son premier départ pour les grands bancs en 1890, et la route interminable les jours d'avant assis au cul d'une charrette ou à pied, presque une semaine pour rejoindre Saint-Malo : « Ah ! C'était pas comme maintenant. »

Il lui avait dit comment une tempête phénoménale les avait secoués alors qu'ils n'avaient pas encore dépassé l'Islande et les pêcheurs portugais seuls sur leur coque de noix au milieu de l'océan. Il avait dit les creux abyssaux, la houle dantesque, puis à mesure que l'on faisait route au nord, le blizzard qui transformait les poils de barbe et ceux du nez en petits cailloux pointus. « Mais ce ne sont pas des choses qu'on peut comprendre par les mots, il faut le voir », il avait précisé. Perrine avait écouté sans rien dire, sans poser de questions et sans chercher à en savoir davantage, elle avait hâte qu'il se taise. Est-ce que le père Cadoret cherchait à la faire pleurer avec ses histoires ? C'était à se demander.

— Tu portes la médaille de baptême de François ? avait fait remarquer la mère Cadoret en prenant le bijou entre deux doigts.

— Oui, avait répondu Perrine, c'est François qui le veut, j'espère que ça ne vous fait rien.

— Tant que tu ne la fais pas tomber dans le lavoir, ça ne me fait rien, non, avait répondu la mère.

— Je ferai bien attention. Je vais m'en aller maintenant et je reviendrai vous voir bientôt, dès que François m'aura écrit, je vous donnerai les nouvelles.

Il faisait déjà nuit quand Perrine avait rejoint la maison de sa mère. Elle y resterait tout le temps de la campagne, ainsi qu'elle le ferait pendant chacune des dix campagnes. Elle profiterait du feu là-bas et aiderait à s'occuper de ses trois plus jeunes sœurs.

Marie, l'aînée, que son père appelait toujours « la grande », mais c'était fini, les retrouva le surlendemain. Son époux à elle était parti pour Saint-Malo plus tard à cause d'une casse sur le palangrier où il faisait la pêche. Car la grande sœur aussi aimait un marin, même si elle avait prévenu la petite qu'il ne fallait pas.

OceanofPDF.com

Telle était la vie de ces femmes demeurées à terre. Perrine et Marie étaient toutes les deux sardinières dans la même conserverie. Leur mère qui s'en était échappée après la grande grève de 1907 y était retournée elle aussi, contrainte par la disparition du père. Elle n'allait pas vivre, et nourrir les bouches des trois plus jeunes, de la seule vente de quelques choux. Elle avait hésité avec le goémon, mais elle ne se sentait plus la force de passer ses journées le dos courbé, les pieds et les mains dans l'eau salée et froide.

Elles embauchaient chacune leur tour. Une contremaîtresse leur avait proposé d'être du même quart contre la promesse d'éviter les bavardages, mais elles avaient refusé pour se relayer avec les petites et entretenir les braises.

Le dimanche était le seul moment où elles se retrouvaient toutes. Depuis la mort du père, elles se rendaient de nouveau à la messe, priaient avec les autres pour le retour des marins puis revenaient à la maison le temps de prendre le linge et de filer toutes les six au lavoir où elles chantaient, où elles riaient, où elles pleuraient.

Là-bas, on donnait des nouvelles des hommes, on devisait sur la qualité de tel ou tel bateau, on considérait la valeur des équipages. Certaines en venaient aux mains pour un mot de trop. Une fois, une ancienne avait craché dans l'œil de Perrine car celle-ci avait affirmé qu'on pouvait dire ce que l'on voulait, les plus courageux restaient les Terre-neuvas.

Après avoir battu le linge, après avoir briqué la maison du sol au plafond, après avoir préparé le ragoût de couenne, après l'avoir dévoré, les

femmes participaient à la veillée. C'était le meilleur moment de la semaine pour Perrine et pour ses sœurs.

C'était chaque fois la même chose, un rituel de saison froide, rassurant et consolateur. Si immuable qu'on aurait pu le croire éternel, mais bien sûr il ne l'était pas. Leur mère évoquait d'abord les histoires familiales du siècle d'avant. Elle leur parlait de Mémère et de Pépère, ses parents à elle, et des temps de misère qu'ils avaient connus. Elle disait par exemple comment Pépère avait vu en curieux pendant l'été 1899 le soldat juif nommé Dreyfus à la sortie du tribunal de Rennes.

Si Pépère s'était rendu si loin, c'était pour vendre un cheval car, quelques mois avant, et mis dans la combine par un copain de régiment, il avait essayé de se faire maquignon. C'était une tentative pour tenter de fuir la mer qui venait de lui prendre un frère et son fils. Mais ça n'avait fonctionné ni pour Dreyfus, ni pour Pépère, et avant la fin de l'année il était revenu à la mer, pareil que le chien fugueur revient à la niche et à la gamelle. La mer, il l'appelait « la maudite ».

Ensuite, la mère de Perrine contait. C'était son don. Avec elle, chaque source abritait une fée, chaque talus était le refuge de Korrigans ou bien d'elfes, chaque pré avait été le lieu d'une bataille. Les arbres du coin voyaient marcher devant eux le roi Arthur, les fleurs étaient cueillies par des princesses déchues, les orties, les ronces et les baies grasses par des sorcières. Les graines par des mages ou des guérisseurs. Le mieux, c'était lorsque la mère arrêta de faire danser les aiguilles de son tricot. Alors on savait que l'histoire prenait un tour spectaculaire, que la magie faisait son apparition, que le héros courait à sa perte ou que la victime prenait sa revanche. Tout y passait, cape, épée, enlèvement, chapardage, ruses, astuces, brigandages, larcin, maraude, prédestination, ensorcellement, incantation, anges, démons, rebouteux, charlatans, faux prophètes et vrais génies. Il n'y a qu'une chose que la mère ne contait jamais : les naufrages.

Elles n'étaient qu'entre femmes jusqu'à ce que Perrine vienne passer les hivers de longue solitude chez sa mère avec Jean sous le bras. C'était au début de la septième campagne de François. Dieu qu'on l'avait espéré ce garçon. Beau à bouffer qu'il était.

Après que François s'était perdu en mer à l'hiver 1929, Perrine n'avait jamais plus quitté sa petite maison. Elle n'avait plus jamais rejoint sa mère, n'avait plus jamais profité de son feu. Éliane n'avait que 6 ans, Jean à peine 3.

Perrine n'avait plus jamais entendu sa mère conter. Terminés ruses, chapardages, brigandages, capes et épées. Finis les elfes, envolées les fées. Mort, le roi Arthur.

Un soir, longtemps après, Jean était venu lui dire qu'il allait avoir un enfant. Perrine avait convoqué le souvenir de François, grand-père de 29 ans, puisqu'il aurait cet âge pour toujours, en assurant à son fils qu'il aurait été heureux. Elle avait saisi l'occasion pour lui demander de renoncer une fois encore à la mer. Pour toute réponse elle avait eu le droit à une bise et à une question sur l'emplacement du berceau familial. S'il n'était pas chez Éliane, le berceau devait se trouver dans une remise chez Tante Marie, il fallait lui demander.

— Tu seras la marraine de mon fils, avait affirmé Jean à sa mère. Il était tout fier.

— Mais je le suis déjà de Paul.

— Alors ça, je m'en fous ! avait répondu Jean.

— Et si c'est une fille est-ce que je serai aussi sa marraine ? elle avait demandé avec un brin de malice.

Et Jean avait dit que si c'était une petite, ce serait la mère de Paulette, son épouse. Elle pouvait bien comprendre ça.

— Oui, ne te tracasse pas, ce sera très bien, elle avait répondu en même temps qu'elle effleurait de ses doigts et sans s'en rendre compte la médaille de baptême de François.

Perrine avait espéré que la jeune Paulette portait en son ventre une fille, car elle en avait assez des garçons qui se faisaient marins et disparaissaient en mer les uns après les autres, comme son père, comme son mari, comme tant d'oncles, comme tant de cousins, comme tant de voisins. « Les malheureux », disaient les gens quand ils apprenaient un nouveau naufrage. « Les malheureuses », pensait Perrine.

Est-ce que les ventres des femmes ne servaient qu'à nourrir la mer en donnant naissance à des fils ? C'était une question que Perrine se posait tout le temps.

Lorsque Jean, euphorique, était venu quelques mois plus tard lui annoncer la naissance du petit Pierre, elle s'était mordu les joues d'agacement.

« Fais donc en sorte que ton fils ne fasse pas la pêche », elle avait commandé à Jean. Pour ne pas la contrarier, il lui avait promis, sans y croire, qu'il le ferait, qu'il dirait à son petit garçon qu'il ne faut pas. « Pieux mensonge », avait pensé Jean. De toute façon, la mer ne lui avait laissé le temps de rien. La mer l'avait dévoré et son bateau avec. Et le petit Pierre ne se tenait pas encore à quatre pattes quand c'était arrivé.

Voilà pourquoi Perrine avait juré en breton des mots qu'elle ne connaissait pas en français. Voilà pourquoi, elle, si belle dans le temps, était laide pour la première fois, le visage tordu par la colère et par le chagrin. Voilà pourquoi elle avait vieilli d'un coup, de vingt ans, ou de trente ans, ou même davantage, on ne sait pas. Voilà pourquoi elle aurait voulu lui faire

plus de mal à la mer, avec ces galets qu'elle lui jetait de toutes ses forces comme on lapide une bête. Parce qu'elle lui en avait encore volé un qu'elle aimait, la salope.

OceanofPDF.com

JEAN

OceanofPDF.com

Des années avant, Jean tend une lettre à Perrine.

Il l'a écrite dans l'après-midi, pendant son premier jour embarqué, douze heures à lutter sur le bateau avant le retour au port et le couvre-feu, tandis que la tâche lui laissait un moment de répit. Ce sera la première lettre. Il ignore qu'il en écrira près de trois mille.

— Qu'est-ce que c'est ? interroge Perrine.

— C'est une lette M'an, lui répond Jean en souriant, tu la liras quand tu auras le temps.

Perrine la fourre dans la poche de son tablier, un peu surprise mais sans plus de façon, elle demande comment s'est passée la journée, et Jean, en même temps qu'il se déshabille lui dit que si elle veut le savoir, eh bien, tout est marqué sur papier.

L'idée d'écrire à sa mère lui était venue la veille au soir, alors qu'il ne trouvait pas le sommeil. En prévision, il avait glissé dans sa musette quelques feuilles, de l'encre et une bonne plume, au moment de quitter la petite baraque alors que le jour était encore pâle et sans force. Jean s'est persuadé que ce serait une bonne chose de raconter à sa mère la vie à bord. Il considère qu'en plus de lui montrer qu'elle ne quitte pas ses pensées, cela pourra la rassurer, car il n'ignore pas qu'en s'embarquant il fait un sale coup à celle qu'il appelle « ma petite M'an ». L'écriture au contraire de la parlotte lui offrira du temps pour trouver les justes mots, et s'il ne les trouve pas, rien ne le forcera à lui donner les lettres.

Ce sont les chansons qui ont inculqué à Jean le respect dû aux femmes de marins. Jean sait le quotidien de ces femmes, l'attente et les corvées, les peines et les chagrins qu'on reprenait fort et en chœur en fin de banquet avant que la guerre s'en vienne. Il a chanté tout ça, mais n'en a jamais rien vu chez lui, et pour cause, son père ne lui en a pas donné l'occasion, puisqu'il s'est perdu on ne sait où, quelque part en Atlantique nord, mais c'est grand l'Atlantique nord. Une nuit qu'il était gamin et qu'il avait lu un illustré où l'on racontait les expéditions polaires, Jean avait imaginé le corps de son père dérivant jusqu'au pôle Nord et se transformant en glaçon géant. Est-ce qu'on retrouverait son père glacé un jour ? Comme ces mammouths qu'on met au jour, intacts, des milliers d'années plus tard ? Il n'en savait rien.

Jean ce matin-là, celui de son premier embarquement faisait de Perrine, sa « petite M'an », une mère de marin. Et s'il imaginait la difficulté qu'il y a à être femme de marin, s'il savait qu'il faisait un sale coup à sa mère en embarquant, il ignorait la réalité de ce qu'il lui infligeait et de ce châtement auquel il la condamnait. Il ne se rendait pas compte, Jean, que la douleur de voir un mari préparer son paquetage n'est rien comparée à celle de voir son fils qui s'embarque. Des chansons qui plaignaient les mères de marins il n'en connaissait pas, c'était peut-être la cause de tout. S'il les avait chantées, aurait-il renoncé ?

Et puis, une femme de marin avait le choix de ne pas le devenir. Tant il est vrai que la condition précédait la noce et qu'un homme, bon ou mauvais, souvent inscrit au registre des matelots depuis ses 14 ans, avait déjà tracé sa vie avant de se mettre en ménage. Qu'on le veuille ou non, sa femme était prévenue avant de se marier.

Mais on ne pouvait pas choisir de ne pas être mère de marin, puisque c'était au choix exclusif du fils. Comme Fury le rusé compère d'Alice au pays des merveilles, il était juge et juré, seul à instruire l'affaire, et seul à prononcer la sentence. Les mères n'y pouvaient rien et se retrouvaient

comme Perrine à supplier leur enfant de renoncer, comme on implore son bourreau, mais c'était tout. Il pouvait bien l'appeler sa « petite M'an », maintenant, ce n'était pas cher payé.

Jean, bien faux jeton sur ce coup-là, avait pris le parti de tout mettre sur le compte des vagues et du vent. En prétendant que l'appel de la mer c'était comme l'appel de la forêt et qu'on n'y pouvait rien. Voilà notre Jean transformé en Buck, tu parles d'un chien-loup avec ses mollets épais comme des jeunes branches de noisetiers et ses boutons d'acné plein le visage.

La première lettre donc. Elle est datée du 3 septembre 1942. On peut encore la lire aujourd'hui. Elle est dans un grenier avec les presque trois mille autres, abritées sans ordre dans une cantine en fer, au grenier d'une maison de pierres pas si vieille que ça. La lettre est toute en pleins et en déliés. Les enfants de maintenant croient à un exercice d'écriture ou bien qu'elle a été imprimée, et les adultes de maintenant disent avec des étoiles dans les yeux : « Ah ! On savait écrire dans le temps. » Le L majuscule, à la toute fin du troisième paragraphe surtout, est d'une beauté invraisemblable. Il fait comme un grand mouvement d'épée à la Zorro ou bien à la d'Artagnan. Vraiment, jamais on n'a vu un L majuscule si flamboyant.

Cette lettre du 3 septembre 1942 sera une des seules entièrement rédigées à l'encre bleue et à la plume sergent-major car très vite Jean préfère la praticité du stylo à bille. Les L majuscules y perdront un peu de leur superbe, c'est vrai.

Parfois, un tressautement qu'il ne rature pas trahit la présence d'une vague plus grande ou plus fourbe que les autres. Parfois encore, le papier est troué par le stylo ou bien l'encre a été attaquée par le sel de mer et Perrine essaie de deviner ce que son fils a bien voulu écrire, mais jamais elle ne lui demande et jamais elle ne répond aux lettres.

Certaines lettres l'amuse, d'autres l'agacent mais aucune ne la rassure. Aucune ne la fera accepter que Jean ait décidé d'embarquer. Lui

qui aurait fait un si joli maître d'école, pense Perrine.

Dans cette première lettre, Jean écrit :

OceanofPDF.com

Le 3 septembre 1942

Ma chère petite M'an,

Me voici donc marin. Comme l'était Pa. Je sais ce que ça te coûte de crainte. Si je me suis embarqué, ce n'est pas pour te tourmenter mais parce que c'est là qu'est ma vie. Je n'ai pas eu le choix, en somme.

Je profite de ne pas être trop occupé par l'ouvrage sur le canot pour t'écrire. Nous faisons route pour rentrer. Le vent nous porte bien.

J'ai décidé hier que j'essaierai de t'écrire à chaque fois que cela sera possible, chaque jour si je peux, comme on fait avec le journal de bord ou avec sa marraine de guerre.

Je te remercie encore pour la vareuse. Elle me tient bien chaud et j'ai fière allure, tu l'as parfaitement rapiécée, on la croirait neuve. J'espère que la mère Bardet ne te l'a pas vendue trop cher. Mais ne fais plus de dépenses pour moi, je vivrai désormais de ma part de pêche. À ce propos, nous n'en avons pas parlé mais je crois qu'il serait juste que je te donne une pension tant que je demeure à la maison comme le faisait Éliane avant qu'elle soit mariée avec P'tit Louis (celui-là il ne sait pas dans quoi il s'est embarqué).

Si un jour je ne t'écris pas, tâche de ne pas trop m'en vouloir. La mer demande beaucoup aux marins et je veux être digne d'elle. Tu

n'imagines pas la joie que j'ai à l'idée de me dire que je suis un de ces gens de mer.

Monsieur Tournellec m'a mis bien à l'aise. Il m'a confié que j'étais son vingt-sixième mousse et qu'il n'en avait perdu aucun jusqu'à maintenant ! C'est une chance de naviguer avec pareil patron. Il est présentement à la barre, devant le banc de pompe, il n'a rien contre le fait que j'écrive tant que cela n'entame pas mon travail. Je me tiens près de lui. Il m'a demandé de toujours me tenir près de lui quand je ne suis pas à mon poste de pêche. C'est ce que je ferai.

La sardine n'a pas manqué. Je me dis que ce sera peut-être toi qui étêteras les poissons que j'ai pêchés aujourd'hui et je suis fier.

Je vois la côte. Je vois chez nous.

J'arrive, M'an.

Ton petit Jean.

OceanofPDF.com

Les lettres se succèdent. Au contraire de ce que Jean pouvait craindre, il y aura peu de jour où il ne trouvera pas le temps d'écrire. Il y racontera ses tourments, ses chagrins, ses satisfactions et ses doutes. Il dira surtout les petites choses qui font sa vie de marin, sa vie de jeune homme, et qui, de jour en jour, de marée en marée, lui font grossir les mollets et pousser le poil au menton. Et aussi, il a écouté les conseils de son pépé : il est allé au port pour se faire passer l'acné. La dame a été bien gentille avec lui et ne s'est pas moquée de sa timidité alors qu'il cachait son « Jésus » comme il dit, entre ses mains, mais ça, il ne le raconte pas à sa mère.

Et même si le métier endurecit Jean, jamais il ne perdra la tendresse qu'il a toujours eue pour Perrine. Jamais il ne la tiendra éloignée, sauf pendant ce qu'il appellera son « exil ». Là-bas, il n'écrit qu'une seule fois, au tout début.

Ainsi des autres lettres. À la volée. Pour le comprendre, si vous voulez bien. Pour savoir qui était Jean avant que la mer ne le dévore.

Le 8 octobre 1942

Ma chère petite M'an,

J'ai encore eu de la misère pendant la marée. J'ai rendu toute la matinée. Je ne suis bon à rien et le patron se demande s'il ne devrait pas me remplacer. Il me recommande de me faire engager sur un canot plus large qui roulerait moins. Car c'est le roulis que je ne supporte guère.

Le second me regarde avec agacement à chaque fois que je me couche pour faire passer le mal et m'engueule à chaque fois que je rends. Je ne l'aime pas. Je suis sûr que c'est lui qui monte Monsieur Tournellec contre moi.

Je n'ai pas pu aider à la manœuvre quand nous avons viré le filet tout à l'heure, alors que c'est ma mission principale. Monsieur Tournellec a grommelé, mais je l'ai entendu, que des arpettes telles que moi finissaient sertisseurs de conserves à l'usine.

J'ai eu les larmes et la colère. Je n'irai pas à l'usine. J'aime mieux rendre jusqu'à la fin de ma vie.

Ton petit Jean.

Le 29 octobre 1942

Ma chère petite M'an,

Victor Coat est le nouveau second. Il me semble de meilleure composition que le précédent. Celui-là, je ne le regretterai pas. Il ne me regrettera sûrement pas non plus. Il s'est disputé avec le patron pour une affaire que j'ignore mais qui semble assez grave. Il paraît qu'ils se sont accrochés par le colbac.

Je pense que tu vois qui est Victor Coat, sa vieille mère est une fille Le Faucheur. Elle avait la petite baraque à côté de chez le Docteur Goasglas mais elle vit chez sa fille à Quimper maintenant. Elle est sénile et on l'a retrouvée à poil et qui dansait dans son jardin l'année dernière.

Au port tout le monde surnomme Victor Coat « Bosco » car il prétend qu'il l'était dans la Royale sans qu'on sache si c'est vrai. C'est un hâbleur de première. Il a l'œil coquin. Tout à l'heure il s'est vanté d'avoir coulé un torpilleur allemand pendant la guerre de 14, rien que ça !

Monsieur Tournellec lui a demandé ce qu'il attendait pour s'y remettre mais Bosco a répondu qu'il laisse ça aux Anglais, eux qui sont si fiers d'avoir fait boire la tasse à toute la flotte de Napoléon avec « ce fumier de Nelson » comme il l'appelle. Il prend un air si

énervé quand il parle de Trafalgar, tout en levant si haut ses grosses paluches vers le ciel, qu'on jurerait qu'il y était, à Trafalgar.

Il appelle les Anglais les « Rosbeef », c'est de la viande de bœuf, le rosbeef. Bosco assure que c'est fameux et que les Anglais en raffolent avec des fayots et du jus, pour ainsi dire ils ne mangent que ça là-bas. Et moi, j'ai rendu en imaginant le plat... Ça a fait rigoler Bosco mais pas Monsieur Tournellec. Tout de même l'ambiance s'est bonifiée avec ce nouveau second.

Le grand gars de Bosco s'appelle Marcel, il a cinq ans de plus que moi, il est de 21. Il était à l'école chez les curés mais je l'ai souvent vu jouer aux concours de boules, il poque comme un roi.

Il n'aime pas la mer d'après ce que nous a dit son Bosco de père qui pense que ce sera toujours ça de peur en moins pour sa femme (la famille Coat a aussi bien payé son tribut à l'océan d'après ce que j'ai compris). Le Marcel en question est tourneur-fraiseur de formation mais le travail manque (hormis dans les usines d'armement mais il n'en veut pas), il est « pacifiste » par conviction (ça signifie, si tu l'ignores M'an, qu'il est contre la guerre peu importe les raisons) si bien que depuis des mois il est contraint de courir de ferme en ferme pour trouver de l'embauche. Il galère, terrible. Vraiment, les temps sont durs pour tout le monde.

Bosco m'a donné une astuce contre le mal de mer : il faut serrer un petit caillou dans son poing quand la nausée survient et compter jusqu'à 108. Pourquoi 108 ? Je n'en sais rien. Je croyais que le petit caillou dans le poing, c'était pour les douleurs au côté lorsque l'on marche longtemps, mais Bosco assure que ça fonctionne aussi pour le mal de mer. Lui a été malade pendant les six premiers mois de sa vie de marin et a passé le cap Horn à 13 ans recroquevillé sur sa paillasse, certain qu'il allait crever. Est-ce que c'est vrai ? Je ne sais pas et je hausse les épaules rien qu'à l'écrire.

Il m'a roulé une cigarette par amitié après que j'ai rendu, mais ça m'a écœuré comme jamais. Bosco range son feu sous sa casquette pour le tenir à l'abri de l'eau et du sel. J'ai trouvé l'idée terrible et je ferai de même désormais pour ne pas gâter la pierre.

Somme toute, les mots de Bosco m'ont mis du baume au cœur et demain j'embarquerai avec un petit caillou dans la poche.

Ton petit Jean.

OceanofPDF.com

Le 13 décembre 1942

Ma chère petite M'an,

Une chose importante si je ne te vois pas ce soir. Peux-tu prendre de quoi dans mes sous et demander à la mère Jaouen de me tricoter dès que possible une paire de mitaines que je pourrai porter en plus de mes gants quand je ne suis pas à la manœuvre ? Demande à la mère Jaouen de bien serrer les mailles ou ce n'est pas la peine. Dame ! J'ai froid !

Si la laine ne manque pas, je n'aurais rien contre un cache-nez. Mais c'est moins urgent, et alors peut-être voudras-tu le tricoter quand tu auras un moment ? Ce sera ça de moins pour la mère Jaouen et un peu plus pour nous.

Je crois que la mer sera bonne aujourd'hui pour se faire pardonner hier.

Ton petit Jean.

Post-scriptum : si la mère Jaouen préfère des tickets, il m'en reste de ceux que j'ai troqués, planqués où tu sais.

Le 6 janvier 1943

Ma chère petite M'an,

Sûr que l'on va t'en parler alors je me résous à devancer les bavardes de radio-lavoir. J'ai voulu me battre au port, c'est vrai, et c'est pour ça qu'hier soir je n'avais pas beaucoup envie de parler devant ma soupe, et j'ai aussi menacé de mort ce sale type dont je ne veux pas écrire le nom, car il ne le mérite pas, mais tu sais de qui il s'agit.

Et la mort je la lui souhaite bien en effet même si je sais qu'on ne doit pas. Ça a été une sacrée pagaille sur le quai, mais je m'en fous. Par chance, il n'y avait pas d'Allemands.

Pour finir, les gars nous ont séparés et ils ont fait venir Monsieur Tournellec et Bosco l'accompagnait. Tous les deux ont calmé l'assemblée en un mot par le respect naturel qu'ils inspirent, c'est quelque chose à voir même si j'en veux au patron.

Car il a proposé de donner le cinquième de ma part au salaud qui en a réclamé le quart et le patron a accepté ! Sans me consulter, le temps que notre dette soit soldée et ce n'est pas demain la veille, il ajoute des intérêts de retard à n'en plus finir. Je n'ai rien pu dire et ils ont fait affaire devant moi tandis qu'on me maintenait les bras et que Bosco me commandait de me taire. Il faudra vivre avec encore moins.

Le profiteur a prévenu qu'il irait tout de même se plaindre aux gendarmes des menaces que je lui ai dites. S'il pense qu'il m'a fait peur... il rêve. Qu'il crève et moi j'irai en prison et ce sera marre. Au moins on ne lui devra plus rien.

N'en parle pas à Éliane s'il te plaît. Je lui expliquerai tout moi-même avec mes mots dès que je la verrai ou bien elle va encore se monter le bourrichon pour rien.

Je regrette quand même de ne pas avoir réussi à le gifler. Il m'aurait sans doute mis à terre car il est plus fort et il pèse facilement quarante livres de plus que moi, ce cochon gras. C'est vrai que mes mollets sont maigres et mes bras encore pas bien gros, mais j'aurais bien voulu sentir ma main cogner contre son nez sale.

Ton petit Jean.

Le 27 mars 1943

Ma chère petite M'an,

Je te souhaite un bien bel anniversaire. Je vais me hâter sur le chemin pour être avec toi plus longuement ce soir.

J'ai dit quel jour nous étions à Monsieur Tournellec et lui aussi te souhaite un bel anniversaire. Pour l'occasion il m'a permis de mettre un hameçon de bonne taille pour nous, comme nous allons nous poster au-dessus de la roche en fin de marée. Ce ne sera pas un souper mais un festin ce soir et je sens déjà l'odeur du congre et des patates bouillies !

Un navire allemand nous a arraisonnés avant midi et trois soldats sont montés dans le canot pour fouiller mais tout était en règle et on ne risque pas de cacher qui que ce soit au milieu de nos quelques caisses de maquereaux. « Sehr gut, sehr gut », a dit Monsieur Tournellec aux Allemands et d'autres mots en bretons mais ceux-là moins sympathiques. Il ne se laisse pas faire, il faut voir ça, même s'il fait semblant de rester poli comme personne.

Vivement ce soir. J'irai réclamer un fond de bois à Pépé et Mémé pour chauffer un peu plus fort. On a bien le droit pour une fois et une grosse flambée assainira la maison avant les pluies d'avril. Monsieur Tournellec a les poignets tout vrillés par les

rhumatismes, il assure que ça va être le déluge des Rameaux jusqu'à Pâques.

Je te souhaite encore un bel anniversaire.

Ton petit Jean.

Post-scriptum : Marcel, le fils de Bosco, tu t'en souviens ? Eh bien il a reçu sa convocation. Il doit partir en Allemagne immédiatement pour le travail obligatoire. Comme il est sans ouvrage depuis des semaines, il n'a aucune chance d'y couper. Bosco a fait comme si ce n'était pas la fin du monde quand il nous l'a annoncé, mais je vois bien que ça le travaille.

OceanofPDF.com

Ce soir-là, la fête est belle. Le congre promis par Jean a fumé dans la marmite le temps qu'il fallait et les patates qui ont fini de cuire dans le court-bouillon sont un délice.

Éliane et P'tit Louis sont là, ils écoutent Jean raconter pour la troisième fois comment le congre s'entortillait sur lui-même et les coups de gourdin que Jean a dû lui mettre pour le maîtriser. Un héros, un vrai. « Il faut se méfier des congres », précise Jean pour que l'exploit soit apprécié à sa juste valeur, « on a vu plus d'un marin se faire casser le bras ou être étranglés par ces bêtes à la gueule de dragon ».

Jean ne dit rien des Allemands qui sont montés sur le bateau, il ne veut pas gâcher le moment avec des pensées inquiétantes, et il sait que s'il en parle il va lui falloir tout expliquer dans les moindres détails à sa grande sœur, vingt francs qu'elle va trouver le moyen de l'engueuler, par-dessus le marché.

Perrine souffle ses bougies et tous les trois près d'elle applaudissent. Jean est le premier à venir lui faire une bise, tout de suite imité par Éliane et un peu après par P'tit Louis qui en profite pour demander si sa belle-mère n'aurait pas un fond de gnôle caché quelque part, pour que le bonheur soit complet.

« Les pruneaux sont déjà à l'eau-de-vie », lui fait remarquer Éliane, en coupant la première part de far. C'est elle qui l'a préparé le matin, et sa mère a insisté pour lui rendre les tickets que lui ont coûté tant de sucre et de lait, et elle lui a aussi remis trois œufs de ses deux poules. Comme Éliane

refusait, sa mère lui a rétorqué que c'était comme ça et pas autrement et que les tickets il fallait y faire attention, surtout avec l'arrivée prochaine du bébé. Car Éliane est déjà bien ronde. L'enfant devrait naître cet été. P'tit Louis est fou de joie. Il y pense et il sourit au moment de se servir son verre de gnôle.

OceanofPDF.com

Le 17 mai 1943

Ma chère petite M'an,

Bosco n'a pas parlé de toute la marée sauf pour insulter les « Rosbeef ». Je crois que quelque chose le tracasse. La rumeur dit que son gars se cache car il a refusé de partir travailler en Allemagne.

Bosco m'a engueulé quand je lui ai demandé. Il assure que son fils est au travail obligatoire évidemment, garçon de ferme en Bavière ou quelque chose comme ça, entouré de grosses dondons allemandes avec les miches qui débordent du corsage et des choppes de bière plein les mains, et que je ferai bien de fermer mes écoutilles quand j'entends le contraire, ça m'évitera de dire des âneries. Ah d'accord.

Je n'aime pas que l'on me souffle dessus. Que son fils soit en Allemagne ou pas, maintenant je tournerai sept fois ma langue dans ma bouche avant de poser des questions à Bosco. Pourtant je voulais bien faire, ça m'apprendra. Qui veut faire l'ange fait la bête, comme on dit.

Ton petit Jean.

** **

Le 17 mai 1943
(Lettre deux)

Ma chère petite M'an,

Bosco est venu me trouver après l'empannage pour me parler de son fils. Je sais le fin mot de l'histoire. Je t'en parlerai de vive voix, même si j'ai promis de ne rien dire. On peut tout confier à une mère, pas vrai ? Et je sais que tu ne diras rien à personne. Même à Éliane il ne faudra pas en parler ! Dès la deuxième bolée, P'tit Louis ne sait plus tenir sa langue, je ne lui en veux pas mais c'est un fait.

Ce ne sera pas ce soir. Je suis sans force, les dernières marées, la longueur des jours du mois de mai, et le travail qui l'accompagne, m'ont démoli. L'heure de marche jusqu'à la maison me paraît insupportable. Je préfère cabaner pour la nuit, au port.

Monsieur Tournellec est d'accord et bien épuisé aussi. Mais lui rentrera dans sa baraque pour éviter les ennuis avec sa femme qui lui a reproché d'avoir trop de filets à ramender ces derniers temps, et qu'elle le fait avec des bouts de ficelles, car on ne trouve aucun bon matériel nulle part, même en y mettant le prix. Elle lui a demandé à quoi cela servait de se faire patron si c'est pour ne pas mieux vivre que les matelots ou que les seconds ? Et il nous a confié sur le ton de la connivence que second il l'était bel et bien, car la vraie patronne c'est elle et que ça file doux dans sa chaumière, on peut le croire. D'après lui, Madame Tournellec, en plus d'avoir la voix haut perchée quand elle s'agace, sait aussi avoir la main leste si on lui répond. Monsieur Tournellec nous a montré de l'index la cicatrice qu'il a derrière le crâne en affirmant : « Il y a vingt ans, je me suis plaint que la soupe était froide. J'ai jamais recommencé. » L'anecdote a déridé Bosco.

Ce sera la première fois que je dors seul sur le canot. Je crois que ça va me plaire. J'espère seulement que les gendarmes ou les

Allemands ne viendront pas me causer du souci.

Bosco passera te donner ma lettre (je la mets sous enveloppe celle-là), avec sa bicyclette tout lui paraît moins loin qu'à pied. Il te dira que je ne rentre pas ce soir et ça t'évitera de t'inquiéter pour rien.

Ton petit Jean.

OceanofPDF.com

Le 18 mai 1943

Ma chère petite M'an,

Rien de telle qu'une nuit à la belle étoile ! J'ai dormi comme jamais et je me sens requinqué.

Monsieur Tournellec m'a expliqué comment construire l'abri pour la nuit. Il tenait la technique d'un vieux Terre-neuvas. Il faut accrocher un aviron à la drisse et le hisser à la verticale du gran bau. Quand l'aviron est bien calé sur l'amorce de pontage, on y tend la misaine. On fait contrepoids à l'aide de la vergue et ça donne un refuge superbe. J'ai presque regretté qu'il ne pleuve pas pour en éprouver l'étanchéité. Mais les poignets de Monsieur Tournellec sont droits comme des i, la pluie n'est pas pour tout de suite.

Concernant le cabanage, je ne sais pas si mon explication est claire, alors un jour je te ferai voir.

Je rentrerai dormir ce soir et je te raconterai pour le fils de Bosco.

Ton petit Jean.

Le 11 juin 1943

Ma chère petite M'an,

Je ne sais pas ce qu'ont les Anglais mais ils semblent drôlement excités. Nous avons été survolés trois fois par le même avion. Bon Dieu ! je n'aime pas ça. Qu'est-ce qu'ils nous veulent ?! Monsieur Tournellec dit qu'ils font ça pour nous terrifier. Si c'est leur but, ils réussissent parfaitement.

Nous étions à la dérive, cherchant le maquereau. Le premier survol m'a surpris et glacé si bien que je suis resté sur place mais au deuxième je me suis caché sous la voile que l'on venait d'affaler.

Monsieur Tournellec est venu me trouver après que l'avion fut loin et m'a ordonné de retourner à mon poste. C'est ce que j'ai fait en m'excusant et en promettant de ne pas bouger la prochaine fois. Résultat, quand l'avion nous a survolés de nouveau cinq minutes plus tard j'ai replongé aussi sec sous la voile !

C'est une peur que je ne maîtrise pas, M'an. Il n'y a rien à faire. Te souviens-tu des cauchemars que je faisais enfant et du grand coffre qui m'effrayait tant ? Eh bien il semble que ce soit de cet ordre-là. Il faudrait ôter les avions du ciel comme tu as ôté le coffre de ma chambre. J'en ai ma claque de la guerre.

Je me demande d'où viennent les pilotes anglais... Peut-être de Londres ou bien de Plymouth ou de Portsmouth ? Bosco est allé

dans une ville du nom de Portmagee une fois. C'est en Irlande, et il a manqué de peu de prendre un coup de couteau là-bas pour une histoire de cœur. Bougre de Bosco.

Il m'a promis qu'après la guerre nous monterons jusqu'aux côtes anglaises leur prendre leurs poissons, qu'on mouillera à l'entrée d'un de leur port et qu'on gueulera le nom des camarades que leurs avions ont plombés.

J'ai répondu que c'était une chic idée et proposé qu'en plus de gueuler les noms de nos camarades, on chante aussi, face aux Anglais pour leur montrer que nous ne sommes pas morts.

Monsieur Tournellec m'a taquiné. Il a dit : « Et qu'est-ce que tu leur chanteras ? L'Internationale je parie. » Parce qu'il est certain que notre famille est rouge. Il dit qu'il se souvient bien de toi pendant les grèves de 27 et que tu étais de celles qui excitaient les autres, encore pire que Flanchec ! Je sais qu'il en rajoute et qu'il a plaisir à voir le feu me venir aux joues mais je t'imagine sur des barricades, drapeau en mains, ma petite M'an en révolutionnaire qui s'époumone : « Ce sera cinq réaux ! Ce sera cinq réaux », et ça me fait bien sourire.

Je lui ai répondu que tu n'étais pas rouge mais qu'il pouvait venir t'en causer pour en avoir le cœur net. Et il a affirmé qu'il n'oserait jamais chercher des poux dans la tête à la mère Cadoret et il a ajouté, en faisant un clin d'œil à Bosco mais je l'ai vu, qu'on ne savait pas comment ça pouvait réagir une communiste. Ah c'est un drôle, ce patron !

Je crois pouvoir dire, sans me vanter, qu'il m'aime bien et toute notre famille avec. Peut-être que c'est parce qu'il a navigué avec Pa, même s'il a la délicatesse de ne pas trop m'en parler. Me faire monter le feu aux joues ne le dérange pas mais c'est une autre chose pour les larmes. Lui aussi a perdu son père en mer, quelle

pitié, le bateau déchiqueté sur quelque brisant. Six compagnons d'infortune l'ont accompagné dans le fond. Seul un novice en a réchappé. Ça a bien sûr suffi à le dégoûter et il s'est fait charpentier de marine par la suite, à terre. Il n'a jamais plus mis les pieds sur un canot. Germain Camard s'appelait le rescapé. Peut-être l'as-tu connu, il doit être à peu près de ta classe ?

Comme nous évoquions les longues traversées et que l'ambiance était joyeuse car la pêche fut fameuse (tu noteras la rime), j'ai exprimé mon désir d'aller un jour jusqu'au golfe du Bengale, je ne sais pas où ça se trouve exactement mais j'aime bien le nom.

Monsieur Tournellec a répondu que c'était à l'est de l'Inde que je lui écrirai de là-bas si je m'y rends. Lui en a soupé des voyages au long cours et de la marine marchande. « J'ai eu ma dose », ce sont ses mots.

Mais il dit aussi qu'il me faut aller voir Tahiti un jour. Il a parlé de Huahine, une île pas loin, où il a débarqué à 20 ans. Il me reste trois années pour faire aussi vite que lui.

Vivement que la guerre s'arrête que j'aie goûté la vanille là-bas. Car ma décision est prise : quand la guerre sera terminée je me ferai marin au long cours. J'irai donc voir le golfe du Bengale, mais aussi le Yang-Tsé-Kiang, l'océan Indien et peut-être le fleuve Amazone. Tu recevras des lettres du monde entier et je te rapporterai la vanille de Huahine.

Tu crois que tout sera fini dans trois ans ? Un jour on y croit et le lendemain des avions anglais sont presque à nous toucher le galhauban de flèche avec leurs mitrailleuses et on a perdu tout espoir.

Ton petit Jean.

Des semaines plus tard, une fin d'après-midi, à la mi-juillet 1943, Perrine gifle Jean. Mais cette gifle ne suffit pas à la calmer et elle le tape de toutes ses forces.

Jean se protège comme il peut de la furie de sa mère. Il se recroqueville pour mettre à l'abri son ventre, il rentre la tête dans ses bras. Les coups que Perrine lui porte cognent partout, ses épaules et son dos, et le haut de son crâne, et les tibias. Elle tape mal, imprécise et confuse mais comme une sourde, avec ses paumes et ses sabots, rien ne semble devoir la calmer. Jean n'a pas le temps de s'expliquer et même s'il essayait, elle n'entendrait pas.

Les explications de Jean tiennent dans les quatre lettres qu'il a tendues à Perrine et qu'elle a jetées au moment où elle a lancé sa main vers le visage de son fils. Les lettres ont bien failli cramer mais elle n'a pas fait exprès de les envoyer en direction de la cheminée. Elle ne se contrôlait plus. À se demander si elle aurait pu le tuer de colère.

C'est la peur qui l'a fait cogner si fort et mettre à Jean la trempe qu'elle rêvait de lui donner, sans oser se l'avouer, depuis qu'il lui a dit qu'il allait s'embarquer, presque un an plus tôt.

Parce qu'elle a cru qu'il s'était fait manger. On n'imagine pas une telle peur. Jean pas plus qu'un autre. Est-ce qu'il l'a vue, sa pauvre mère, attendant le retour de son fils toute la nuit ? Il a bonne mine Jean maintenant avec son crâne qui saigne, ses bleus sur les bras, ses mollets meurtris et sa lèvre esquintée, même si la lèvre ce n'est pas dû aux coups de

sa mère. Il peut toujours l'appeler ma « Petite M'an », pour ce que ça change.

Elle a pensé d'abord qu'il était resté chez sa fille, Éliane. Qu'il était venu voir le bébé et que, surpris par le couvre-feu, il avait préféré rester dormir chez sa grande sœur. Mais le deuxième soir, puis la deuxième nuit, quand il n'était pas revenu, elle avait compris que ce n'était pas ça. Un autre drame était-il advenu ? Elle s'était signée trois fois.

Elle était demeurée sur sa chaise des heures, à écouter le souffle du vent s'écraser contre les carreaux, comme pour la narguer d'en savoir davantage qu'elle. Elle ne quittait pas des yeux la vieille porte en espérant qu'elle s'ouvre enfin et que Jean dirait avec sa nonchalance insupportable : « Salut M'an, me voilà rentré. » La porte ne s'était pas ouverte et Jean n'était pas revenu. Alors à la toute fin de la deuxième nuit, elle avait marché jusqu'au port, une heure pour y arriver. Quatre kilomètres terribles.

Et malheur, elle avait trouvé le quai du *Mutin* vide. Le bateau n'était pas là. Ils n'étaient donc pas rentrés. Et le cœur de Perrine avait boité dans sa poitrine. Elle était tombée, les genoux au sol. Démolie.

Ah, il ne l'avait pas vue, Jean. Il pouvait bien se protéger des coups maintenant, et finir par crier des : « Mais arrête, arrête, M'an arrête, c'est pas de ma faute. »

Pas de sa faute ? Bien sûr que tout était sa faute. Il n'avait qu'à rester à terre. Est-ce qu'un cultivateur, ou bien un maréchal-ferrant, ou bien un facteur ou bien un mécanicien faisaient de pareilles peurs à leur mère ? Certainement pas. Alors oui, tout était sa faute, à Jean, et cette trempe qu'il prenait, il l'avait méritée cent fois ou bien mille fois. On ne sait pas.

Des heures après, Jean parti chez un copain, ses tremblements calmés et les muscles des bras encore durs d'avoir cogné si fort, Perrine avait lu les quatre lettres...

Le 12 juillet 1943

Ma chère petite M'an, ou dois-je écrire « Mamie » ?

Comme tu le comprends j'ai bien trouvé ton mot sur la table. Quelle joie de savoir que le petit Paul est né. Éliane lui a choisi un bien joli prénom, pour un joli bébé, j'en suis sûr. Si j'ai une fille un jour, je lui donnerai ton prénom, et si c'est un garçon il portera celui de Pa.

J'ai dit la bonne nouvelle à Bosco et à Monsieur Tournellec, et ils ont passé la matinée à m'appeler tonton ! J'ai donc eu le droit à du tonton à chaque commandement, c'était « tonton » par-ci, « tonton » par-là, pendant toute notre première dérive.

Dès le débarquement, je courrai chez Éliane et P'tit Louis pour voir le bébé. Je l'imagine rose et joufflu même si Éliane était bien pâle les derniers jours.

Je te laisse car nous allons manœuvrer. Bosco vient de crier : tonton à ton poste !

Ton (ton) petit Jean.

** **

14 juillet 1943
(Lettre une)

Ma chère petite M'an,

D'abord pardon pour tout le mauvais sang que tu as dû te faire pendant ces deux derniers jours bien tristes.

« C'est diabolique et un sacré manque de veine », voilà ce qu'a dit Monsieur Tournellec en considérant ce qu'il s'est passé avant-hier et l'ensemble des événements que cela a engendré.

Tout va bien pour moi. J'en suis quitte pour une belle frousse et j'ai la lèvre du haut un peu fendue. J'ai aussi perdu ma casquette et mon briquet dans le tumulte.

Mais le mauvais c'est que nous restons sans nouvelle de Bosco. Nous sommes partis aux premières lueurs ce matin même si j'aurais aimé venir te voir pour te rassurer. Tu comprends, on ne pouvait pas rester à terre aujourd'hui après avoir été empêchés hier. Monsieur Tournellec a des frais terribles avec la roque qu'il achète les yeux de la tête.

Le patron a dû alpaguer deux jeunes marins de sa connaissance sur le port ce matin, ils ont embarqué avec nous pour le temps de la marée, tout heureux d'avoir du travail. Il faut bien une paire d'hommes en effet pour réaliser le travail de Bosco. J'ai eu le cœur gros de prendre la mer sans Bosco et Monsieur Tournellec aussi. Hormis pour nous commander, il n'a pas décroché un mot depuis que nous avons laissé le port dans notre dos, et il fume cigarette sur cigarette. Lui qui est habituellement si avare pour ce qui est de son tabac, c'est bien la preuve que les choses ne vont pas.

Ainsi donc, peu après avoir terminé ma lettre en date du 12 juillet (avant-hier) nous avons manœuvré pour faire route vers le port. Nous n'en avons pas fini avec les pesket mais Monsieur

Tournellec venait de perdre confiance dans la brise qui nous avait si bien menés le matin.

C'est peu dire que son intuition fut la bonne même si c'était trop tard. Le vent de noroît s'est levé sans logique (a-t-on déjà vu pareille bise en plein mois de juillet ?). Il nous fut impossible de remonter au vent et, après en avoir discuté avec Bosco, Monsieur Tournellec s'est résolu à mettre les avirons à l'eau pour tenter de rentrer avant la nuit et le couvre-feu. Il voulait éviter les ennuis avec les Allemands.

Nous y avons tous pris notre part sans rechigner, profitant du mieux possible des courants pour nous faciliter la tâche, et en espérant que le vent de noroît basculerait un peu ouest pour nous favoriser, mais il n'en fut rien.

Et je n'ai jamais eu tant de peine de toute ma vie. Car nous étions bien plus éloignés des côtes et surtout bien plus mal orientés que lors de nos pêches d'hiver quand le vent de noroît domine des semaines entières. Mais Diable, on le sait, et on le prévoit !

Pour finir, nous sommes parvenus à atteindre le port avant la tombée de la nuit. Deux jours après, j'ai encore l'intérieur des coudes endoloris et piquants d'avoir tant ramé, pareil qu'un galérien. Mais il nous fallait tout de même débarquer le poisson, tenter de se le faire acheter et préparer le canot pour le lendemain. Deux bonnes heures de corvée.

Le cœur que nous avons mis aux avirons nous manquait au moment de retourner dans nos foyers, sans compter le couvre-feu désormais bien en place.

Ton petit Jean.

** **

Le 14 juillet 1943
(Lettre deux)

Ma chère petite M'an,

Je reprends à l'endroit exact où j'ai abandonné la lettre une.

Nous étions donc sans force et sans courage (même à bicyclette, Bosco n'avait pas le courage de rentrer, c'est dire). C'est pour cela que nous nous sommes résolu à cabaner sur le canot tous les trois. Nous nous sommes endormis à la seconde, l'abri à peine monté, brisés net.

Comme j'y repense, je n'ai pas compris d'où venait la faible lueur que je devinais au moment où je recevais en plein ventre un grand coup de godasse...

Et après, ça a été un vacarme invraisemblable. Les soldats allemands m'ont battu. Ils ont battu Monsieur Tournellec. Ils ont battu Bosco. Ils ont braillé des mots qu'aucun de nous ne comprenait. Ils ont mis en vrac l'ensemble du matériel de pêche. L'un d'eux a hurlé plus fort que les autres, la main poinçonnée par quelque hameçon. Bien fait pour lui. J'ai cru que dans leur folie les soldats allaient trancher les voiles, mais heureusement ils ne l'ont pas fait. Mon Dieu, ils nous ont balancés à l'arrière d'un camion, sans nous dire où nous allions.

Un des soldats m'a regardé dans les yeux et a grogné : « Terroristen » en même temps qu'il passait son pouce sur sa gorge et ouvrant grand sa bouche révélant ses dents gâtées, comme un démon ! Oui M'an, comme un démon. Je me suis mis à pleurer. Je te l'avoue. Je n'en ai pas honte.

Entendant mes sanglots, Monsieur Tournellec a voulu me rassurer mais un Allemand lui a hurlé dessus un : « ferme ta gueule » avec son accent boche. Je te prie de croire qu'on ne parle pas de cette façon à Monsieur Tournellec. Sanguin comme il est, il a

essayé de se redresser pour faire face à l'Allemand qui a dit quelque chose au chauffeur.

Alors le camion s'est arrêté aussi sec et les Allemands ont battu Monsieur Tournellec à trois contre un. À trois contre un ! Tu te rends compte ? Et ils l'ont menotté aux chevilles en plus des poignets. Comme un bagnard.

Le camion s'est garé peu après. Un soldat est sorti du camion et a tapé du poing sur la porte de la gendarmerie, en face. Nous avons attendu un peu. Des lumières se sont allumées. Un gendarme a gueulé : « Qu'est-ce que c'est ? »

L'Allemand a commandé au gendarme de descendre. Il n'avait pas l'air content d'être réveillé ainsi au milieu de la nuit. Il a dit qu'il allait prévenir son chef en répétant à l'Allemand et en mimant comme un singe ses mots pour se faire comprendre « chef là-haut, chef dormir. Moi aller chercher chef... » et il est parti.

De nouvelles lumières se sont allumées. Le chef est sorti de la caserne, fagoté comme s'il avait été surpris au pieu avec sa maîtresse et le képi de travers. Il a parlé au soldat et il nous a dit :

« Venez tous les trois. Putain de pêcheurs. Toujours le même merdier avec vous. »

Ton petit Jean.

*
* *

*Le 14 juillet 1943
(Lettre trois)*

Ma chère petite M'an,

De même ici, je reprends exactement où je me suis arrêté à la lettre précédente.

L'adjudant ou je ne sais quoi nous a fait entrer dans la gendarmerie. Le camion avec les Allemands est reparti et ça m'a rassuré, je me suis dit qu'on s'entendrait mieux entre Français et je trouvais que ça faisait beaucoup de grabuges pour un couvre-feu non respecté car ce sont des choses qui arrivent.

Monsieur Tournellec a demandé ce qu'on faisait là et les deux gendarmes ont dit qu'il fallait attendre. Eux non plus n'en savaient rien mais ils avaient ordre de nous garder.

Bosco a réclamé qu'on nous soigne nos plaies. Au moins ma lèvre toute esquintée, et qu'on mette du froid sur la bosse qui gonflait comme c'est pas permis en haut du crâne de Monsieur Tournellec. Le chef des gendarmes a dit qu'on verrait ça plus tard. Nous voilà bien, j'ai pensé.

D'autres Allemands sont arrivés peut-être une heure après. Ils ont ordonné aux gendarmes de les suivre. Ça a duré plusieurs minutes avant qu'ils s'en reviennent et nous annoncent qu'on s'était mis dans de beaux draps...

Parce qu'un soldat allemand avait été retrouvé la tête dans l'eau ! Plombé au cœur, par en dessous de l'aisselle. C'est pourquoi les soldats étaient en train de ratisser le port et nous sont tombés dessus.

« Voilà comment on finit au poteau, un linge en travers des yeux et un peloton de quatre gus face à soi. Bande de corniauds. Vous n'êtes pas capables de retourner dans vos foyers avant la nuit ?! » a aboyé le gendarme en nous regardant d'un air mauvais. J'ai frémi et senti de nouveau les larmes qui me venaient. Parce que j'ai pensé au chagrin que tu aurais si on me condamnait à mort.

Ensuite nous avons été séparés (depuis je n'ai plus revu Bosco) et j'ai été interrogé longuement.

J'ai dû expliquer la marée, le vent de noroît, l'impossibilité de naviguer au près. Ils ont fait venir un jeune gendarme dont le père faisait la pêche à l'île Tudy, pour juger si ce que je racontais était crédible mais j'ai vite compris que le jeune gendarme, tout fils de pêcheur qu'il est, n'y connaissait rien. J'ai raconté les avirons, le cabanage, les coups de godasse et que non je n'avais rien entendu, je n'avais rien vu. J'avais dormi comme un bébé. C'est vrai.

Ils m'ont laissé dans la même pièce toute la matinée, une menotte au poignet, l'autre à la chaise. Jamais je n'avais été privé de liberté. C'est un sentiment terrible, maman, et j'ai plaint les lions des ménageries et j'ai envié les chevaux sauvages, les marsouins, et les huîtres pie.

J'ai eu le droit à un peu de bouillon à midi et on m'a nettoyé la lèvre. Le sang avait croûté. J'ai pensé au petit Paul et à la peur que je risquais de lui faire avec mon semblant de bec-de-lièvre (je me suis vu dans le reflet d'une vitre depuis, et ce n'est pas si terrible et j'ai hâte de rencontrer mon neveu). J'ai demandé que l'on te prévienne, je ne sais pas s'ils l'ont fait. Je crois que non car je suis certain que tu aurais couru immédiatement à la gendarmerie.

L'après-midi ce sont des Allemands qui sont venus me poser des questions. Celui qui les traduisait (un Français) ne devait pas être beaucoup plus âgé que moi. Les Allemands voulaient savoir si je connaissais des terroristes, si j'avais déjà fait passer du monde en Angleterre, si j'avais déjà caché des armes dans le canot. Tu penses bien que j'ai répondu non à tout.

Ils ont aussi voulu savoir si j'avais déjà rencontré le fils de Bosco et, si oui, quand est-ce que je l'avais vu pour la dernière fois. J'ai répondu que je l'avais déjà rencontré bien entendu, mais que je ne l'avais plus vu depuis son départ pour l'Allemagne. Et qu'est-ce qu'il fait en Allemagne ? a voulu savoir un soldat, et j'ai dit qu'il

était garçon de ferme en Bavière ou quelque chose comme ça et le soldat est devenu fou et m'a étranglé de toutes ses forces. Je crois bien que je serais mort si les gendarmes l'avaient laissé faire. Les Boches sont des salauds ! (Il faudra parfaitement cacher mes lettres désormais, M'an).

Quand il a relâché mon cou, je me suis encore mis à pleurer. Le ton est monté dans le bureau, les gendarmes ont osé gueuler que ce n'étaient pas des manières de s'en prendre ainsi à un gamin et qu'ils allaient en rendre compte à leur hiérarchie.

Les Allemands se sont parlé entre eux et le traducteur a dit qu'ils allaient revenir et qu'il fallait nous garder jusqu'à nouvel ordre.

Les gendarmes ont été plus gentils avec moi après ça. Ils m'ont offert une cigarette qu'ils ont roulée en dépouillant quelques mégots et nous avons parlé de tout et de rien avant qu'ils m'informent qu'ils avaient à faire et que je n'avais qu'à me tenir tranquille jusqu'à leur retour.

J'ai encore poireauté des heures sur ma chaise. Le sommeil m'a gagné et j'ai dormi assis. Quand je me suis éveillé il faisait nuit. Je n'avais revu ni les gendarmes, ni les Allemands.

Le fils du pêcheur de l'île Tudy est revenu me voir. Il a voulu causer et m'a interrogé sur Pa en même temps qu'il me roulait une cigarette fraîche, quel délice. Je lui ai confié que Pa avait été perdu à l'hiver 29. Le « malheureux » a dit le gendarme. Les gens sont tous pareils.

Comme si j'ignorais qu'on dit dans mon dos à chaque fois que je me trimballe sur le port « tiens, v'là le fils au malheureux Fãrch » et que toi quand tu embauches à l'usine on dit « tiens, v'là femme au malheureux Fãrch », alors que le malheureux ce n'est pas lui.

Les malheureux, c'est nous. Toi M'an, et puis Éliane et puis moi. J'ai la colère.

Je lui ai demandé au fils du pêcheur si lui avait toujours son père et il m'a répondu qu'il s'était noyé de même. Mais pas dans l'Atlantique, plutôt dans la picole. Un de plus.

Je me suis rendormi sur ma chaise après que le jeune gendarme m'a laissé seul une nouvelle fois.

On m'a fait sortir avant l'aube. Sur le perron j'ai retrouvé Monsieur Tournellec.

— Te v'là, qu'il m'a demandé, ils ne t'ont pas chahuté de trop ?

— Ah si patron, j'ai répondu, un Allemand m'a étranglé, j'ai failli crever.

Et Monsieur Tournellec est retourné furibard dans la gendarmerie pour demander des explications. Il est revenu quelques minutes après, en me disant qu'il allait se plaindre au maire et que ça ne se passerait pas comme ça.

— Allez viens, il m'a dit.

— Et Bosco ? j'ai demandé.

— Ils le gardent, a répondu le patron en crachant par terre. C'est diabolique. Tout ce bordel à cause du vent noroît, quel manque de veine. Faut qu'on aille faire la pêche maintenant. Je vais envoyer quelqu'un prévenir ma femme, celle de Bosco et ta mère. Te tracasse pas.

Jamais je n'ai eu tant envie de rentrer à la maison, M'an, tu peux me croire.

À ce soir.

Je t'embrasse et je serai là bientôt.

Ton petit Jean.

Quand Jean est revenu de chez son copain, sa mère qui venait de finir de lire les quatre lettres, lui a soigné la lèvre et le haut du crâne sans prononcer un mot. Jean a fini par dire :

— Et le bébé Paul, comment se porte-t-il ?

— Il va bien. Et Éliane aussi. Je suis passée en revenant du port. P'tit Louis est heureux comme on n'a jamais vu. Essaie d'aller voir le mignon demain. Éliane sera contente.

— Écoute, je te promets de ne plus te faire de peur. Et puis si je ne rentre pas, je te le ferai toujours savoir.

— Ne fais pas des promesses que tu ne tiendras pas, s'agace Perrine.

Perrine a raison. Car quelques mois plus tard, le vendredi 24 mars 1944, trois jours avant son anniversaire, Jean ne tiendra pas sa promesse.

Le 3 septembre 1943

Ma chère petite M'an,

Bosco est toujours otage à la prison de Rennes. Aucune nouvelle de son fils, Marcel. Bien sûr, les Allemands doivent espérer qu'il se montre. Ils sont certains qu'il a rejoint le maquis.

Après la marée, je me rendrai chez Bosco pour donner une demi-part de pêche à sa femme. Monsieur Tournellec ne peut pas faire plus, même s'il voudrait bien.

Il m'a annoncé que j'avais atteint le grade de novice. Voilà un an que je navigue à bord du Mutin. Le temps file. Je crois que jamais on n'oublie son premier canot.

Un nouveau mousse nous a rejoints à bord, c'est un gars d'Ouessant. Son père fait la pêche là-bas. Le nouveau mousse s'appelle Yves, il n'a pas encore ses 14 ans, il a un corps de fille si bien qu'on le surnomme déjà Yvik, et Monsieur Tournellec m'a dit que je le commanderai pour les manœuvres les plus simples.

Je suis fier de commander quelqu'un, cependant je préférerais que Bosco revienne. Pour la pêche, ça ira toujours mais je ne sais pas comment nous allons nous en sortir avec un patron et deux gamins si jamais le gros temps s'en vient. Et il finit toujours par venir, tu sais bien.

Ton petit Jean.

OceanofPDF.com

*Le 11 décembre 1943
(Lettre une)*

Ma chère petite M'an,

Il s'en est passé de drôles aujourd'hui et cela même avant que nous ayons hissé les voiles.

Déjà, ça continue d'être la panique au port pour ce qui est des marins non embarqués et je suis content d'avoir mon âge. Il ne se passe pas une heure sans que l'un d'entre eux vienne demander de l'ouvrage à chaque fois que nous demeurons à quai. Toutes les dérogations sont interdites désormais et s'ils restent en plan c'est départ en moins de deux pour le travail obligatoire en Allemagne. Certains paieraient pour faire la pêche. Je les comprends.

J'ai bien vu un peu avant de larguer les amarres que ni le petit Yvik (il est toujours bien malade à bord, on dirait moi il y a un an) ni Monsieur Tournellec n'étaient de bon poil. C'est peut-être à cause de la pleine lune ?

Quoi qu'il en soit, Monsieur Tournellec a râlé que le filet sur lequel Yvik avait travaillé hier était ramendé à la va-comme-je-te-pousse et Yvik a répondu (je me demande encore comment il a bien pu oser dire ça) « merde » au patron !

Tu connais Monsieur Tournellec, même s'il est juste la plupart du temps et assez bon avec nous, ce ne sont pas des mots à

prononcer. Il a attrapé Yvik, lui a demandé s'il voulait bien répéter...

Le mousse n'a rien eu le temps de répondre que déjà Monsieur Tournellec le soulevait en gueulant « je vais t'apprendre à bien causer, moi ! » et il a balancé le malheureux gamin comme de rien et Yvik a volé par-dessus le plat-bord et a plongé la tête, le cul, et tout le reste droit dans la baille glacée du mois de décembre.

Il y avait la fureur dans les yeux de Monsieur Tournellec au moment où il s'est retourné vers moi après son geste, puis l'inquiétude, car Yvik n'est pas réapparu !

Et quand Yvik, après des secondes longues comme des heures, a enfin sorti la tête de l'eau c'était pour hurler « à l'aide ! à l'aide ! », il faisait des grands gestes en tous sens. Monsieur Tournellec s'est tourné encore vers moi, il a bredouillé, complètement paniqué « mais il ne sait pas nager cet innocent-là ??? » et j'ai soulevé les épaules car je n'en savais rien. Monsieur Tournellec m'a ordonné d'attraper une bouée et un bout pour lui venir en aide.

Mais Yvik a coulé comme une pierre ! Et Monsieur Tournellec n'a eu aucun autre choix que de sauter à l'eau pour le sauver en même temps qu'il gueulait des Mallozh Doue ! et encore des Mallozh Doue ! et ce n'est pas bon quand il s'énerve en breton.

Ces Nom de Dieu ! de Nom de Dieu ! lui ont servi quand même puisqu'il a réussi à crocher Yvik par l'arrière de sa vareuse. Je leur ai jeté le bout et la bouée, si bien qu'ils sont parvenus à remonter à bord. Je ne sais pas lequel des deux était le plus pâle. Ils étaient glacés et ont claqué des dents pendant une heure les bras tendus et raides comme des triques devant le feu, tandis que je menais le canot pour la première fois.

Aucun des deux n'a présenté ses excuses à l'autre. Ils savent pourtant qu'ils ont été trop loin. Je ne sais pas comment se terminera la marée.

Ton petit Jean

*
* *

*Le 11 décembre 1943
(Lettre deux)*

Ma chère petite M'an,

Décidément quelle journée. C'est peu dire que l'on ne s'ennuie pas. Déjà la pêche est fameuse, ce qui nous rend le sourire à tous. Yvik a fini par aller présenter ses excuses au patron. Il a prétexté le manque de ses parents pour expliquer sa mauvaise humeur mais malgré tout il ne redira plus des insultes à Monsieur Tournellec, il a promis.

Magnanime, le patron a dit que c'était bon pour cette fois. J'ai compris à l'attitude de Monsieur Tournellec qu'il n'en menait pas large lui non plus, et qu'il avait eu une sacrée frousse d'avoir manqué de tuer son mousse. Le 27^e et le premier à se noyer ?!

Je ne sais pas si ce qui le chagrinerait le plus aurait été la prison ou bien la honte d'avoir perdu un membre de son équipage.

Pour se donner une contenance et réaffirmer son autorité et sûrement aussi pour le punir un peu, Monsieur Tournellec a prévenu Yvik qu'il fallait qu'il apprenne à nager sous huitaine ou bien il ne l'accepterait plus à son bord. Yvik a promis de le faire et j'ai eu froid pour lui en pensant à ce qu'il allait devoir endurer dans l'eau glacée.

Comme tout semblait réglé, Yvik s'est approché de moi et a chuchoté pour lui autant que pour moi : « Je nage mieux qu'une dorade espèce de gros con de patron. »

Tu imagines comme ça a piqué ma curiosité ? J'ai attendu un moment plus calme et je me suis rapproché encore du mousse. Il était en train d'observer le fond comme il fait toujours, car Yvik a une peur bleue des sous-marins mais je crois que je te l'ai déjà écrit dans une précédente lettre.

« Alors les U-boat ? » j'ai demandé à Yvik et ça a suffi à engagé la conversation surtout qu'il sait que si je le taquine c'est sans malice, moi qui ai la trouille des avions anglais comme pas possible, je serais bien culotté de me moquer. J'ai voulu savoir ce que c'était que cette histoire de « nager comme une dorade » et Yvik m'a fait un clin d'œil et m'a confié qu'en effet il nageait parfaitement, comme tous les gamins de Ouessant, et que sans ça il serait mort depuis des lustres, le ventre rempli de flotte.

— Tu as fait mine de te noyer tout à l'heure ? j'ai demandé.

Et Yvik a répondu que oui, bien sûr que oui, et que ça lui apprendrait au patron à balancer les gens à l'eau et que ce ne sont pas des manières de traiter les mousses, même s'il n'aurait pas dû lui répondre merde, ça c'est un fait.

J'ai mordu mes joues pour m'empêcher de rigoler et j'ai dit à Yvik qu'il était un solide de chez solide, mais que si Monsieur Tournellec comprenait un jour son astuce, cette fois il était mort pour de bon. Et Yvik a tiré sur son bout de clope, fier comme un paon, avec ses 14 ans tout neuf et son corps de fille et il a conclu comme un vieux loup de mer : « Faut pas nous prendre pour des jambons, nous, les gars d'Ouessant. »

Et moi j'ai pensé que les îliens sont des fous. Des fous ! Il n'y a pas d'autre mot.

Ton petit Jean.

OceanofPDF.com

Le 3 janvier 1944

Ma chère petite M'an,

C'est le cœur gros et les yeux tout mouillés que je t'écris. Car Bosco est mort.

Monsieur Tournellec me l'a appris ce matin. Lui-même en a été informé par la femme de Bosco hier soir.

J'ai du chagrin, M'an. Beaucoup de chagrin. Je n'ai pas le goût d'écrire davantage.

Ton petit Jean.

OceanofPDF.com

Le 4 janvier 1944

Ma chère petite M'an,

Une collecte est organisée au port pour aider la femme de Bosco à prendre en charge les obsèques. J'imagine qu'ils feront de même à la sardinerie. Les Allemands rendront le corps pour lui éviter la fausse commune, mais le rapatriement depuis la prison de Rennes est aux frais de sa veuve.

Bosco serait mort d'une congestion pendant la nuit. C'est ce que dit la rumeur, la rumeur dit aussi qu'avec les Allemands on ne peut jamais savoir et que le retour du corps de Bosco permettra d'observer sur son visage s'il a été torturé par eux ou non. Le pauvre homme. Lui qui était si gentil, ce n'est pas juste.

Ton petit Jean.

Le 5 janvier 1944

Ma chère petite M'an,

Les obsèques auront lieu le lendemain du retour du corps de Bosco, vraisemblablement samedi. Monsieur Tournellec s'est proposé d'aller à Rennes avec le taxi pour chercher le corps. Ils partent demain et espèrent être rentrés vendredi midi. Ils n'auront sans doute pas de laissez-passer pour rouler de nuit, et même s'ils l'avaient, je doute que le taxi s'y aventure.

Ce qui fait que demain et vendredi je ne ferai pas la pêche. Samedi non plus bien entendu, nous qui serons tous à l'enterrement.

J'en profiterai pour travailler sur le toit de la maison et fixer les gouttières que P'tit Louis a récupérées. Au moins les ardoises posées par les couvreurs de l'autre truand tiennent, c'est déjà ça, car j'ai bien peur que le temps des tempêtes ne soit pas fini.

J'avoue que je ne suis pas malheureux de ces trois jours de repos forcés même s'ils sont le fait d'un malheur.

J'ai proposé à Yvik d'être des nôtres demain. Veux-tu bien ? Il est seul ici et, même s'il ne se plaint pas, j' imagine que cela lui pèse. Il pourra m'aider avec les gouttières, sûr que ça lui fera plaisir car il ne risque pas de croiser un sous-marin sur notre toit.

Tout le monde se demande si Marcel, le fils de Bosco, se fera voir au cimetière. Certains disent qu'il est dans un maquis du centre

Bretagne, du côté de la forêt d'Huelgoat, d'autres qu'il est bien plus loin en Mayenne ou quelque chose. Ce qui est bien certain c'est que tout le monde sait parfaitement maintenant qu'il n'est jamais allé en Allemagne.

Un des matelots du Spontus s'est permis de dire que c'était une honte d'avoir laissé son père crever en prison et que si le fils avait eu un peu de couilles au cul il se serait montré avant !

Monsieur Tournellec n'a rien dit, mais lui a balancé sa main en travers de la figure et l'autre a mis dix secondes à se relever et est retourné à son bateau sans demander son reste. Je ne pense pas qu'il se permettra de juger de nouveau la conduite des fils.

Ton petit Jean.

Le 7 février 1944

Ma chère petite M'an,

La mère d'Yvik lui a écrit pour lui dire qu'elle comprend la situation difficile du Mutin et attend son retour à Ouessant. Le père d'Yvik viendra le chercher avec son propre canot après-demain. Yvik a du mal à cacher sa joie de revoir ses parents. Comme je te le disais l'autre jour, avec les restrictions et les prix imposés si bas par les Boches pour les nourrir, Monsieur Tournellec ne s'en sort pas.

Je ne sais pas s'il pourra me garder encore bien longtemps. J'ai peur que si je reste à terre les Fritz me contraignent à aller travailler en Allemagne moi aussi, même si je n'ai pas encore l'âge. On ne peut pas leur faire confiance à ces fumiers. Monsieur Tournellec le sait, même si je ne lui ai pas dit mes craintes, et je crois qu'il fera tout pour me garder à son bord.

Pour l'heure, nous chercherons le congre, c'est la pêche qui convient le mieux avec les contraintes actuelles et notre maigre équipage. C'est une pêche que j'aime bien.

Ton petit Jean.

Le 19 février 1944

Ma chère petite M'an,

Ce matin, il s'est encore présenté une troupe de cinq jeunes hommes que l'on ne connaissait pas. Sans doute des réfractaires. Ils cherchaient à s'embarquer coûte que coûte pour l'Angleterre cette nuit. Monsieur Tournellec leur a répondu qu'il n'était pas Joseph Marec, le patron du Moïse, et qu'il ne courrait pas le risque de se faire dégommer par les Allemands ou par les Anglais eux-mêmes. Bien sûr, il n'a aucune sympathie pour les Boches et il ne s'est pas privé de le dire aux jeunes hommes. « Faites passer le message à vos camarades, je n'emmènerai personne, les gars », a ajouté Monsieur Tournellec.

Les cinq hommes qui ne sont pas beaucoup plus vieux que moi ont dit d'accord et qu'ils comprenaient. Le patron leur a offert du tabac (de quoi se rouler trois cigarettes au moins !) pour se faire pardonner.

Avant qu'ils ne tournent les talons, j'ai vu que Monsieur Tournellec semblait réfléchir à quelque chose et il leur a dit « attendez les gars ». Et il leur a coupé la queue d'une grosse baudroie qu'il avait cachée pour lui et leur a tendu en ajoutant qu'il ne pouvait rien de plus.

Je crois que ce n'était pas pour se faire pardonner mais parce qu'il les a pris en pitié. Tu aurais vu leur maigreur, M'an. J'ai eu un peu honte en les voyant s'éloigner. Parfois, je me demande si je ne devrais pas moi aussi faire mon devoir d'une façon ou d'une autre.

Cache bien mes lettres.

Ton petit Jean.

OceanofPDF.com

Le 6 mars 1944

Ma chère petite M'an,

Tu n'imagines pas ma joie de retrouver la houle et le canot qui gîte. Je n'étais pas resté si longtemps à terre depuis un an et demi, depuis le 3 septembre 1942, depuis donc mon premier embarquement. Je ne pensais pas que naviguer me manquerait autant.

Ce ne sera que pour cette seule journée puisque Monsieur Tournellec est encore réquisitionné demain pour travailler aux fortifications. Il y a croisé P'tit Louis il y a trois jours, ils ont coulé ensemble du béton renforcé de fer. P'tit Louis ne lui a parlé que des champions cyclistes d'avant la guerre, comme tu t'en doutes, Vietto est toujours son roi.

Monsieur Tournellec affirme qu'il va en falloir du feu et de l'acier aux Américains et aux Anglais pour casser pareil bastion et que le jour où la bagarre va commencer nous avons intérêt à nous en tenir éloignés.

Il doit donc y retourner. Il croit savoir que ce sera au moins pour deux semaines cette fois. J'ai bien de la chance de passer entre les mailles du filet pour le moment et nous verrons combien de temps cela durera. Demain je m'en retournerai au goémon. Je déteste cette corvée même s'il faut bien. Je ne pourrai pas écrire davantage

aujourd'hui car nous avons énormément de choses à remettre en ordre avant de pouvoir mouiller nos hameçons.

Le Mutin semblait surpris de nous voir ce matin.

Ton petit Jean.

OceanofPDF.com

Le 27 mars 1944

Ma chère petite M'an,

Je n'ai pas tenu ma promesse, ne m'en veux pas trop s'il te plaît.

Je te souhaite un bel anniversaire. Je ne l'ai pas oublié et j'ai bien conscience qu'il sera moins gai qu'à l'habitude. Je ne sais pas quand cette lettre te parviendra. Je la garde avec moi pour le moment, pourtant je fais comme si tu devais la lire tout à l'heure et j'oublie que je suis en exil.

Je sais qu'Éliane et P'tit Louis viendront près de toi aujourd'hui, et je charge le petit Paul de te faire les bises que je ne pourrai pas t'offrir. J'y pense et je souris à la façon qu'il a d'ouvrir sa bouche ronde comme celle d'un rouget en grand et à faire ventouse sur nos joues avec ses « aaahwaaah » ou quelque chose. Il est à bouffer ce petit et ses oreilles décollées aussi. Vraiment, je souris et je me sens de l'amour qui me vient.

Alors voilà ma chère petite M'an, je suis en Angleterre. Nous sommes arrivés hier au matin. Mon crayon et mes feuilles étaient restés à bord du Mutin, je les ai récupérés seulement tout à l'heure et c'est pourquoi je n'écris que maintenant.

Tout d'abord, je le jure, je ne t'ai rien caché et Monsieur Tournellec ne m'a pas forcé. J'aurais pu rester à terre sans qu'il m'en veuille. « C'est l'honneur qui nous a commandé de partir », a

dit Monsieur Tournellec un peu grandiloquent comme il sait faire parfois, et je pense qu'il a raison. Je crois qu'on peut y ajouter la folie car tout s'est fait dans une forme de précipitation terrible et je me demande encore comment nous avons réussi notre coup.

J'espère que tu sauras vite que nous n'avons pas été perdus en mer. Monsieur Tournellec avait mis sa femme dans la confidence, je pense qu'elle te dira la vérité de notre départ.

En revanche, et c'est une grave erreur, nous n'avons pas convenu d'un moyen de faire connaître la réussite de notre traversée. J'ai parlé avec un Français (nous n'avons pas le droit de parler aux Anglais pour le moment) et il m'a appris que Le Moïse patronné par Job Marec était bel et bien passé en Angleterre l'été dernier. Il a pourtant coulé, mais plus tard, et à quai, par la faute d'une voie d'eau, mais c'est une autre histoire.

Seulement, les gars du Moïse ont eu la présence d'esprit de faire connaître la réussite de leur action en faisant prononcer ce message à Radio Londres : « J'aime le beurre de Bretagne. » Ça, on peut dire qu'ils ne se sont pas trop cassé la nénette pour trouver leur formule.

Enfin bon, radio-lavoir avait raison pour une fois et ils vont tous bien, sains et saufs, et partis à Londres rejoindre De Gaulle pour la plupart. Ils avaient parfaitement préparé leur affaire même si j'imagine qu'ils ont eu bien peur de se faire prendre eux aussi par les Boches.

Ainsi donc, il y a trois jours le destin et la guerre nous ont rattrapés pour de bon. Le destin et la guerre, c'étaient trois hommes qui sont venus nous trouver au moment où nous appareillions pour faire la pêche. Ils nous ont demandé comme tant d'autres avant eux, tu le sais bien M'an, de passer en Angleterre. Et comme pour les autres nous aurions dû dire non.

Mais le plus âgé des trois, un rouquin du nom de Le Vey avec une tête grosse comme une courge a donné à lire un papier à Monsieur Tournellec. Et ce papier était signé de Marcel ! Le fils de Bosco ! Le patron m'a donné à voir le papier. Il était écrit (c'était plein de fautes d'orthographe mais je les corrige ici) :

*Bon père Tournellec,
Je suis fort mal blessé, il faut que je rejoigne l'Angleterre ou bien
me voilà cuit.
Aide-moi donc en mémoire de mon papa.
Marcel Coat*

Le rouquin a précisé que si les mots étaient ceux de Marcel, la lettre était de sa main à lui car Marcel était dans l'impossibilité d'écrire.

— Qu'est-ce qu'il a donc ? a demandé le patron.

Et le rouquin nous a appris que Marcel avait les deux bras brisés et la trombine dans un sale état.

— Ce sont les Boches qui lui ont fait ça ? a voulu savoir Monsieur Tournellec.

Le rouquin à tête de courge a répondu non, c'était la conséquence d'un accident malheureux mais que le résultat était le même et que Marcel était bien en peine de se faire soigner avec son signalement connu des gendarmes, des Boches et des miliciens.

« Bon Dieu de Bon Dieu ! » a gueulé Monsieur Tournellec. Et il a demandé où était ce corniaud de Marcel, ses camarades ont dit qu'il se cachait dans une grotte à l'aplomb du Trou du Diable.

Je le connais bien cet endroit, j'y ai souvent joué gamin avec mon copain Armand (quel c'hwil celui-là), j'y allais sans que tu le saches car je ne voulais pas que tu t'inquiètes et que tu

m'interdises, et je me suis demandé comment Marcel avait bien réussi à y descendre avec deux bras brisés. Alors j'ai compris, et le patron comme moi, que c'était en se rendant dans le gouffre en question que Marcel s'était fait mal. Il y a de quoi se tuer cent fois là-bas pour peu qu'on n'ait pas l'habitude. Il faut croire que Marcel ne l'avait pas.

Monsieur Tournellec a repris le papier, il l'a déchiré en petits morceaux qu'il a balancés à la baille. Il semblait perdu dans ses pensées.

Et il a dit tout à trac qu'il allait immédiatement voir le Marcel dans sa grotte et a commandé aux trois jeunes hommes de l'y emmener. Il m'a ordonné à moi de rester là et il m'a planté sur le canot.

Le Trou du Diable est à plus d'une heure et demie de marche et j'ai attendu le retour de Monsieur Tournellec jusqu'à midi. J'en ai profité pour prendre soin du Mutin. Quand on me demandait où se trouvait le patron, je répondais qu'il était en quête de matériel pour faire la pêche. Comme nous sommes tous dans la même galère et que tout manque depuis des mois, personne n'a rien trouvé à y redire.

Monsieur Tournellec est revenu seul avec un sac de toile bleu qu'il portait dans le dos.

Au moment où il passait devant moi, il a dit sans même me regarder et d'un ton que je ne saurais définir, mais c'était sans joie et sans tristesse : « Je vais les emmener ces innocents-là. »

C'est ainsi que les choses basculent et que je ne serai pas là ce soir pour te faire la bise et te souhaiter un bel anniversaire.

— En Angleterre ? j'ai demandé

Monsieur Tournellec a répondu que oui il n'allait pas les emmener ni à Dakar, ni à New York pas plus qu'à Pétaouchnok.

Ce serait l'Angleterre Bon Dieu de Bon Dieu. « On ne peut jamais être peinard », il a ajouté, mais j'ai vu qu'il le disait sans animosité. Il constatait, voilà tout.

— Je veux en être ! J'ai lancé au patron.

À la vérité je me demande encore ce qu'il m'a pris. C'est comme si mes propres paroles s'étaient imposées à moi, comme si elles m'avaient devancé.

Je te l'ai écrit au début de cette lettre, Monsieur Tournellec ne m'a forcé à rien et c'est vrai. Il m'a assuré qu'il pourrait sans peine manœuvrer le canot avec l'aide des trois jeunes hommes valides.

J'ai répondu que je savais bien qu'il y arriverait mais que je voulais venir tout de même. Et sans plus de façon il m'a dit « très bien » et qu'il avait mis sa femme dans la confiance du départ, alors elle irait sûrement te trouver une fois la nouvelle de la disparition du Mutin confirmée.

Les gars du syndic des gens de mer ou bien le maire sont sans doute déjà venus te voir pour te dire que le Mutin est manquant au port et que peut-être nous avons été perdus. J'espère de tout mon cœur M'an, que tu n'y croiras pas ou que Madame Tournellec t'aura avertie avant qu'ils s'en viennent. Et sinon je te demande pardon. Un immense pardon.

Monsieur Tournellec a ajouté qu'il ne savait pas si nous pourrions revenir d'Angleterre (en effet, nous ne pouvons pas rentrer pour le moment, les Anglais nous le refusent) si par chance nous réussissions à passer là-bas et qu'il ne savait pas non plus si les Anglais ne nous plomberaient pas avant même que nous ayons échoué notre étrave sur leurs galets (ils ne l'ont pas fait comme tu t'en doutes). Ça faisait beaucoup de choses qu'il ne savait pas, j'ai pensé, mais je ne lui ai rien dit en face.

Cela étant, nous sommes partis faire la pêche pour donner le change, avant de récupérer les quatre hommes à la nuit venue et de filer vers l'Angleterre. J'ai pensé en voyant les quais s'éloigner que peut-être jamais je ne les reverrai, eux qui me sont si familiers, pourtant je n'étais pas triste.

Nous avons donc fait la pêche tout l'après-midi en nous rapprochant autant que possible de la limite la plus au nord et la plus à l'est autorisée par les Allemands, comme pour prendre nos marques lorsque l'on se prépare à un grand saut. Puis, sur les coups de six heures, nous avons mimé notre retour en naviguant lentement pour que le Mutin se perde insensiblement dans la pénombre. Nous nous faisons bateau fantôme.

Le rendez-vous était donné au crépuscule, à 8 heures du soir, sur la grève de Bréompan. Elle n'est pas facile d'abord même pour un petit canot tel que le Mutin mais c'était la plus accessible pour Marcel dans son état et depuis son refuge. Il lui fallait sortir du gouffre, déjà. Monsieur Tournellec n'était pas certain qu'il y parviendrait.

Tous les fuyards, ou plutôt leurs ombres, étaient là. Nous avons échoué le Mutin sur le sable. Marcel a eu toutes les difficultés à y monter, il souffrait rudement. Sans soin il risquait bien de finir manchot ou même pire. Le rouquin et un de ses compères, un certain René Vietto (oui M'an comme le coureur cycliste ! J'imagine déjà la tête de P'tit Louis quand je lui raconterai) ont poussé sur l'étrave, bien aidé par la marée, puis ils ont embarqué d'un bond et nous avons mis tout ce que nous pouvions de voile disponible, cap vers l'Angleterre.

L'embarquement s'est fait sans une parole et nous avons mis encore longtemps à oser nous adresser les uns aux autres comme si la mer nous écoutait et pouvait nous vendre aux Allemands.

Nous avons fait route bien sûr sans le moindre feu, dans cette nuit noire de lune nouvelle. Par chance, les étoiles étaient avec nous, elles nous ont guidés alors que nous voguions grand large, et j'ai pu admirer Monsieur Tournellec nous menant vers le nord, avec un vent de sud-ouest idéal, comme dans un rêve. Ce fut une de ces croisières dont on se souvient. Quand tout va parfaitement. Marcel et ses camarades ont dormi comme des bienheureux une bonne partie de la nuit et nous avons tenu à l'aise nos cinq ou six nœuds.

Le jour est apparu trop vite, j'aurais aimé une nuit d'une semaine. Jamais le ciel ne m'avait paru si beau et jamais je n'ai été aussi heureux sur un bateau. Je crois que c'est le sentiment de naviguer loin, vers des vagues inconnues, qui me remplissait d'allégresse et j'ai beaucoup pensé à Pa. J'ai appris en parlant avec lui que le rouquin a son âge : 29 ans. Et je le trouve bien jeune mon petit Pa.

J'ai préparé la soupe de poissons. Les jeunes hommes l'ont trouvée épatante, ce qui m'a fait bien plaisir, ils se sont goinfrés comme s'ils n'avaient pas mangé depuis trois jours... Et c'était vrai. Quelles misères cette guerre et les restrictions !

J'ai nourri Marcel à la cuillère comme on fait pour les bébés car il ne peut rien porter à sa bouche. Il n'est pas très causant. Pour ça il n'a pas pris de son Bosco de père. Je lui ai dit que je me rappelais bien la façon terrible qu'il a de poquer. Et il a répondu en me montrant ses bras éclopés que ce n'était pas demain la veille qu'il terroriserait les autres aux concours de boules.

Après la soupe, Monsieur Tournellec a demandé à chacun de prendre une ligne de pêche et de s'y mettre. Nous avons assis Marcel tout à l'avant du canot, dissimulé au milieu du matériel pour qu'on le devine le moins possible. Monsieur Tournellec ne voulait pas que nous ramenions du poisson, mais il pensait que nous

devions faire comme si nous étions à l'ouvrage et que tout était normal, même si nous trouvions infiniment plus loin des côtes que ce que l'on nous autorise. Du reste, la mer était vide de bateaux. Nous n'avons croisé personne, ni voilier, ni quelconque canot à moteur, ni navire militaire. Je regardais tout de même beaucoup le fond, craignant pareil qu'Yvik, que nous soyons la cible d'un sous-marin.

La nuit est revenue et les étoiles avec elle. Et alors, bateau fantôme à nouveau, nous n'avions plus peur.

Les jeunes hommes nous ont confié les temps de misère qu'ils vivaient depuis leur refus de partir pour l'Allemagne ou leur désir plus ancien de s'engager dans la résistance.

Par exemple, Le Vey, le rouquin à tête de courge, a été mobilisé dès 39, il est de la Royale mais n'a jamais pris part à aucun combat. Il est resté dans l'armée d'Armistice en 40, et il a navigué jusqu'à Madagascar. Il m'a dit qu'il n'y a pas d'île plus jolie. Même s'il ne les a pas toutes vues, il en est sûr. Il y est resté plusieurs mois et en est revenu en avril 42, juste avant le débarquement des Anglais là-bas. C'est comme s'il avait un don pour éviter les coups de feu et j'ai pensé que ce serait bien si sa chance pouvait se poursuivre, encore un peu, tout le temps de notre traversée tant qu'à faire, ce serait idéal.

Le feu, il l'a quand même vu une fois, au moment du sabordage de la flotte à Toulon. Il était là-bas en novembre 42 et y a pris sa part. Ça a dû être un sacré spectacle, j'ai fait remarquer, et le rouquin a répondu qu'il n'en avait jamais vu de pire et qu'il en voudrait jusqu'à la fin de sa vie aux Allemands d'avoir ainsi contraint des marins à couler leurs propres navires.

Il a été démobilisé dans la foulée, après la dissolution de l'armée d'Armistice. Il est revenu en Bretagne. Il a été logé chez son

frère cultivateur dans les Côtes-du-Nord les premiers temps, et il a couru le cachet de ferme en ferme pour éviter le travail obligatoire, avant de rejoindre le maquis et d'y rencontrer Marcel et les autres. Il ne l'a pas dit mais je crois qu'il est plus ou moins le chef de la troupe. Il ne semble pas être du genre à se vanter.

Le matin du deuxième jour (hier), la brume s'est levée et j'ai fort craint que l'on se perde. Mais c'était sans compter sur le talent de navigateur de Monsieur Tournellec qui sait compenser la dérive comme personne. Nous nous sommes relayés pour gueuler chacun notre tour et prévenir de notre présence. Mais là encore nous n'avons pas vu le moindre bateau et pas entendu le moindre équipage répondre à nos cris de mise en garde.

C'est à la fin de la matinée, comme l'air se réchauffait, que la brume s'est dissipée. Et alors pour la première fois, j'ai vu au loin le dessin des côtes anglaises et quelques canots qui faisaient la pêche. Pareil que chez nous. C'est ce qui m'a le plus étonné : que la mer soit bleue et que la lande au loin soit verte et que les canots anglais eux aussi se dandinent sur les flots.

Puis nous avons été survolés par une escadrille de trois avions anglais. Je n'ai pas eu peur cette fois. J'ai trouvé le trait de côte, les canots et les avions grandioses. Même si tout est comme chez nous, j'avais le sentiment de découvrir le Nouveau Monde. J'étais Christophe Colomb ou Amundsen ou quelqu'un comme ça, je vivais un grand moment. Jamais depuis le jour où j'ai embarqué pour la première fois, je n'ai eu le sentiment d'être plus à ma place. J'ai soulevé ma casquette, chopé mon briquet et rallumé ma clope. J'aurais pleuré de joie.

Monsieur Tournellec a brandi un linge blanc dans la direction des avions pour leur indiquer que nous étions pacifiques. Je pense qu'ils le savaient et qu'il y avait peu de chance qu'un canot vieux

d'un demi-siècle avec six hommes à son bord, dont un éclopé et un môme, se mette en tête d'envahir l'Angleterre.

Les avions dans un cercle immense, tout doux, comme volent les grands cormorans, ont opéré un demi-tour et nous ont effleuré de nouveau. Ils ont recommencé trois ou quatre fois, dans un raffut terrible. Et moi j'ai chanté, mais tout bas, avec ma clope au bec qui se baladait sur mes lèvres, pareil que lorsque l'on dansait la Jabadao, dans le temps, ainsi que j'avais promis de le faire à Bosco, une fois, il y a longtemps. C'était la chanson Y'a d'la joie, j'en connais des centaines d'autres mais c'est celle qui m'est venue. « Y'a d'la joie, bonjour bonjour les hirondelles » j'ai chanté en regardant les coucous anglais. C'était bien.

Deux navires de la Royal Navy sont arrivés pleine balle sur notre tribord. Nous naviguions bâbord amure si bien qu'étant masqués par la grand' voile nous ne les avons pas vus tout de suite. Ils savent s'y prendre.

Ils nous ont tiré un coup de semonce à quelques dizaines de mettre du canot et nous avons tout affalé pour nous mettre immédiatement à la cape et lever les bras, sauf Marcel bien entendu. Monsieur Tournellec devant la barre continuait d'agiter son linge blanc.

Les Anglais sur leurs deux grosses vedettes nous ont mis en joue et nous ont abordés par l'avant. Ils nous parlaient mais aucun de nous ne comprenant leur langue c'était impossible de dialoguer. Nous avons juste répété : « Français, Français, De Gaulle, De Gaulle, homme blessé, homme blessé... » et montré du menton Marcel et ses bras brisés.

Ils nous ont mis aux arrêts tout de même, et nous ont embarqués en deux groupes dans chacun de leur canot. Un navire de pêche est

arrivé peu après, il a pris le Mutin en remorque et l'a échoué à gauche d'une plage de galets.

Nous avons été débarqués dans un port du nom de Newlyn et tous séparés les uns des autres. J'ai pu voir que des infirmières prenaient en charge le malheureux Marcel. Et quand j'ai dû quitter Monsieur Tournellec, il m'a dit « t'en fais pas gamin, ça va bien aller et on se revoit bientôt », ça m'a rassuré.

J'ai été interrogé quelques heures par des policiers militaires aidés par un Français qui parlait leur langue, un gars de la Savoie, de ce qu'il m'a dit. C'était pour vérifier que nous n'étions pas des espions. Si on m'avait dit qu'un jour on me prendrait pour un espion, moi le petit Jean Cadoret, j'avoue que j'aurais eu du mal à y croire. J'ai raconté toute l'histoire de Marcel et de notre traversée. Après ça, on m'a forcé à me laver ce qui m'a un peu vexé car je ne me trouvais pas si sale.

J'ai retrouvé Monsieur Tournellec le soir qui m'a appris que l'on ne serait pas autorisé à retourner chez nous.

« Un sergent français du nom de Corvoisier m'a félicité de notre coup et a assuré qu'on ne manquait pas de cran », il m'a dit tout fier et moi aussi ça m'a rendu fier. J'ai dormi à l'abri dans une baraque militaire qui sentait l'oignon rôti, d'un sommeil lourd et gros.

Au fait, contrairement à ce que prétendait Bosco, le rosbeef ne se trouve pas si facilement que ça ici, et si j'ai bien eu quelques légumes à manger je n'ai pu me régaler ni de viande, ni de sauce.

Ce matin, j'ai été réveillé tôt par un compatriote, qui m'a demandé si je pensais m'engager auprès des Forces françaises libres. Mais j'ai répondu non, M'an. Je ne me sens pas de tenir un fusil. Je ne me sens pas de tuer quelqu'un. Et je ne me sens pas de me faire tuer. Je voulais faire mon devoir et je pense que je l'ai fait

en convoyant ces hommes, ne crois-tu pas ? Monsieur Tournellec m'a dit que j'avais raison et que j'avais bien le temps pour faire le soldat. On lui a proposé à lui aussi d'en être mais il a refusé tout comme moi. « J'ai eu ma dose d'aventure », ce sont ses mots.

Je t'embrasse fort ma petite M'an et je te souhaite encore un bel anniversaire, j'entends les bises que le petit Paul t'offre pour moi. Ça me fait bien plaisir.

Ton petit Jean.

OceanofPDF.com

Jean n'écrit plus à Perrine durant son exil. Parce qu'il n'est pas embarqué et qu'il s'est résolu à tout lui raconter quand il rentrera à la maison. Il voudra voir dans les yeux de sa mère, la peur, la joie, l'admiration, l'agacement, l'incrédulité et la liesse aussi.

Lorsque les deux hommes du syndic des gens de mer se sont présentés le matin, devant la petite maison, ils ont ôté leur casquette de feutre et l'ont prise en main.

Perrine, qui les avait vus trimballant leurs sabots sur le chemin, a ouvert avant même qu'ils ne cognent à la porte. Elle les a invités à entrer en s'excusant du froid dans la pièce, mais depuis des mois elle ne chauffe plus qu'à partir de sept heures du soir. Ils ont répondu qu'ils comprenaient et qu'on faisait de même chez eux, même si c'est vrai que ça caille dur en ce moment, à se demander si l'hiver finira un jour.

Le père Fichard a pris la parole en même temps qu'il s'attablait et que Perrine lui servait, ainsi qu'à son collègue, un verre de vieille gnôle, histoire de les réchauffer et d'être polie.

— Tu te doutes de ce qui nous amène... Ton gars n'est pas rentré depuis trois jours, je me trompe ?

— Oui, c'est vrai, a répondu Perrine en s'asseyant avec les hommes, mais ça lui arrive parfois. Je crois qu'il fréquente...

— Ah bon ? Il a une connaissance ? C'est bien, il faut que jeunesse se passe comme on dit, a répondu le père Fichard. Quel âge ça lui fait à ton

filis, maintenant ?

— Il a 17 ans déjà, il aura 18 en septembre. Mais il joue à l'homme dès qu'on lui en donne l'occasion alors qu'on lui appuierait sur le nez, il en sortirait encore du lait, a souri Perrine

Le père Fichard a souri lui aussi, et a porté la vieille gnôle à ses lèvres, il a tremblé un peu pour faire passer l'alcool et comme ça finissait de lui chauffer la bouche, il a dit en baissant les yeux :

— On n'a pas vu *Le Mutin* depuis vendredi non plus... Tout le monde l'a remarqué au port et les Allemands vont le savoir bien vite eux aussi. Comme tu l'imagines, ils ne manqueront pas de se rappeler ce qu'il s'est passé en juillet. Alors voilà, je me dois de te poser la question : est-ce que ton gars t'a parlé de quelque chose ? Par exemple, que le père Tournellec aurait souhaité se donner aux Anglais ?

— Dame non ! Jamais ! répond Perrine, outrée. Qu'il le fasse et je te prie de croire que je retire mon Jean du *Mutin* aussi sec par la peau des fesses encore. Puis je l'enferme dans sa chambre jusqu'à la fin de la guerre si nécessaire. Je suis veuve certes, mais je sais me faire obéir de mon fils !

— Je crois bien, répond le père Fichard.

Et Perrine de poursuivre :

— Quand bien même, Jean a une frousse bleue des Anglais. Il ne supporte pas leurs avions. Alors se donner à eux ! Jamais il n'aurait fait ça, tu peux bien me croire, oui.

— Donc il ne t'a parlé de rien ? s'assure le père Fichard.

Comme Perrine lui répond qu'évidemment non, le père Fichard se tait, reprend un peu de vieille gnôle et bien emmerdé, il crache sa valda :

— Parce que sinon Perrine, on ne peut pas exclure qu'il s'agisse de quelque chose d'encore plus grave... et alors, miséricorde, peut-être que *Le Mutin* et son équipage se sont perdus...

À ces mots, Perrine ne répond rien, elle touche le bois de la vieille table. Elle voit *le Mutin* mais c'est flou, et le bateau qui sombre et Jean qui dit,

imbécile : « Pardon M'an. »

Voilà, elle craque. Elle plonge son visage dans ses mains. Elle répète « oh ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai... » et les gars du syndic des gens de mer restent comme deux andouilles face à elle. Ils tournent leur casquette entre leurs mains sous la vieille table et ils ne savent plus quoi dire.

Ce n'est pas la première fois pourtant qu'ils annoncent un naufrage. Ils les connaissent les larmes des mères. Les larmes des épouses. Les larmes des sœurs. Mais on peut connaître sans s'habituer jamais, pense Alain Geffroy, le plus sensible des deux qui n'a pas prononcé une parole depuis le début mais qui se lève maintenant, fait le tour de la table et vient frotter le dos de Perrine et se met à causer. Il répète : « Ma pauvre mère, ma pauvre mère... » Perrine ne l'entend pas. Elle continue de pleurer, les yeux cachés dans ses mains réunies en coupe.

Pourtant Perrine sait. Son fils ne s'est pas perdu en mer. Il est parti en Angleterre. La mère Tournellec est venue l'informer avant-hier. Après s'être excusée de la déranger, elle a juré ses grands dieux à Perrine qu'elle avait tout fait pour dissuader son homme, mais qu'il était décidé et que, quand il est comme ça, on ne peut pas lui faire entendre raison. Les mises en garde et les menaces rentrent par une oreille et lui sortent par l'autre. Bon marin, pas mauvais mari, mais têtu comme pas deux, le père Tournellec.

En s'en allant, la mère Tournellec a proposé de se donner des nouvelles dès qu'on en aurait et conseillé de surtout bien garder le secret, « oui, oui bien sûr » a répondu Perrine en même temps qu'elle pensait que son fils ne serait pas là pour son anniversaire.

Toutefois, Perrine ne joue pas la comédie devant les deux hommes même si c'est vrai qu'elle leur a menti en affirmant que Jean s'absente de temps en temps et qu'il a une connaissance. Mais c'est pour protéger son fils et même si elle ne croit pas que les hommes du syndic pourraient

donner Jean, elle préfère ne pas prendre de risque. À qui se fier par ces temps ? À personne.

Les larmes continuent de venir. Impossible de les arrêter. Ces larmes, ce sont celles qu'elle n'a pas versées pour son père. Ce sont celles qu'elle n'a pas versées pour son mari. Ce sont les larmes d'un jour de grand battage au petit fléau et les larmes du genêt que François n'embrasera pas. Ce sont aussi les larmes des cigarettes qu'elle ne lui roulera plus.

Ce sont des larmes de petite fille, des larmes de jeune épouse, des larmes de mère abandonnée. Des larmes de celles qui aiment les marins.

Les hommes ont remis leurs casquettes de feutre sur leur tête juste après avoir fini leur verre de vieille gnôle et se sont levés de table. Ils ont souhaité à Perrine bien du courage et aussi de garder espoir tout de même : il était possible que le père Tournellec ait choisi de se donner aux Anglais sans en avertir son matelot qui n'aurait eu d'autre choix que de se plier à la décision de son patron.

— C'est vrai... a répondu Perrine, fragile comme jamais.

— Ou bien, a observé Alain Geffroy, peut-être que *Le Mutin* a été fait otage par ces mêmes Anglais et contraint de se rendre en Angleterre ? Ce ne serait pas la première fois et sûrement pas la dernière...

— C'est vrai aussi, a admis Perrine.

Quoi qu'il en fût, ils allaient devoir informer les autorités de l'absence du *Mutin* et de son équipage. « On dira qu'on pense qu'il est perdu, même si on espère que non, ça évitera à tout le monde le désagrément d'une enquête. »

— Oui, oui, je comprends, c'est bien comme ça, a conclu Perrine en même temps qu'elle les foutait à la porte.

Après leur départ, Perrine est restée pensive quelques minutes, comme absente au monde. Puis, elle a allumé le feu, elle l'a chargé autant que possible, elle le voulait grand et radieux.

Elle a regardé les flammes être aspirées par le conduit de la cheminée et elle a trouvé ça joli. Elle a respiré à pleins poumons l'odeur du bois grillé.

Une chaleur intense, de celles qu'on n'avait pas connues depuis des années, a envahi la petite maison et Perrine a hésité un moment. Et si les gendarmes venaient tout de même mener l'enquête, ou pire, les Allemands ? Parviendrait-elle à mentir comme il faut ? Est-ce qu'elle ne devrait pas jeter les lettres de Jean dans le feu grand et radieux ? Est-ce que les mots de Jean donneraient une odeur différente au bois grillé ? Est-ce que la chaleur se ferait encore plus intense ?

Si des hommes se mettaient en tête de retourner la maison, sûr qu'ils finiraient par trouver les écrits de son fils cachés sous le linge de la vieille armoire. Et alors ils comprendraient ce que Jean pense des Allemands, sans compter toutes ces histoires de jeunes cherchant à s'embarquer pour l'Angleterre que Jean avait racontées si souvent. Les Boches auraient vite fait de considérer Jean comme un résistant et de le condamner à mort.

Au moins en Angleterre il se trouvait à l'abri. Mais elle ? S'ils décidaient de la prendre, elle, Perrine Mahé, veuve Cadoret, en guise d'otage, comme ils ont fait au malheureux Bosco ? On l'enverrait en prison quelque part pour complicité, et on la laisserait crever, la pauvre vieille. Alors, brûler les lettres dans le feu grand et radieux, changer l'odeur du bois

grillé ? Non, jamais. Qu'on l'arrête s'il faut ou bien même qu'on la fusille, tant pis.

Pour faire plaisir à la chance, elle décide qu'elle ira trouver un trèfle à quatre feuilles dès qu'elle aura un moment pour elle. Et cette pensée la rassure un peu.

Perrine est allée se préparer. Du fard sur les joues, les cils faits, puis elle a repris son chignon, l'a tiré si fort que ça en a fait disparaître quelques rides de son visage, et elle s'est lavé les mains longuement avec du savon noir. Elle ne voulait pas qu'elles sentent le poisson quand elles se saisiraient du petit Paul.

Elle a imaginé ce qu'elle dirait quand sa fille et son gendre arriveraient. Perrine prétexterait que Jean ne serait là qu'en fin d'après-midi, au retour de la marée. Après le déjeuner, elle fera croire qu'elle ne se sent pas bien et ils s'en iront. Ce sera du temps de gagné. Elle allait mentir à sa fille, oui, c'est vrai, mais elle n'avait pas confiance en P'tit Louis et sa langue bien pendue dès qu'on lui payait un verre d'alcool.

L'automobile de P'tit Louis justement s'est garée quelques minutes plus tard au pignon de la maison. Perrine est sortie au-devant de sa fille qui fermait la portière d'un coup de talon, avec dans ses bras bébé Paul emmitouflé comme pour traverser l'Alaska.

— Donne-moi le mignon avant qu'il attrape du mal, a dit Perrine à sa fille et elle l'a pris contre son cœur et bébé Paul avait l'air bien content.

— Joyeux anniversaire Maman, a dit Éliane à sa mère en lui tendant un bouquet de jonquilles.

— Merci ma grande, a répondu Perrine.

— Joyeux anniversaire, a souhaité P'tit Louis à son tour, il fait bon chez vous, il a ajouté, en ôtant sa veste et en pensant sans le dire qu'elle ne se refusait rien l'ancienne à chauffer sa baraque fort comme ça.

Et tout juste après, le ventre de Perrine s'est serré quand le même P'tit Louis, en se frottant les mains, a fait remarquer que Jean n'était pas là.

Perrine n'a pas hésité. Elle l'a regardé droit dans les yeux comme si cela devait donner davantage de force à son mensonge et elle a annoncé, ainsi qu'elle l'avait prévu, que Jean faisait la pêche et qu'il les rejoindrait à la fin de la marée, une fois qu'il aurait terminé son travail.

— Et puis c'est vrai que ça fait une sacrée trotte quand même de revenir d'Angleterre... a rétorqué P'tit Louis l'air goguenard.

— Qu'est-ce que tu racontes ? a fait Perrine, elle allait continuer de parler mais Éliane ne lui a pas laissé le temps et lui a coupé le sifflet.

— Arrête maman, tout le village est au courant que le *Mutin* est parti pour l'Angleterre il y a trois jours.

— Tu dis n'importe quoi ma fille, Jean était là ce matin, je lui ai préparé moi-même sa gamelle.

— Ce n'est pas beau de mentir, a dit P'tit Louis tout content de taquiner sa belle-mère.

— Oui, maman ! Arrête de mentir, a ajouté Éliane, pas contente du tout. Ils ont été vus embarquant des jeunes sur la grève, près du Trou du Diable à la tombée de la nuit, vendredi...

— Qui t'a dit des mensonges pareils ? s'est énervée Perrine.

— La mère Le Denmat ! Et puis la mère Bonny aussi et la mère Guiblin. Toutes les bonnes femmes sont au courant et je te garantis que ça piaille quand elles s'y mettent, et je te garantis aussi que leurs bonshommes sont au courant comme de bien entendu, qu'est-ce que tu crois ! Ton fils et son patron ont été vus par des gamins qui ont tout balancé dans l'heure. Ils seraient allés le crier depuis le haut du clocher que ça aurait été la même. *Le Mutin* a embarqué Marcel Coat, le fils de feu Bosco et des camarades à lui. Comme si ça ne suffisait pas, la mère Coat est une pipelette de première. Elle n'arrête pas de pleurer de toutes ses misères. Elle affirme qu'après lui avoir pris le mari, la guerre va lui prendre le fils et que jamais il ne reviendra d'Angleterre et qu'elle va mourir de chagrin ! Il a écrit une lettre à sa mère cet innocent de Marcel ! Et elle ne trouve rien de mieux que de la

faire lire à qui le veut. Manquerait plus qu'elle appelle les Allemands pour leur montrer la lettre. Je t'assure, elle n'est pas fine celle-là, non plus.

— Oh malheur, a répondu Perrine ne pouvant plus mentir devant l'évidence, et s'imaginant déjà les Allemands retournant la petite maison.

Perrine a maudit la mère Coat de ne pas savoir garder ses nerfs.

— Il nous aura tout fait celui-là, s'est agacée Éliane en parlant de Jean.

Perrine a pris la défense de son fils en rappelant qu'il ne lui avait pas donné tant de tourments quand il était enfant, et qu'il était bien élevé, le plus poli de la commune, tout le monde l'admettait. Et Perrine, pour dédouaner encore son fils, a prétendu sans savoir que le père Tournellec avait dû le forcer.

— Le forcer à aller en Angleterre ?! Tu crois vraiment ? a rétorqué Éliane en levant les yeux au ciel. Tu parles, il devait être bien content de se carapater ton fils. Il a bon dos le père Tournellec. À l'extrême, si son patron l'avait forcé, Jean pouvait toujours sauter à l'eau s'il ne voulait pas partir !

— Elle est froide quand même, a cru bon de faire remarquer P'tit Louis.

Et Éliane lui a ordonné de fermer son caquet et d'aller chercher du bois dans la réserve derrière, au moins il servirait à quelque chose pour une fois. P'tit Louis, qui ne perd pas le nord pour tout ce qui concerne la chopine, en a profité pour demander s'il pouvait rapporter une bouteille de vin de ladite réserve.

— C'est ça ramène du vin, a répondu Éliane condescendante comme il faut.

Mais la condescendance ça ne fait rien à P'tit Louis lorsqu'il s'agit de s'en mettre un dans le cornet, et Éliane a poursuivi sur le même ton.

— C'est vrai que Jean est sage comme une image et qu'il ne s'est pas fait arrêter par les Allemands, l'été dernier...

— Il n'y était pour rien ! Ce n'est tout de même pas possible de lui reprocher des choses pour lesquelles il est innocent. Son seul tort, c'est de trop travailler et d'être courageux.

— Il faut toujours que tu le défendes, a répondu Éliane avec la colère dans la voix.

Et alors elle a osé. Jamais elle n'aurait pensé qu'elle oserait. Pourtant elle a dit à sa mère :

— Il finira comme papa...

C'en est trop, Perrine explose, elle hurle :

— Arrête Éliane ! Arrête tout de suite ou bien je le jure, je te gifle devant ton fils !

— Tu peux bien me gifler maman, mais tu sais que j'ai raison. La réalité c'est qu'on n'aurait dû lui couper les ailes à Jean, comme on fait pour les oies des basses-cours. Jamais tu n'aurais dû accepter qu'il s'embarque. Il fallait le menacer ou bien lui casser une jambe ou l'éborgner ou je ne sais pas quoi. Mais il ne fallait pas le laisser embarquer.

— Parce que tu crois qu'il m'a laissé le choix ? Tu crois peut-être que je n'y ai pas pensé ? demande Perrine soudain calmée par l'émotion qu'elle entend dans la voix de sa fille. Je lui ai dit qu'il me tuerait s'il prenait la mer... et pour quel résultat ? Il a embarqué tout de même. Il n'y a rien que j'aurais pu dire.

— Tu n'avais qu'à lui parler un peu de papa, déjà. Lui dire ce que ça t'avait fait quand on t'avait annoncé sa disparition. Et puis tu aurais pu en profiter pour parler de ton père.

Et Éliane balance fort ce qu'elle a sur le cœur depuis longtemps, qu'on ne se dit rien dans cette baraque, qu'on ne pleure pas parce que ça ne se fait pas même si on en a besoin, et que plutôt que de perdre la face, on laisse les hommes se faire marins et les femmes perdre leur mari et les petites filles perdre leur père.

— On le sait bien toutes les deux ce que ça fait de perdre son papa, pas vrai, maman ? elle interroge Perrine.

Le cœur en feu, elle ajoute :

— Des veuves et des orphelines, il n’y a que ça dans ce putain de bled ! Il n’y a pas de mot pour les femmes qui ont perdu leur fils et pour les sœurs qui ont perdu leur frère mais je le sens, je le sais, maman. Un jour ça nous arrivera. Et Jean va mourir.

Alors Perrine fait ce qu’elle a juré. Elle gifle Éliane devant bébé Paul.

Éliane se tait. Elle n’a pas mal mais elle est vexée et triste comme on n’imagine pas. Elle sort de la maison, croise P’tit Louis avec du bois plein les bras, et une bouteille de vin bouché entre deux doigts, qui lui demande où elle s’en va.

— Oh toi, ta gueule ! elle lui répond.

Et P’tit Louis se dit que c’est encore lui qui ramasse alors qu’il n’a rien fait. C’était déjà comme ça à l’école, il était toujours le premier puni lors des chahuts, alors qu’il était le dernier à s’y mettre, et pareil encore après être devenu jeune homme, c’était toujours lui qui recevait le premier pain des bagarres. Une vie de victime que celle de P’tit Louis, mais ça ne va certainement pas l’empêcher de boire son coup de rouge.

Il rentre dans la maison, trouve Perrine avec son fils dans les bras. Il hésite deux ou trois secondes avant de poser une question, il imagine déjà le « oh toi, ta gueule ! » se dessiner sur les lèvres de sa belle-mère. Pourtant, contraint par la curiosité et gêné par le silence, il dit :

— Qu’est ce qui s’est passé ? J’ai entendu les étincelles.

— Ta bonne femme m’a dit mes quatre vérités, voilà ce qu’il y a. Et moi en retour je lui ai collé une paire de gifles.

— Aïe... répond P’tit Louis pas des plus efficaces pour trouver les mots qu’il faut.

Il ajoute : « Donnez-moi Paul, je vais aller voir Éliane. »

Perrine tend le petit à son père et elle annonce que c’est elle qui va voir Éliane. Elle enfille son paletot se coiffe d’un châle et prend le manteau de sa fille.

P'tit Louis, bien au chaud avec son fils dans les bras, observe la scène depuis la fenêtre de la cuisine. Il ne peut pas entendre ce que les deux femmes se disent. Il espère qu'Éliane lui racontera tout au retour, c'est ce qu'elle fera, le menton encore tremblant d'émotion. Il espère surtout que Perrine ne lui en recollera pas une autre. Il comprend que non quand il voit les deux femmes se prendre dans les bras.

OceanofPDF.com

Le lendemain, le lendemain du lendemain, et encore les jours d'après sont comme les matins de bruine quand le jardin n'est que de boue et la mer trop mauvaise pour aller couper les algues à la petite faucille, ce sont des jours qui ne servent à rien.

Aucune lettre. Aucune rumeur. Aucun message à la radio. P'tit Louis se charge de mener l'enquête tant bien que mal et d'interroger qui pourrait savoir. Mais rien. Tout le monde ignore. Ou tout le monde se tait. On ne sait pas. On ne sait rien.

Perrine n'en peut plus de la phrase « pas de nouvelle, bonne nouvelle » qu'on lui répète quand on la croise et qu'on s'enquiert du sort de son fils. Elle pourrait mordre au cou comme font les vampires la prochaine personne qui lui dirait ça. Pour l'éviter, Perrine ne se fait plus voir au village.

L'usine la met au chômage mi-avril. On n'a plus de tôle pour faire les boîtes. On n'a plus d'huile non plus et de toute façon le poisson est rare.

Perrine lime sa faucille et fait le goémon du matin au soir, le dos plié en deux, sans manger, buvant à peine. Elle voudrait y rester qu'elle ne s'y prendrait pas autrement.

Chez elle, le feu éteint, elle profite de la solitude et de la nuit pour relire en cachette les lettres de son petit garçon. Car c'est ce qu'est Jean. Un petit garçon. Même s'il prétend le contraire et que la vie de marin le fait grandir plus vite que ne le souhaiterait sa mère.

La lettre préférée de Perrine est celle dans laquelle Jean raconte la fois où son camarade Yvik a été balancé à l'eau par Tournellec car elle l'amuse,

et le début de celle où il lui souhaite son anniversaire l'année d'avant car elle la touche et qu'elle en aurait peut-être eu une encore plus belle s'il n'était pas parti en Angleterre. On dira ce que l'on voudra mais Jean est un gentil fils, pense Perrine.

Les jours inutiles eux, continuent de passer.

Perrine vient de mettre la croix sur son almanach des PTT et s'apprête à marcher vers la grève pour faire le goémon quand sa fille arrive avec la voiture de P'tit Louis.

« Tu conduis maintenant ? » interroge Perrine et Éliane répond « comme tu vois » juste avant de lui apprendre que la grande bataille est lancée. Les Américains viennent d'attaquer avec toute leur armada quelque part en Normandie et il se dit que des bateaux arrivent par millier sur le Finistère pour ouvrir un deuxième front et prendre les Boches en tenaille. « Fais vite ton sac », elle demande à sa mère et elle ajoute : « Tu vas venir chez nous. Ta maison est trop près de l'eau et tu n'as pas de cave. »

Perrine accepte sans poser de questions. Elle met quelques affaires dans un drap, le repli en baluchon et glisse les lettres de son fils dans la poche avant de son tablier.

Avant de monter dans la voiture, elle barre les carreaux avec les volets et les renforce d'une planche de bois, comme elle faisait vingt ans plus tôt lorsqu'elle partait chez sa mère partager le feu, le temps des grandes campagnes. Et Perrine se remémore les veillées, les histoires de sa maman et les crépitements dans la cheminée, et cela la comble immédiatement de joie. Si elle avait un Américain en face d'elle, elle l'embrasserait.

Elle est prête et le dit. Elle sourit à l'idée de demeurer quelque temps chez sa fille auprès de son petit-fils.

Les premiers temps sont étranges. On attend les Américains mais ils ne viennent pas. On craint les Allemands. On se terre. P'tit Louis ose une sortie le surlendemain et s'en revient sans plus d'information et si ce n'est celle d'un bombardement sur Brest. Mais on le savait déjà, on l'avait entendu au loin le grondement sourd, terrifiant, et absurde, des explosions. Perrine pense que si ça cogne si fort ici, il y a fort à parier que ce sera encore pire en Angleterre et elle sollicite, dans le secret de son lit, grâce à Dieu pour son fils.

Sa fille demande qu'elle demeure encore chez eux, le temps d'y voir plus clair dans les combats. Perrine accepte, soulagée de rompre sa solitude.

Bébé Paul gazouille tandis que Perrine parle. Car Éliane, pour la première fois, ose poser des questions à sa mère. Elle la sent plus fragile et c'est sans doute ce qui l'autorise à lui demander qui était sa mère petite, qui était son père, qui était son mari. Et Perrine répond. Elle dit qui elle était petite. Qui était son père. Qui était son mari.

Elle dit aussi les dunes dans lesquelles elle jouait gamine et qui ont disparu après une tempête folle, comme la fin du monde au moins, le lendemain de Noël 1912. Les dunes qui restent à l'est du port, ce n'est pas pareil, conclut Perrine.

Éliane écoute, continue de poser des questions. Elle est heureuse de ce lien nouveau qui se tisse entre sa mère et elle. Elle attendait cela depuis si longtemps qu'elle avait fini par considérer que ça n'arriverait jamais.

Un soir, alors qu'elle fait sa toilette, Éliane pense que ce serait bien que Jean ne rentre jamais. Elle aurait sa mère pour elle seule. Et Éliane a honte d'avoir une telle pensée, d'avoir fantasmé ainsi la mort de son frère. Et elle se griffe la cuisse au sang, pour se punir.

Mi-juin, Perrine finit par retourner dans sa petite maison. Les Américains eux finissent par arriver, deux mois plus tard, sous le cagnard d'août. On les attendait par la mer et ils arrivent par la route. Les barricades dressées par les habitants les jours avant ont été retirées, et c'est la foire. Que de joie, que de joie !

Perrine rejoint le bourg pour assister au spectacle. Car elle est persuadée que Jean sera avec eux. Elle sourit comme elle n'a plus souri depuis des mois, peut-être depuis des années.

Son Jean, son petit Jean qui revient aujourd'hui. Elle n'a aucun doute. Elle ne lui reprochera rien. Elle lui dira comme il lui a manqué et que maintenant il est temps d'aller fêter son anniversaire, on aura plus chaud qu'en mars.

Dans la foule, la main accrochée à celle de Paul qui galope depuis trois semaines et se casse la binette une fois sur deux, Perrine a le cou tendu, le regard porté au loin, elle l'attend, son fils, de Jeep en Jeep, de char en char, dans ce cortège qui n'en finit pas, elle guette, elle trépigne. Son petit Jean, il est là, il s'approche. Elle le sent au plus profond de son âme. Le ventre de Perrine la pique comme il faisait avant le retour de son papa.

Des larmes de joie lui viennent. Tout à côté, Éliane espère elle aussi. Une fois, elle dit, euphorique « c'est lui maman, je crois que c'est lui ! », puis tendant le doigt, elle ajoute « là-bas sur le camion ». Mais elle se trompe.

Le gamin ressemble à Jean, mais ce n'est pas lui. Jean est plus beau pense Perrine qui finit par rentrer chez elle comme le cortège se termine. Elle n'a pas le goût à la fête. Ce soir, elle relira les lettres. Elle continuera d'attendre.

OceanofPDF.com

Quelques semaines plus tard, c'est le jour des 18 ans de Jean et la voiture de P'tit Louis s'arrête devant la maison.

Un instant, Perrine rêve que c'est son fils qui en sort et qui dit « salut tout le monde, me voilà rentré ». Ça aurait été formidable. Le retour de Jean, pour son anniversaire. On aurait raconté son retour pendant cent ans. On aurait fait le plus beau feu de joie qu'on n'ait jamais vu. Mais Jean n'est pas là et Perrine se mord l'intérieur des joues de dépit. C'est Éliane qui descend de la voiture. Elle est seule. Elle entre sans frapper et elle dit, c'est comme un rêve :

— Viens vite, maman. *Le Mutin* est à quai !

Perrine ne répond rien. Elle est terrifiée à l'idée que sa fille lui dise que *Le Mutin* est là mais que Jean est absent. Car alors ce serait fini. Fini pour de bon.

Elle monte dans la voiture, continue de se taire. Quand elle ne passe pas une vitesse ou quand elle ne manœuvre pas l'auto, sa fille ne lui lâche pas la main une seconde.

Le quai est là maintenant. Il y a une petite foule amassée, si bien qu'on ne voit pas ce qu'elle cache. Éliane se gare, vient ouvrir la portière à sa mère, Perrine pourrait le faire seule mais, voyez-vous, c'est trop d'émotion pour elle.

— Viens maman, viens, elle dit, en prenant Perrine, menue comme un petit oiseau, à son bras.

Les devinant qui avancent, la multitude s'écarte et Perrine et Éliane s'approchent du *Mutin*. Il y a là, le père Tournellec, debout sur le quai, qui cause devant son canot, le ventre rond et large et les avant-bras toujours aussi forts.

Il regarde Perrine qui s'en vient et il dit ces mots, Perrine s'en souviendra jusqu'à sa mort, elle qui contera ce jour des dizaines de fois, ces mots les voici : « Il y en a un qui va être content. »

Alors, c'est le plus beau jour de la vie de Perrine.

Voilà Jean, tout sourire, qui saute par-dessus la muraille du *Mutin* et qui dit :

— Salut, M'an, je suis rentré.

Il n'a que quelques pas à faire sur le quai et, enfin, il prend sa mère dans ses bras. Pour la première fois, elle lui paraît toute petite, sa petite Maman. Après, il embrasse sa grande sœur qui lui souffle : « Qu'est-ce que tu nous as fait peur. »

Plus tard, devant un feu de joie comme on n'a jamais vu, Jean dit tout de son exil.

Dans les yeux de sa mère, Jean peut voir la peur, la joie, l'admiration, l'agacement, l'incrédulité et la liesse aussi.

PAULETTE

OceanofPDF.com

Moi, je me tiens sur la pointe des pieds. Je tente comme je peux de regarder par-dessus les gens, le retour du fils prodigue. C'est son anniversaire, assure la troupe des curieux toujours aussi bien informée. Tu parles d'une coïncidence.

Et vas-y que ça trempe le quai de larmes de joie et que ça se réjouit tant que ça peut. La mère éplorée embrasse son garçon comme du bon pain et le serre si fort qu'il est obligé de dire qu'elle l'étouffe, et que ça ne sert à rien de l'agripper comme ça, sortez les mouchoirs.

Le fils, je ne le connais pas, même si je sais qu'il a essayé de s'en prendre à mon père une fois, pour une histoire d'argent. Il est allé jusqu'à le menacer de mort et le traiter de mots dégoûtants.

Quand mon père a raconté l'histoire, le soir à table, à son retour de la gendarmerie, ma mère a fait remarquer que ça lui apprendrait de jouer au bon samaritain et elle a sorti une de ses expressions qu'elle adore « fais du bien à un chien... ».

Elle a un dicton pour chaque situation ma mère. Quand elle n'en a pas un qui s'adapte parfaitement, elle dit « y'a que comme ça que ça use » et ça fait l'affaire, même si je n'ai toujours pas compris ce que ça signifie. Il faudrait que je lui demande un jour. « Y'a que comme ça que ça use. »

N'empêche qu'ils étaient bien contents de trouver mon père et ses ouvriers pour réparer le toit de leur baraque qu'une tempête à la noix avait en partie arraché, les Cadoret. La moindre des choses, c'est de payer ce qu'on doit. Pénalités de retard comprises.

« C'est vrai que tu es trop gentil, papa », j'ai ajouté, douce comme le miel, avec mes yeux de biche, et j'en ai profité pour lui demander un peu d'argent et il a dit oui, il ne peut rien refuser à sa petite chérie. On le sait tous les deux, si bien qu'on n'a pas besoin de faire semblant, même si, promis Jean-Louis, je n'abuse jamais. Aucun danger qu'il me réclame des indemnités de retard, à moi.

À côté du fils prodigue et de la mère éplorée, il y a la fille délaissée qui se tient prête à ce qu'on lui fasse enfin une place pour les câlins. Elle attend. Elle attend encore. Mille ans après, son frère daigne lui faire une bise et cache mal sa gêne quand elle le prend à son tour dans ses bras, et râle qu'il leur a filé les chocottes. Elle m'est tout de suite sympathique, la fille délaissée. Il n'y a rien à faire, il faut toujours que je prenne le parti du plus faible. Ça me perdra tant de bonté, je me dis.

Et alors ça me fait tilt, je la connais ! Elle s'appelle Hélène ou Suzanne ou quelque chose comme ça, et elle m'a emmenée dans son auto une fois où je m'étais fait surprendre par une averse, mais il faut dire que c'est le déluge tous les quarts d'heure dans ce trou.

Son mari, c'est P'tit Louis, il a essayé d'en raconter à ma copine Cécile une fois ou deux mais elle a toujours dit non, même s'il est drôle P'tit Louis, et je me suis bien gardée de lui en parler à Hélène ou Suzanne, ou quelque chose comme ça, une fois que j'avais fait le lien. Et puis, de toute façon, c'était avant leur noce et je n'avais pas envie de finir de marcher sous la vingt-neuvième averse de la journée.

Maintenant, c'est le père Tournellec qui s'approche de la mère Cadoret. Elle a presque retrouvé ses esprits, et le père Tournellec dit : « Tu vois que je te l'ai ramené ton fils, et sain et sauf en plus de ça. » Tout juste s'il ne lui demande une médaille.

Le père Tournellec retourne discuter avec ses camarades. Il y a le père Tanguy qui lui tape sur l'épaule et rit de bon cœur quand il entend son acolyte imiter l'accent anglais. Le père Tanguy a essayé de m'en raconter

une fois, à moi, pendant l'été, sûr que je ne suis pas la seule dans ce cas. Si les cornes poussaient pour de bon, la mère Tanguy aurait de quoi embrocher la moitié de la commune. J'ai hésité à lui en mettre plus long à la mère Tanguy la fois où son cavaleur de mari est venu m'en raconter car elle m'a giflée quand j'étais petite, cette vache, tout ça à cause de mon chien qui avait fugué et l'avait fait tomber de sa bicyclette de merde. Pauvre Picou, mon joli bâtard, il ne faut pas que je pense à lui ou c'est certain que je vais y aller de mes larmes moi aussi, sur le quai.

Je vois Mado Tournellec, à côté du bateau de son bonhomme, en retrait, comme elle pense qu'elle doit faire. C'est une sainte, Mado Tournellec. Si je n'avais pas eu la mienne, c'est elle que j'aurais voulue comme mère. Une sainte, une vraie. C'est écrit sur son visage, et dans son prénom, je me souviens de mes cours de caté.

Elle m'a sauvé la vie une fois alors que j'étais en crise au milieu du bourg, et que dix pèlerins me regardaient d'en haut pas plus dégourdis que ça, tandis que je crevais. Mado Tournellec m'a empêché d'avaler ma langue et de m'étouffer avec. J'ai eu chaud aux fesses ce jour-là.

J'ai fait huit crises en tout. Les six cent trente-quatre docteurs qu'on a vus, tous des génies, ont conclu que l'on ne sait pas trop d'où ça vient, et un des docteurs encore plus génie que les autres nous a même conseillé d'aller voir un exorciste, ça ne pouvait pas faire de mal.

Parfois, j'arrive à sentir les crises arriver et je préviens les gens autour. Je me mets en boule et je croise les doigts pour que ça passe sans me tuer. J'ai bon espoir. Je me dis que ça ne peut pas finir comme ça.

Mado Tournellec se résout à inviter son mari à rentrer, ils doivent en avoir des choses à se raconter après six mois d'absence. Et peut-être qu'il lui décrira l'Angleterre et qu'il lui dira des choses gentilles.

Tu parles, Charles, le père Tournellec ferait tout pour un bock avec ses camarades et il prétexte qu'il a des papiers à faire, elle peut rentrer et il arrive bientôt. Il va régler tout ça vite fait au cabaret. Six mois parti et

incapable de rentrer dans sa baraque. Y'a rien à en tirer des marins. Qu'on me pendre avec ma plus belle robe si un jour j'en laisse un me faire des choses, voilà ce que je pense.

La fête au village finit par se terminer. Ce n'était pas le retour des Américains non plus. Les Américains, ça, c'est un rêve. Je ne sais pas si c'étaient leurs uniformes ou leurs chars ou bien le fait qu'ils ne sachent pas le français et que ça leur évitait de parler pour ne rien dire, mais je me sentais toute chose à la vue de ces soldats. Si un seul m'avait fait miroiter les alouettes, je lui aurais montré mes dessous et ce qu'il y a en dessous en même temps que je prenais mon billet pour l'Iowa ou bien le Kentucky. Peu importe. Je connais déjà quelques mots anglais « *beautiful* », « *nice to meet you* » qui veut dire ravie de vous rencontrer, « *wonderful* » qui signifie formidable et aussi les mots pour la politesse, c'est toujours utile. Je sais bien qu'il en faut plus, j'aurais appris là-bas, je ne suis pas plus bête qu'une autre. Mais la troupe a continué son chemin pour aller botter les fesses des Boches je ne sais où, ignorant mes dessous et déchirant par la même occasion mon billet pour l'Iowa ou le Kentucky. Tant pis.

Je rentre à pied. Il fait beau, incroyable. Dans le bourg, la vieille Cozigou, assise devant sa porte depuis 1883, me balance : « Alors on se promène ? » Et je lui réponds que je sors le chien et j'ajoute « dis bonjour à Madame Cozigou, Médor ». Et la vieille Cozigou, il lui faut deux mois et demi pour s'apercevoir que je n'ai pas de chien et réaliser que je me fous d'elle. Je vous jure, on n'est pas embêtés avec les prix Nobel dans ce trou.

Douze millions de pas plus tard, il y a mon père à la maison avec des ouvriers à lui. Ils sont tout contents car ils ont récupéré deux camions que les FFI avaient réquisitionnés pour emmener des soldats, des enfants de troupe, oui, du côté de Lorient. On croirait la Noël, à deux doigts de faire vroom vroom, et de jouer du klaxon avec leurs gros camions. Les hommes.

J'apprends à mon père que *Le Mutin* est de retour à quai, avec Tournellec et son matelot, et qu'ils sont sains et saufs. Mon père me

demande si je suis bien sûre de ce que je te dis, et je ne peux pas m'empêcher d'écarter les narines d'agacement, c'est mon truc, en même temps que je lui assure que je les ai vus comme je le vois et que c'était la kermesse au port, manquaient que la pêche au canard, le chamboule-tout, et la femme à barbe.

Mon père commande à Eugène, son contremaître, d'aller lui chercher la voiture, mais ça ne lui plaît qu'à moitié à Eugène d'être pris pour le cocher de service et il envoie une de ses arpettes, le gros Robert, chercher la traction à sa place.

Coup de chance, le gros Robert a fini son morceau de saucisson il y a dix secondes. Il s'essuie les doigts sur son pantalon qui en a vu d'autres, tu l'essoras le pantalon et tu as du gras pour faire sauter quatre kilos de patates.

La traction arrive, le gros Robert en sort, tout content, un pilote, un vrai, il a passé la seconde et tout, encore une semaine d'entraînement et il gagne le rallye de Monte-Carlo, les doigts salés dans le nez. Mon père s'en va je ne sais où, et moi je file dans ma chambre.

Je passe l'après-midi à jouer aux dames contre moi et à lire l'histoire d'un homme qui cogne sa femme. Le livre s'appelle *Les Coups*. Au moins, on n'est pas trompé sur la marchandise, je me dis. Qu'un seul me gifle et je le tue. La femme battue a le même prénom que le mien. Paulette. Malheureuse Paulette.

Mon père rentre pour le souper. Il a dû boire une bolée sur la route car il a les yeux allumés. La bonne a dégoté un morceau de jarret de cochon et l'a cuit avec du chou. Ma mère dit « un bon plat ne se fait que des amis ». C'est une nouvelle expression il faut croire, en tout cas je ne l'ai jamais entendue. Mon père cause :

— Je suis allé voir les Cadoret. La mère Cadoret fait peine à voir, elle n'a plus que la bâche sur les arceaux. Heureusement que son fils est rentré

ou bien elle serait morte de faim et de chagrin elle aussi, et dans pas longtemps.

— Ils t'ont accueilli poliment au moins ? demande ma mère

— Poliment oui, si on veut. Je crois surtout que je leur ai fait peur et qu'ils ont pensé que je venais leur réclamer l'argent qu'ils me doivent.

— Ce n'est pas pour ça que tu y es allé, papa ?

— Non, ma Paulette, ce serait même tout le contraire.

Et mon père nous explique qu'il a décidé de ne plus rien réclamer aux Cadoret et que le reste de la dette est pour lui.

— Mais pourquoi leur fais-tu un pareil cadeau ?

— J'ai mes raisons, dit mon père en même temps qu'il se ressert un verre de cidre. J'ai mes raisons...

Ses raisons, je les sais même s'il ne les dit pas. Il a un peu les chocottes des questions qu'on va bien finir par venir lui poser pour ce qui est du béton qu'il a vendu aux Boches et des machines qu'il leur a mis à disposition. Alors, se mettre bien avec des gens qui vont se pavaner dans le bourg comme s'ils étaient les cousins à De Gaulle et qui ont leurs entrées chez les résistants ça vaut facile le prix d'une charpente et de quelques ardoises. Sacré Papa, je pense, reprends donc un morceau de jarret et un coup de cidre.

Bien des jours après, je suis sur l'herbe, en dessous du grand arbre, les fesses sur un drap avec les cartes devant moi, pour ma soixante-dix-huitième réussite de l'après-midi. Mais il faut croire que ça m'occupe bien puisque je ne l'ai pas vu arriver, ce coco.

— Alors ça boume ?

Ce sont les premiers mots qu'il m'a dits : « Alors ça boume ? »

Il y a des choses toutes simples et bêtes comme ce n'est pas permis mais qui vous marquent sans que l'on sache bien pourquoi. Moi c'étaient ses premiers mots, comme les premiers mots d'un bébé, j'imagine. Mais lui, il est grand et beau. Jamais je n'aurais pensé qu'il pouvait être si beau.

« Alors ça boume ? », je suis cueillie. Tout de suite, sans laisser le silence s'installer, il ajoute « tu joues aux cartes ? ». Je devrais l'envoyer balader ou le prendre pour un imbécile comme je le fais par principe avec les garçons qui se croient des cadors. Mais lui, il ne se prend pas pour ce qu'il n'est pas, je le vois à la façon qu'il a de continuer de me regarder gentiment. Et ça me plaît pas mal.

Je lui réponds que oui, que je fais une réussite et que ce n'est pas de la tarte.

Il me demande si mon père est à la maison.

— Et qu'est-ce que tu lui veux à mon père ?

Il me montre son vieux panier en osier avec trois sardines et demie qui se battent en duel sur un morceau de journal.

— Si tu es venu pour nous vendre du poisson, c'est la bonne qu'il faut aller voir, je lui dis en poursuivant ma réussite, toute machinale. C'est elle qui est en charge des commissions, mais je te préviens qu'elle ne lâche pas sa monnaie facilement, quand bien même c'est celle de mes parents.

— Non, non, je ne viens pas pour les vendre. C'est pour les offrir à ton père, à Monsieur Quentin. Pour le remercier. C'est un cadeau, en somme.

— Tu lui offres des poissons ?

Et je fais les comptes en deux secondes et, même si je ne suis pas experte, je me dis que trois sardines et demie ça ne fait pas chère le mètre carré de toiture.

— Bah oui, vous n'aimez pas le poisson ?

— Si, si, mes parents aiment bien...

Et j'ajoute, un brin narquoise, et pour me renseigner un minimum, que j'espère qu'il s'y prend mieux avec sa chérie, car s'il lui offre des grondins ou de la roussette plutôt que du linge et des fleurs, il va faire une heureuse.

Il me répond que les poissons ce sont des lieux et qu'il n'a pas de chérie et je lève les yeux vers lui et je vois qu'il a le feu aux joues. Et je me sens toute contente, je ne sais pas pourquoi, je dis :

— C'est noté, Dédé.

— Je ne m'appelle pas Dédé.

— Ah non, Gaston ?

— Je m'appelle Jean. Jean Cadoret.

— Je sais qui tu es. Tu es celui qui a essayé de tuer mon père il y a un an ou deux.

— Le tuer ?! T'exagères ! C'est juste que l'on n'était pas d'accord et puis tu sais, même si j'avais voulu, je ne lui aurais pas fait grand mal à ton père. Je ne suis pas le roi des biscotos, il réplique, en faisant semblant de gonfler ses biceps.

Je remarque qu'il a une petite fossette sur la joue gauche. Je me demande si ce n'est pas plutôt une cicatrice, il faudrait que je la voie de plus

près. Ce qui est sûr, c'est qu'il a des petits bras en effet, et un corps qui semble bien léger. Je me dis que pendant les coups de tabac, il a intérêt de s'accrocher à son bateau pour ne pas s'envoler.

— Mouais... on en met en prison pour moins que ça, tu sais.

— La prison, tout de suite les grands mots, il se marre.

Et il ajoute, en continuant de me regarder gentiment :

— Donc les poissons, tu les prends ou pas ?

— Oui, je les prends. Des beaux poissons comme ça, tu parles si ça donne envie. Tu les as ramenés d'Angleterre ? Parce qu'ils ont l'air d'avoir fait un sacré long voyage.

Il sourit, content que je connaisse son histoire. Encore plus beau. Et puis il dit qu'il lui faut s'en aller, qu'il a du boulot. Je dis d'accord, et je place la dame de carreau là où il faut et pareil avec un deux de pique, je suis en veine. Juste avant qu'il ne soit trop loin je dis :

— Au fait, je m'appelle Marie-Paule, mais tout le monde m'appelle Paulette.

Sans se retourner, il lève le pouce et il dit :

— C'est noté, Dédé.

Et moi je ris. Je ris et je suis cuite. Ce rire, il a tout déclenché. Je suis ferrée, comme la poiscaille.

Je m'en vais donner les poissons à la bonne. Elle me demande ce que c'est que ça et je lui réponds du tac au tac que ce sont des hortensias, il faudrait les mettre dans un vase avant qu'elles ne fanent. Elle ne le dit pas mais le pense si fort que je l'entends me traiter de *louskenn*. C'est du breton. Ça veut dire connasse.

Mon père et ma mère se régalaient avec les lieus au souper, mais pas moi. Je ne mange pas de poisson. J'ai avalé une arête une fois quand j'étais petite. Le docteur l'a retirée avec une sorte de pince à épiler. J'ai failli y rester. Ma mère dit que je n'aurai pas pu en mourir mais je suis sûre qu'elle se trompe. Quoi qu'il en soit, je ne mange pas de poisson. Fin du débat.

Le soir, toute seule dans mon lit, je pense à Jean Cadoret. Je l'imagine lui aussi dans son lit, tout seul, et qui pense à moi et après on est ensemble il me dit des mots en anglais et il me fait des choses et je n'ai pas honte. Dommage qu'il soit marin je pense, car je ne voudrais pas abîmer ma plus belle robe si on doit me pendre avec.

OceanofPDF.com

« On va finir mareyeurs », dit mon père après la cent-sixième livraison de poissons. Jean nous pêchera toute la mer d'Iroise et une fois qu'elle sera vide, il s'attaquera à l'Atlantique en entier. Parce que c'est le meilleur prétexte qu'il a trouvé pour que l'on se voie, et moi j'adore ça. Je l'imagine sur son bateau, il décroche ses poissons de la ligne ou il les arrache des filets, je n'y connais rien à la pêche, et il se réjouit quand il en met quelques-uns de côté pour nous, et moi je suis enchantée. Ça me fait du chaud partout dans le ventre, c'est inimaginable.

Une fois, c'est le milieu de l'automne et il y a des châtaignes partout au pied du grand arbre à côté de la maison. Je fais rouler les bogues sous ma godasse, je cueille les fruits et hop dans le panier. Dans mon dos, il me dit « alors, ça mord ? », et je souris, illico, Jojo.

Je me retourne, je le vois, et je souris encore plus fort.

— Tiens, mon petit marin, ça faisait drôlement longtemps depuis hier, je lui fais.

Et je lui tends une poignée de châtaignes qu'il fourre dans sa poche. Il dit qu'il les grillera chez lui, que sa mère sera contente de les ajouter à la soupe. « Plaisir d'offrir, joie de recevoir », je pense. C'est comme si j'avais ma mère et ses dictons en carton dans ma tête.

Jean fait rouler les bogues sous ses sabots et cueille les châtaignes avec moi. On parle à peine. On est bien. Ça dure cinq minutes ou dix mois ou huit secondes, je n'en sais rien et ça m'est égal, mais le panier se remplit trop vite.

Il n'y a personne à la maison et je lui propose :

— Tu veux boire un café ?

Il répond oui, hyper content, je le vois. On marche sans parler. Je voudrais bien qu'il prenne ma main mais je le garde pour moi. Faut pas exagérer quand même.

Dans la maison, on joue aux adultes, lui avec ses sept poils au menton, et moi avec mes nénés qui n'ont même pas encore fini de pousser.

Il me demande « je m'assois là ? », en me montrant une chaise et je lui dis que c'est celle du chat, il devrait se mettre sur celle d'à côté ou bien il va repartir avec du poil plein le paletot.

Je fais couler le jus comme j'ai vu faire la bonne, parce que je ne suis pas une fée du logis, aucun doute là-dessus. Je prie pour que ce soit buvable.

Jean goûte le café et il est surpris il m'interroge :

— C'est du *vrai* café ?

Je réponds que oui et aussitôt ça me crispe, et j'ai une pensée terrible et que s'il fait une seule remarque sur les affaires de mon père, le vrai café, je le lui ressert bien brûlant, en plein sur les cuisses, ça lui fera les pieds. Mais il ne dit rien. Je lui propose une autre tasse, ses yeux pétillent et il ajoute en secouant la tête :

— Quand je vais dire à ma mère que j'ai bu du vrai café, elle ne va pas en revenir. Je crois que je n'en ai jamais eu de si bon.

Et puis je me dis qu'il faut trouver un sujet de conversation, alors je lui demande de me parler de l'Angleterre. Là-bas, ils sont forts sur le thé, il me raconte, c'est comme les infusions de tilleuls ou de genêts qu'on fait ici, mais plus fort. Du pisse-mémés en somme, mais il n'en raffole pas.

Je voudrais qu'il m'apprenne des mots d'anglais. Ce n'est pas que je veux tenter de nouveau ma chance aux États-Unis, c'est de la curiosité, rien de plus. Il me demande quel mot je veux connaître et je n'en sais rien, alors je lui montre des objets du doigt et il traduit. Il m'apprend les mots

« *coffee* » « *table* » et « *chair* » et je trouve que ce n'est pas bien compliqué l'anglais. En tout cas, moins que ce que je pensais.

Je lui demande s'il est allé à Londres. Il y a passé quelques jours juste après le Débarquement. On lui a proposé, et il a pensé que ce serait l'occasion de voir du pays.

Il a été accueilli par une famille qui prenait soin des réfugiés. Je lui demande s'il a vu le roi et aussitôt je m'en veux d'être aussi gourde, mais il me répond que non, sans se moquer, parce que lui aussi, tout naïf, pensait qu'il le croiserait le roi, comme ça en balade, avec sa couronne et son carrosse garé à côté, mais bien sûr ce n'est pas si simple. Quand même, il a vu son château et c'est fou à quel point c'est immense.

Ce qu'il a préféré à Londres, ce sont les parcs. Du reste, avec les alertes incessantes, il n'a jamais autant ressenti la guerre que là-bas. Il n'y est resté que deux semaines. La mer lui manquait trop et il est retourné là où il avait débarqué en mars, une petite ville qui s'appelle Newlyn.

C'est une chose qui me dépasse l'amour de la mer. Je veux dire, je l'aime bien aussi la mer, je la trouve belle et je sais le bonheur qu'il y a à voir les jolis bleus et aussi je la trouve forte et puissante quand les tempêtes s'en viennent. Mais l'aimer au point qu'elle manque, je ne comprends pas. Je précise que, bien entendu, je connais les vers de Baudelaire, mais pour moi c'est de la pipe, l'histoire des hommes libres qui toujours doivent chérir la mer. Ils sont sûrement faits différemment des autres, les marins, je me dis.

Jean ajoute qu'en plus de son besoin de revoir la mer, il ne voulait pas rester trop loin du *Mutin* pour le cas où on les aurait autorisés à rentrer chez eux avec le père Tournellec. Ça, je comprends. Le manque de chez soi. Et alors la mer, ce serait chez eux ? Leur jardin, comme écrit le poète ? Et Charlot l'alcoololo aurait raison ? Ça fait beaucoup de questions qui me trottent dans la tête, et je me dis que j'y réfléchirai plus tard.

Je voudrais qu'il me raconte son retour et ce que ça lui a fait de revoir notre bled, mais mon père arrive à ce moment-là. Jean se lève d'un bond comme pris en faute, il n'est pas loin de toucher le plafond avec sa tête. Un chat effrayé par un lézard. Et j'explique à mon père en même temps qu'il me fait la bise, que Jean nous a apporté du poisson et mon père répond « ah bah pour changer... ».

Jean annonce qu'il va s'en aller, sa mère sera contente qu'il prenne le repas du midi avec elle pour une fois, et mon père lui demande qu'il passe le bonjour chez eux et Jean assure qu'il le fera.

Je le raccompagne, on marche un peu, on croise le gros Robert, deux ans de plus que nous, qui dit « salut, les jeunes » juste avant de se moucher comme un dingue et j'ai de la peine pour le mouchoir.

Comme Jean s'éloigne, je lui avoue que si le cœur lui en dit, eh bien moi, ça me réjouirait d'aller me promener à son bras un de ces jours. Il dit d'accord et que c'est une chic idée et il veut savoir quand est-ce que je serai disponible et je lui réponds « quand tu veux, Matthieu ». Ah d'accord, il me fait, il a l'air perdu tout un coup, il marche comme s'il était sur un nuage malgré ses lourds sabots et je suis contente comme à Noël.

Il revient en toute fin d'après-midi avec deux vélos à dérailleur, et une lanterne. Il s'excuse de venir si tard mais, tu comprends, il part trois jours en mer le lendemain et alors maintenant que je lui ai proposé une balade il ne pourra jamais se concentrer sur son travail tant que ce ne sera pas fait et c'est dangereux d'avoir la tête ailleurs quand on est sur un bateau.

— En gros, si je ne vais pas me promener avec toi maintenant tu risques de te blesser à la pêche, c'est ça ?

— C'est exactement ça.

Je ne vais tout de même pas le laisser se faire mal.

J'annonce à la bonne que je pars une heure ou deux et qu'il faut qu'elle prévienne mes parents s'ils sont là avant mon retour et cette commère veut savoir où je vais et je lui réponds « aux champignons ». « Mais il fait presque nuit ! » elle s'affole, et je dis « eh oui je sais bien, si je suis bredouille, on mangera une omelette ». Sûre que je vais encore me faire traiter de *loskenn*. Mais je m'en fous.

Il fait un froid de canard et, au bout de quinze minutes, on n'y voit rien, malgré la lanterne. Je sens que j'ai les joues rouges, mon nez pique et j'ai les yeux qui pleurent.

Jean me dit qu'il est bien content de faire de la bicyclette avec moi et moi aussi je suis bien contente, je lui réponds, même si j'ai mal aux fesses avec la selle dure comme une brique. Et Jean sourit. Je ne peux pas le voir mais je le sais, il sourit. On longe la mer et puis on se pose sur une dune. Mes fesses nous remercient de nous être arrêtés. Il y a le phare au loin qui

envoie ses signaux et des avions qui nous survolent, on ne les voit pas mais on entend le vrombissement. Ça caille.

— Alors tu me racontes ton retour ? je lui demande mais avant ça il veut me parler de son départ.

« T’as l’esprit de contradiction, Raymond », je lui réponds et ça le fait rigoler. Je conviens qu’il a raison, qu’il vaut mieux faire les choses dans l’ordre ou bien c’est tout de suite le bazar.

— Le bazar, Édouard ?

— Voilà, p’tit malin... et je me dis qu’on commence à avoir nos astuces à nous.

Le départ, ça lui est venu comme ça, parce que le père Tournellec s’était mis en tête d’emmener à l’abri le fils de son ancien second qui s’était gravement blessé, et que les Allemands et les collabos cherchaient. Alors les voilà partis avec d’autres maquisards direction l’Angleterre. Et je fais remarquer qu’il aurait pu prévenir sa mère qu’il s’en allait.

— Tu parles ! Jamais elle ne m’aurait laissé partir. Et puis je n’ai pas vraiment eu le temps de réfléchir. Ça s’est fait comme ça, sur un coup de tête, si tu veux.

— N’empêche que tu aurais dû aller trouver ta mère. Il ne faut pas laisser les gens s’inquiéter.

— Tu as peut-être raison. Oui c’est vrai, tu as peut-être raison...

Ils ont traversé la Manche en deux nuits. Jean me raconte qu’il n’a jamais eu autant de bonheur dans le cœur que lorsqu’il a vu les côtes anglaises, si bien qu’il a chanté *Y’a d’la joie*. Et je me dis que je m’en souviendrai toute ma vie. C’est tout à fait mon truc à moi, ce genre d’anecdotes. J’aurais bien envie de chanter, là, maintenant, mais je me retiens.

Ça cogne quelque part. On entend le grondement des bombes. C’est très loin et pourtant c’est là. On ne s’habitue jamais.

— Les pauvres soldats qui se battent toujours, je dis. Encore des morts. Les malheureux...

— Non, les malheureuses. C'est pour celles qui restent que c'est le plus triste, il répond, et je vois dans la lueur de la petite lanterne que si le sourire lui vient vite à Jean, il est de même pour le chagrin, et je sais que je l'aime pour de bon, mais je me garde bien de lui dire, il ne faut pas abuser quand même.

Jean se tourne vers moi et il me demande tout timide s'il peut m'embrasser et je lui dis que ça me réchaufferait et alors il m'embrasse et on est tous les deux heureux, et on tremble un peu, mais ce n'est pas à cause du froid.

Il me propose d'aller voir le *Mutin* mais je réponds non et qu'on est bien ici, sur les dunes avec le phare en face. Pour ne pas le vexer je prétexte que j'ai trop mal aux fesses pour pédaler jusqu'au port. En vrai je n'ai aucune envie de le partager avec son rafiote. Je veux garder Jean rien qu'à moi.

Après, Jean est mon petit amoureux et moi je suis sa petite amoureuse. Ça dure des mois et le temps file et c'est bien, tout plein de gaîté.

Un matin, on apprend que la guerre est terminée. « C'est le début des jours heureux », disent les anciennes mais les jours heureux ont commencé il y a longtemps, depuis que Jean est venu offrir ses trois sardines et demie à mon père, depuis qu'il m'a fait rigoler en me disant « c'est noté, Dédé ». Depuis qu'il m'a ferrée, comme la poiscaille, mon petit marin.

OceanofPDF.com

C'est la semaine après qu'on a tiré les rois. Tout le monde assure que 1946 sera une grande année. Je n'ai pas d'avis.

Mon père paie le champagne à tous ses ouvriers. Les affaires n'ont jamais si bien marché, on vient de lui confier plusieurs chantiers gigantesques à Brest, pour la reconstruction. Il va embaucher à tour de bras. Il m'embrasse sur la tempe, et il dit :

— Tu n'auras jamais à travailler grâce à ton père, ma fille.

— En voilà une bonne nouvelle, qu'est-ce que tu es fort papa, je lui réponds tout admirative.

Mais en vrai je m'en fous des sous. Et ne rien faire, ça me dérangerait plutôt. Je rentre.

Une voiture se gare devant la maison peut-être une demi-heure après, peut-être plus, peut-être moins, je ne sais pas. Je vois que ça discute dans la cour avec mon père tandis que ses gars finissent de boire le coup. Et puis après c'est ma mère qui approche de l'auto, mon père lui parle, elle écoute et met sa main devant la bouche avec les yeux terrifiés. Et alors je sais que c'est grave. Je sors et je reconnais l'auto, c'est celle d'Éliane. Dedans, il y a P'tit Louis.

Ma mère dit « viens là, ma fille » en même temps qu'elle m'ouvre ses bras et elle ajoute qu'il va me falloir beaucoup de courage. Il est arrivé quelque chose au *Mutin*.

Je m'en vais, ou plutôt je m'enfuis. Je suis quelque part au pied du grand châtaigner, je fais une réussite et je m'y prends comme une reine.

« Elle est toujours toute seule », dit ma mère à mon père, c'est juste que je me suffis. Je sens la crise qui s'en vient, aïe. Je me mets sur le côté, je me roule en boule et je me sauve moi-même, je n'en peux plus des docteurs et je pense que voilà je suis guérie, mais ce n'est pas vrai. Après je m'envole, j'essaie mes plus belles robes, je vois tout, la lande, le mauve des bruyères, les chantiers de papa, les vagues et les rochers et le toit des Cadoret arraché et je dis merci la tempête, sans elle peut-être que je ne l'aurai jamais rencontré, mon petit marin, et alors la vie aurait été bien sotte de me faire un coup pareil. Et puis, comme je vole encore et que je m'éloigne, je vois le *Mutin* qui part. Alors je sais. Je sais qu'il me faut revenir, fin de la fuite. Et j'entends. J'entends tout.

Le *Mutin* a pris la mer à 3 heures du matin avec à son bord un matelot du nom de Joucan, le père Tournellec, et son second, Jean. Mon Jean. Rien qu'à moi, il est. Et un jour, je le jure, mon père me conduira à l'autel et après qu'il lui aura serré la main et tapé sur l'épaule, je lui prendrai le bras de Jean et je ne serai plus seule. Fini de me suffire.

L'explosion a eu lieu un peu avant neuf heures, à environ douze milles du port alors que le *Mutin* et son équipage étaient en action de pêche. On n'a aucun doute sur le fait qu'il s'agissait d'une mine. Il en reste des centaines, peut être des milliers, c'est comme une toile remplie d'araignées méchantes, la mer. L'onde s'est promenée à la surface de l'eau sur des kilomètres. Le *Mutin*, lui, a coulé presque dans l'instant.

Déjà les larmes m'envahissent les yeux. Je me dis, me voilà veuve. Veuve avant même d'avoir été mariée. Avant même que mon père ait serré la main de Jean. Avant même qu'il lui ait tapé sur l'épaule. Avant même que Jean m'ait prise à son bras.

J'entends encore. Le thonier *Bel Éric Macé* qui était tout proche a réussi à récupérer les trois marins. Le père Tournellec, projeté comme une poupée de chiffon qu'on balance parce qu'on en a marre, a volé sur des mètres et des mètres. Les hommes du *Bel Éric Macé* l'ont retrouvé sur le dos,

indemne mais sourd pour le moment. Le matelot, Joucan, n'a rien non plus, c'est lui qui a vu la mine en premier, il a tout juste eu le temps de le gueuler à ses camarades et de se jeter à la flotte. C'est un miracle. Un véritable miracle. Le mois dernier, une même mine a tué tout un équipage, six hommes. Cinq veuves, une mère tournée folle, quatorze orphelins.

Et Jean ? Et Jean ? Je demande. Ça dure 1 000 ans avant que P'tit Louis me réponde. 1 000 ans de peur. 1 000 ans d'angoisse. 1 000 ans de détresse. 1 000 ans de misère. Pas un jour de moins. Et P'tit Louis dit, ces mots-là aussi je m'en souviendrai toute ma vie, P'tit Louis dit :

— Jean est vivant mais il est salement amoché.

Et alors je suis heureuse comme jamais je n'ai été heureuse. Car Jean est vivant.

— Emmène-moi donc le voir, P'tit Louis, grouille tes fesses !

— C'est bien pour ça que je suis venu, il dit.

P'tit Louis me conduit à l'hôpital des Armées. C'est là que Jean a été pris en charge. Sa mère et sa sœur y sont déjà, elles ont été emmenées par le maire. C'est lui, le maire qui m'accueille. Il me fait la bise et il dit :

— Comment vas-tu, Paulette ?

Mais je ne réponds pas. Qu'est-ce que je pourrai répondre à ça ? Rien, bien entendu.

On me conduit là où je dois être. Il y a Éliane assise qui me fait un petit signe de la main et Perrine, la mère de Jean qui ne me dit rien. Elle ne peut pas me piffrer. La première fois qu'elle m'a vue j'ai cru qu'elle allait me cogner. Pire que si j'étais une pétroleuse venue pour lui brûler sa maison. J'allais lui voler son fils. On attend des heures.

Un toubib arrive et vient vers Perrine. Il lui dit ce qu'ils ont fait, une opération, il y a plein de mots compliqués dans ses paroles.

Jean va vivre. C'est tout ce que je sais. Alors le reste de ses explications, je m'en fiche. Je m'envole, je me remets à ma réussite, sous le grand arbre. Et je m'y prends comme une reine.

Le médecin annonce qu'une seule personne peut voir Jean et, tout naturellement, il invite sa mère à y aller et alors c'est un scandale mais je ne dis rien. Seulement je pense que ça, oui, je vais te le prendre ton fils. Et bientôt c'est moi que l'on fera entrer en premier dans sa chambre. Tout naturellement. C'est garanti.

On me permet enfin d'aller le voir. Il est là, Jean, dans son lit. Beau comme un ange. Il sourit un tout petit peu et je vois qu'il se recoiffe comme

je m'approche et ça me bouleverse que dans son état il pense à se faire joli pour moi.

Je sais qu'il a la jambe gauche en vrac et sans doute qu'il va boiter pendant des années et peut-être même toute sa vie. Et alors je pense à un autre boiteux. Et Jean, c'est mon Œdipe à moi, il va falloir que je travaille fort pour le détacher de sa mère. J'embrasse sa joue, je caresse son bras et je dis la phrase la plus conne de toute ma vie :

— Alors il paraît que ça va être plus compliqué le calcul mental, maintenant ?

Parce que Jean a perdu deux doigts de la main gauche dans l'explosion. Je me tuerais d'être si bête mais Jean ça l'amuse car il comprend tout de suite l'astuce et, comme pour me rattraper, j'ajoute :

— L'important c'est que ta main droite n'ait rien, pour que tu puisses continuer à écrire.

Jean écrit comme on n'a jamais vu. Ces lettres, on n'a même pas besoin de les lire, elles sont comme des tableaux. Je lui réclame toujours qu'il m'en fasse d'autres, des lettres, mais il prétend qu'il n'a pas le temps avec le travail. Tu parles, Charles, je sais qu'il écrit chaque jour à sa mère. Soit-disant il lui raconte tout dans ses lettres, elle s'en vante, cette saleté. Je me demande s'il lui raconte les fois où on se fait du bien entre les ballots de foin sous la grange du père Tatard ? Faudrait que je lui demande à la mère Cadoret je me dis, mais je sais que je n'oserai jamais, ou alors il faudrait vraiment qu'elle me cherche la mère brise-la-joie, mais ça m'étonnerait que ça arrive. C'est une anguille, cette femme.

Je sors de la chambre. Jean m'a fait au revoir avec sa main indemne, j'ai promis que je reviendrais le lendemain. J'ai promis aussi que tout irait bien, mais je n'en sais rien.

La mère de Jean est encore là, assise, raide comme un calvaire au bord d'un chemin. Je pourrais aller au restaurant, puis dancing, encore un verre ou deux et direction la plage pour assister au lever du soleil et je

reviendrais, elle serait encore là, à la même place, assise sur sa chaise, droite comme un I, je me dis. Sauf que je me trompe.

On a dû lui appuyer sur quelque chose et elle s'anime à ma vue, on croirait un automate qu'on a fini de remonter. Elle me regarde et elle me glisse, de son air toujours aussi sévère, qu'il faut qu'on se parle. Ça va être ma fête, je pense.

On sort de l'hôpital des Armées. Elle s'accroche à mon bras, ça me gêne. Elle est en manque d'affection, l'ancienne, je me dis, je ne vais tout de même pas la repousser même si ça me dégoûterait plutôt les gens qui me touchent. À part Jean. La voilà qui cause maintenant :

— Tu sais, Paulette, Jean n'a que ton prénom à la bouche et je suis heureuse que vous vous fréquentiez. Je n'y vois rien à redire et je crois que c'est la même chose pour tes parents. Il y a eu de l'eau de coulée sous les ponts et des bombes tombées sur les toits depuis les histoires avec ton père. Tout est bien qui finit bien, n'est-ce pas ? Et je pense que ce serait formidable qu'avec Jean vous vous mariiez. Je le dis comme je le pense. Ce serait dans l'ordre des choses. Tu es une bonne petite.

Je suis souflée. C'est la mère qui me demande de marier le fils. On aura tout vu. C'est bel et bien ma fête, mais avec flonflon, cotillons, robe blanche et toute la panoplie.

— Qu'est-ce que tu en penses ? Ce serait bien, une jolie noce ? Vous êtes encore jeunes, Jean et toi, mais, vois-tu, ma fille s'est mariée à votre âge.

Je suis tellement surprise que je ne sais pas quoi lui répondre. Elle voit ma gêne et elle continue.

— Ne crois pas que je veuille te forcer à te marier maintenant que Jean est infirme. Je crois qu'il serait heureux avec toi. Voilà tout...

Ça sent le loup. Elle n'est qu'à moitié franche, la Perrine. Je le sens, je le sais. Il faut qu'elle crache ce qu'elle a profondément sur le cœur. Je n'ai qu'à la pousser un peu et hop. Je dis :

— Vous croyez vraiment qu’il sera heureux avec moi ? Car je sais que vous avez eu bien des épreuves...

Et ça ne loupe pas. C’est parti pour me faire toute la liste des misères de la famille depuis Charles X jusqu’à Charles de Gaulle, raconte-moi ta vie, Jérémie, je me dis. Faut aimer l’histoire chez les Cadoret et avoir une sacrée mémoire pour retenir les prénoms de tous ces marins perdus.

Des pères, des oncles, des fils, des neveux, des cousins ? en veux-tu en voilà. C’est le défilé des Jean-Marie, des Guillaume, des Denis, des Job et autre Ferdinand et vas-y que ça chavire, un dans la Manche, cinq en Atlantique nord, trois dans la rade de Brest et même deux frères plus aventuriers que les autres noyés quelque part sur la route des Indes. L’arbre généalogique du malheur avec des branches toutes plus longues les unes que les autres. J’écoute mais ça me soûle plutôt. Et alors elle balance ce qu’elle veut balancer depuis les douze siècles que dure son explication. C’est un ordre :

— Tu dois faire renoncer Jean à la mer, Paulette.

— Lui faire renoncer à la mer ?

— Oui, ma fille. Il ne faut plus que Jean remonte sur un bateau, jamais ! Jamais de la vie. Ou bien il va mourir.

Comme je ne réponds rien, elle s’énerve. Parce qu’elle a dû s’imaginer des choses et que je répondrais oui, oui, bien sûr, mais ce n’est pas ce que je fais. Ça la rend folle. Elle prend sur elle pour ne pas exploser, l’anguille. Elle ajoute :

— J’ai pensé que peut-être ton père pourrait lui trouver de l’embauche dans son affaire ? Je sais qu’il a déjà été généreux avec nous mais cette fois tout le monde y gagnerait. Jean pourrait faire ses papiers par exemple. Il est très intelligent et comprend vite.

Il faut que je dise une chose. Moi, ça ne me dérangerait pas que Jean arrête la mer. En revanche je n’ai pas le goût d’être prise pour une bouée de sauvetage ou pour un petit radeau et je ne vois pas pourquoi ce serait encore

à mon père de leur sauver la mise, aux Cadoret, et je suis à deux doigts de lui rappeler les menaces que Jean a faites à mon père et la réputation de truand qu'ils ne se sont pas gênés de lui coller jusqu'à ce que papa annule leur dette. Je me tais pourtant. À anguille, anguille et demie. Mais il faut que je trouve un truc à répondre.

— Moi, je l'aime Jean, et je crois que c'est de même pour lui.

— Oui, il t'aime, ma petite.

Il ne manque que les violons.

Et j'ose :

— Mais lui demander la mer en échange de ma main, ça non. Je ne crois pas que je pourrai.

Alors l'anguille se transforme. Elle se tait mais ses yeux m'abattent. Enfin, elle ne tient plus. Elle dit :

— Tu es bien sotte et peste ! Ça, je l'aurais parié. Si tu n'empêches pas Jean de retourner en mer, c'est tant pis pour toi, et je lui ferai vite comprendre à mon fils que tu n'es pas celle qu'il faut et qu'il y a mieux que toi ailleurs.

Ah d'accord, je pense en même temps que je m'en vais loin d'elle, laisse-moi rigoler, tu ne me connais pas, vieille conne.

Jean a une poussée de croissance. Jamais vu ça. Ce n'est plus le même. En quelques mois il prend ses 20 livres, de la moustache, de la vraie, qui pique et tout, des avant-bras, un peu d'épaules et il se découvre un torse. Je le reconnais à peine. Ça va à une vitesse folle. On dirait une glycine qui a fleuri dans la nuit. Il me plaît encore plus.

Avec la vieille Cadoret, c'est « bonjour-bonsoir » quand je la croise. J'attends toujours de voir quelle fille mieux que moi elle va dégoter. La concurrence n'est pas folle semble-t-il. Je me demande ce qu'elle raconte dans mon dos, l'anguille.

J'arrête de me tourner les sangs quand c'est Jean qui est dans mon dos. Car en même temps que sa poussée de croissance, il s'est découvert une passion pour les choses et il me fait voir son jésus à la moindre occasion, ça ne me déplaît pas mais il va finir par me mettre enceinte, je me dis. Je ne sais pas quoi en penser.

Je n'ai pas plus envie que ça d'avoir un bébé mais ça me réjouit d'imaginer la mère Cadoret en train de me tricoter la layette en rêvant à toutes les filles formidables qu'elle aurait pu trouver pour son fils chéri. Ça ne doit pas être facile pour une anguille, le tricot, rapport au manque de bras, je me dis et je souris toute seule.

Mais j'ai repensé à notre conversation après l'accident de Jean et peut-être qu'elle a raison même si j'ai du mal à l'admettre. Est-ce que je ne devrais pas tout faire pour qu'il renonce à la mer ? Ça me travaille.

Le *Mutin* a sauté il y a neuf mois. Jean boite toujours, et bien entendu ses doigts n'ont pas repoussé. Il s'est fabriqué une canne avec une branche de noisetier, comme les vieux. Il la sculpte quand il s'ennuie à la pêche. Il ferait mieux de m'écrire, je lui reproche. Mais il n'y en a que pour sa mère en ce qui concerne les lettres. Sa jambe le fait souffrir, surtout quand l'air est humide. C'est-à-dire neuf jours sur dix dans notre bled. Veinard.

Même si Jean prend sur lui pour ne pas se plaindre, quand on marche un peu trop longtemps, il s'appuie plus fort à mon bras. Et alors je pense que je serais heureuse d'être sa bouée, son petit radeau mais je n'ose pas lui dire. Un jour ça viendra peut-être.

C'est dimanche. Aujourd'hui Jean a 20 ans. Moi, je les ai eus en mai. Mes parents ont mis les petits plats dans les grands ce jour-là. Je n'aime pas être mise à l'honneur mais c'était extra d'avoir tant de monde autour de moi. On change.

Hier, on a parlé jusque tard avec Jean. C'était bien. Deux ans qu'il est revenu d'Angleterre. Presque deux ans surtout qu'il m'a dit « alors, ça boume ? ».

Nous sommes partis nous promener avec les deux bicyclettes et la lanterne que j'ai achetées, en piochant dans mes économies, merci papa, car Jean ne peut pas marcher trop longuement avec sa patte folle et ça le dérangeait d'emprunter les bicyclettes des autres.

Quand il a vu les vélos, ça lui a fait drôlement plaisir et j'étais contente qu'il soit content. Il en prend soin comme il faut, même si je trouve qu'il met trop de graisse sur la chaîne et je me tache les mollets à chaque fois. Il a soudé deux crochets sur le haut du cadre du sien pour y fixer sa canne. Il a reformé la selle en cuir de ma bicyclette en la détendant à l'eau brûlante pour qu'elle m'aille parfaitement et maintenant je n'ai plus jamais mal aux fesses.

J'en reviens à hier. On a un jeu. Sur les dunes, on est assis. On attend. Dès que la lumière du phare nous éblouit on s'embrasse. On peut y jouer

des heures. Le lendemain, on a les lèvres en feu, mais on s'en fout.

On joue à ce jeu justement. Soudain, Jean est touché par la grâce. Il se lève, en s'aidant de sa canne, tout excité, et il dit « oh, j'ai une idée du tonnerre ! ». Il me demande de fermer les yeux. Je ne triche pas. Ça dure une minute, même pas.

— Ouvre les yeux, ma Paulette.

Je le fais. Mais je ne vois rien. Il me demande d'attendre. Je dis d'accord, je suis facilement d'accord sur les choses. Et alors la lumière du phare éclaire le sable un tout petit peu, et je devine qu'il y a une phrase écrite mais impossible de la lire. Jean grogne. Il me demande d'attendre le retour de la lumière, d'accord, j'attends, la lumière revient, mais nouvel échec.

Ça me fait rigoler, mais Jean pas tellement. Alors il part sans sa canne près des vélos, il sautille, attrape la petite lanterne, revient en boitillant, il me demande d'approcher du sable et il l'éclaire avec la lumière toute légère, « comme celle des fées », je me dis, je ne sais pas pourquoi.

Je lis ce que Jean a tracé sur le sable, de son écriture si jolie. Et même si je m'en doutais je ne peux pas m'empêcher d'être émue comme jamais. Je le regarde et je dis tout simplement :

— Ce sera un grand honneur et une grande joie, mon amour.

Voilà.

On n'attend pas le retour de la lumière du phare pour s'embrasser. Je vais devenir sa femme et lui mon mari. Mon Jean, rien qu'à moi, et pour de bon. Ce n'est pas la déclaration d'amour du siècle mais c'est la sienne et ça me suffit. Ça fait écho à nos jeux et rien que pour ça je n'en aurais jamais voulu d'une autre.

Cinq minutes après, nous sommes nus dans la dune. Il ne perd pas le nord ce coco, je pense, et ça me plaît. J'attends qu'il meure en moi et ça me vient comme ça. Mais j'y pensais depuis longtemps.

Je lui demande s'il pourrait renoncer à la mer. Pour moi. Et j'ajoute que sa maman m'en a parlé après son accident en janvier et que même, elle pense qu'il pourrait venir travailler avec mon père. Comme pour me justifier, je cite le danger, les marins perdus et je dis que bien sûr il en sait bien plus que moi à ce sujet mais je ne veux pas évoquer son père. Jean ne m'en a jamais parlé et je n'oserais pas l'y forcer. J'ajoute que je sais comme il aime ça, naviguer, mais tout de même j'aurais bien de la peine de finir veuve comme tant d'autres, c'est un fait.

Jean m'embrasse dans le cou et il me dit.

— Si tu veux que j'arrête, j'arrête. Tu n'as qu'à me le demander et je reste à terre près de toi.

Mais je ne lui demande pas. Si je l'avais fait, eh bien, Jean, mon amour, mon petit marin rien qu'à moi, peut-être que je t'aurais sauvé.

OceanofPDF.com

Le surlendemain, je rigole en même temps que je suis enchantée.

Jean se présente devant la maison, beau comme un camion, la raie au milieu. Il porte un costume que je ne lui connais pas, il a dû l'emprunter à un voisin, on dirait un conseiller municipal en campagne. Il a même des souliers qui brillent, il faut voir ça ! Je me penche vers les chaussures en touchant mes cheveux, et il me demande ce que je fais.

— Eh bien je réajuste mon chignon, justement j'ai cassé mon miroir hier soir.

— Rigolote de kermesse, il me dit, arrête de te foutre de moi. Il est là ton père ?

— Alors ça y est, c'est le grand jour ? je fais, et j'ai mon ventre qui se sert.

— Oui c'est le grand jour. Alors ! Il est là ton père ou bien ? reprend Jean, il est impatient.

— Oui, il est derrière...

— Va le chercher, ma Paulette... Qu'est-ce que tu attends ?

— J'y cours, Monsieur le Ministre, j'y cours ! Vous pouvez accrocher votre canne épée et votre haut-de-forme à la patère, le valet de chambre et le majordome arrivent tout de suite, je me marre.

— Allez grouille ton petit cul, Lulu ! Et bien sûr, il faut que ta mère vienne aussi.

— Je peux t'embrasser tout de même, j'ai bien le droit ?

— Oui, mais vite fait...

Je l'embrasse, il sent bon l'eau de Cologne. Et je pars au petit trop, de la joie comme pas possible.

Je trouve mon père qui est en train d'insulter une bétonnière qui ne veut pas fonctionner comme il voudrait. Je dis, douce comme le miel, « papa » et il se retourne vers moi et il me lance l'air intrigué « pourquoi tu souris comme ça ? ».

— Tu peux venir une seconde ?

— Ça ne peut pas attendre cinq minutes ?

— Non ça ne peut pas attendre... mais ta machine n'a pas l'air pressée de toute façon. Et maman, tu sais où elle est ?

— À cette heure, elle doit être aux poules.

— Alors finis ton truc, je vais la chercher et je reviens.

Je trouve ma mère en train de donner du « mignonnes, mignonnes » à ses poules. Mais elles ne lui répondent pas, ces ingrates. C'est quand même très con une poule, pas autant qu'un poney bien entendu, mais très con quand même. Je lui demande de me suivre, je récupère mon père et c'est la procession jusqu'à la porte de la maison, manque que l'image de la vierge, les oriflammes et les grenouilles de bénitier. Jean n'a pas bougé d'un poil.

Ma mère le devine au loin, elle m'interroge pour savoir qui c'est ce « monsieur ».

— C'est Jean, je réponds.

— Jean ? Habillé comme ça ?!

— Oui, oui, c'est lui... Tu as vu comme il est beau ?

— Drôle de tenue pour livrer du poisson... remarque mon père en s'essuyant les mains dans son chiffon.

Et voilà mon Jean qui marche maintenant au-devant de mes parents, s'arrête à un mètre, se redresse, et de sa plus belle voix, il s'écrie, il me fait fondre Monsieur le Comte, je pense, donc il s'écrie, vraiment, ça coûte dix francs au théâtre une scène comme celle-là, il s'écrie :

— Monsieur Quentin, Madame Quentin, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille. La main de Paulette...

— Ah bah, ça change du poisson, rétorque mon père, surpris autant qu'on imagine, en se tournant vers ma mère.

Puis il me regarde comme pour me demander ce que j'en pense mais je n'ai pas à répondre, il voit dans mes yeux ce qu'il doit faire et alors il dit, tout simplement :

— Je crois que ce serait bien.

Et ma mère ajoute, très délicatement, toute gentille, jamais je ne l'ai aimé autant, maman, elle dit :

— Paulette aura bien de la chance d'avoir un mari si gentil et moi d'avoir un gendre si courageux.

— Sans compter que tu as déjà le costume, s'amuse mon père.

Jean rigole de bon cœur, mais il est pâle comme un linge, ça a dû lui coûter plus que ce que je croyais, cette demande.

Pour lui redonner des couleurs je lui fais une bise sur la joue, c'est la première fois que mes parents me voient faire la bise à un garçon, et je caresse l'intérieur de son bras au niveau du poignet et dans son oreille, je lui chuchote : « Je t'adore et t'es beau. »

— Bon, eh bien on va boire le champagne, pas vrai ? propose mon père.

Ma mère trouve que c'est une chic idée. J'ai envie de sauter de joie et d'embrasser tout le monde, même la bonne, mais elle n'est pas là.

On s'assoit à l'ombre du grand arbre. Le bouchon s'envole, le champagne gicle de la bouteille, puis déborde des coupes, et je n'en reviens pas. Je vais me marier avec Jean.

Ma mère en profite pour souhaiter à Jean un bon anniversaire avec une journée de retard et elle s'extasie : « Ah 20 ans, l'âge de tous les possibles... »

— Tu parles, répond mon père. Moi, à 20 ans, j'étais les pieds dans la boue au chemin des Dames.

Ça y est, c'est parti pour ses histoires de poilus, je me dis. Il va encore nous raconter comment il a porté son camarade Léon sur son dos pendant des kilomètres, un homme de soixante-quinze kilos sans compter la boue à ses godillots et le froid de canard. Ses reins s'en souviennent à papa et il a fait une sciatique du diable après ça. Couché trois semaines, la jambe déformée par la douleur.

Mais non, finalement il ne dit rien. On ne cause pas de ces choses-là devant une coupe de champagne. Moi ça m'arrange ; ses histoires de poilus, je m'en passe très bien. Je n'aime pas imaginer papa en soldat.

À la place, il demande à Jean des nouvelles de la pêche. Jean lui en donne, il explique qu'il a encore changé de bateau. C'est le quatrième depuis qu'il a repris le travail, fin mars. Mais il a du mal à s'entendre avec ses patrons. Il n'en a que pour le père Tournellec, le seul qui trouve grâce à ses yeux. Le père Tournellec a tout perdu dans l'explosion et le naufrage du *Mutin*, le travail d'une vie. Il a été contraint de s'engager comme capitaine sur un bateau beaucoup plus grand. Mais il n'en est pas propriétaire. Il touche sa paie comme le reste de l'équipage qui doit lui parler fort car il est

sourd comme un pot maintenant. L'ennui c'est que sur le navire il n'y a pas de place pour Jean.

— Si tu ne t'entends pas avec tes patrons, tu n'as qu'à te faire patron toi-même, assène mon père, comme une évidence.

— Patronner ? Moi ? répond Jean tout surpris.

Je vois bien que ça ne lui est jamais venu à l'esprit mais il ne veut pas perdre la face devant mon père et il dit :

— J'y compte bien un jour ! Mais il me faut encore apprendre. Ça ne sert à rien de mettre la charrue avant les bœufs...

— Eh oui ! appuie ma mère.

Et comme elle ne veut pas être en reste niveau expression, elle ajoute :

— *Chi va piano va sano.*

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ? s'étonne mon père.

— C'est de l'italien...

— On n'avait remarqué que ce n'était pas du breton, ni du zoulou, maman.

— Ça signifie qu'il faut prendre son temps. Doucement mais sûrement.

— Si tu te mets à causer en italien maintenant, on n'est pas rendu, ma pauvre bonne femme. N'empêche que si tu veux te faire patron un jour, Jean, viens me voir. Je t'aiderai dans la mesure de mes moyens.

Papa se redresse, me regarde comme Clemenceau devant le parlement, et il ajoute.

— Femme de patron, c'est tout de même mieux que femme de marin.

Je sais qu'il ne pense pas à mal mais ça me blesse et, Jean, je n'imagine même pas.

La bouteille de champagne ne fait pas long feu, papa en ouvre une seconde qu'on vide en un rien de temps. Et moi, je suis paf. Mais alors, paf de chez paf, à montrer ma culotte.

— C'est pas tout ça, dit Jean.

Il se lève, il a du vent dans les voiles lui aussi, il embrasse maman puis serre la main de mon père. Tout le monde est ravi. Direction la maison de Jean, à bicyclette, pour annoncer la bonne nouvelle à l'anguille.

Je monte sur mon vélo par la gauche, je me redresse et il y a un souci quelque part parce que je verse aussi sec sur la droite et je me retrouve les quatre fers en l'air.

— Il a un défaut ce vélo, je dis à Jean, mécanicien en carton !

Et j'explose de rire. Je ne peux plus m'arrêter de rire. Et Jean non plus.

— Peut-être qu'on devrait attendre une heure ou deux avant d'aller voir ma mère ? propose Jean.

— Ah dame non, Monsieur le Comte ! On y va tout de suite, on va lui dire à la mère pisse-froid que son fils veut me marier !

— Comment tu l'as appelée ?

— La mère pisse-froid ! Parfaitement, Monsieur le Duc, la mère pisse-froid.

Jean est faussement outré et me conseille de ne pas l'appeler comme ça devant elle. En même temps que je relève tant bien que mal ma bicyclette et je lui fais un salut militaire et je promets :

— C'est juré, mon Colonel, et j'éclate encore de rire.

Après deux kilomètres de vélo à faire des zigs et des zags sur la route, je commence à penser que ce ne serait peut-être pas une mauvaise chose en effet de me remettre les idées claires. Je dis :

— Viens, on va se baigner avant d’arriver chez toi.

— Mais je n’ai pas de maillot !

— À poil, mon chat !

— Et si quelqu’un nous voit ?

— On s’en fout.

— T’es timbrée Paulette, vraiment timbrée, dit Jean.

Dix minutes après, on est à l’eau. Elle est chaude, quatre degrés au moins, je dessaoule en vingt secondes chrono. J’ai les nénés tout durs, Jean se moque jusqu’à ce que je lui fasse remarquer la taille de son machin et il la ramène moins.

— Bah dis donc, mon petit lapin, t’es pas près de hisser la grand’voile, je le charrie.

Il me fait les yeux tout ronds, tout grandis, met sa bouche en cul-de-poule et secoue la tête, c’est notre truc quand on se taquine et qu’on n’a plus de repartie. En général c’est lui qui fait ça, car je finis toujours par le moucher ou bien il sait s’arrêter avant moi pour éviter que ça n’aille trop loin.

N’empêche que je passe un des meilleurs moments de ma vie. Un de ces moments qui comptent et je me dis qu’il faut que je le garde en moi pour m’y accrocher les jours tristes.

Bien sûr je ne pouvais pas imaginer qu’il y en aurait autant.

On entre chez les Cadoret. La mère de Jean n'est pas encore revenue de la sardinerie. Elle va avoir les joues froides si elle daigne me faire une bise. C'est une fois sur trois, ou une fois sur cinq, on ne peut jamais prévoir. Et ses bises, je m'en passe très bien.

Jean monte se changer, il m'appelle de sa chambre. Je le rejoins. Je fais l'étonnée et je dis :

— Eh bien mon coco, apparemment tu t'es réchauffé.

Et c'est parti. Je vais être grosse pour la noce, je me dis. Cinq minutes, après il y a du bruit. Jean me chuchote « attends, attends, écoute... » et ça ne loupe pas.

— Tu es là ?!

C'est la mère brise-la-joie qui appelle, comme un fait exprès. « Merde », dit Jean et il se calme aussi sec, on dirait qu'il est retourné dans l'eau glacée, ça lui a coupé la chique. Pauvre chéri.

— Je suis en haut, M'an. J'arrive. Je finis de me changer.

On descend.

— Tu es là, toi aussi ? elle fait en me regardant, toujours aussi aimable, cette conne.

— Comme vous voyez...

Jean prend ma main, il regarde sa mère et il dit.

— M'an, on a une grande nouvelle. On vient de chez Paulette et j'ai demandé sa main. Voilà, on va se marier.

La mère de Jean reste interdite. Est-ce qu'elle va être méchante, je me demande. Ça ne me ferait rien, mais j'aurais du chagrin pour Jean qu'elle lui gâche le moment. Jean est ému et il serre ma main trop fort, mais je ne dis rien.

— C'est bien, elle fait.

Jean relâche un peu ma main. Il ne lui en faut pas plus. Il est content. Alors moi aussi je suis contente.

OceanofPDF.com

C'est mercredi. Et c'est comme dans mon rêve. J'avance vers Jean. Je suis au bras de mon père qui est tout en complet veston, il l'a fait venir exprès de Paris, il n'a pas voulu enfiler le costume traditionnel. « Il faut être moderne », il dit. Je trouve qu'il a raison. Il est magnifique, mon père.

J'arrive à l'autel, mon père me fait une bise, avec de la tendresse comme on n'a jamais vu. Il serre la main de Jean qui lui tape sur l'épaule. Ils se disent quelque chose mais je n'entends pas. J'imagine que ce sont des remerciements, des conseils ou une gentille mise en garde, comme on fait dans ce genre de moment. Je contemple la foule, et je souris à ma mère. Elle me souffle un baiser.

Je rejoins mon petit marin. Je l'embrasse sur les lèvres, je ne peux pas m'en empêcher, le curé fait les gros yeux mais je m'en fous. L'assistance est ravie, ça leur fera un truc à raconter.

La cérémonie est superbe. Le curé parle bien, sans trop de bondieuseries, il dit des choses simples et jolies et que, en ce jour de nativité, le monde est rempli d'espoir et je suis d'accord avec lui.

Pas longtemps avant la fin, Jean a le droit d'embrasser la mariée, tu parles qu'il ne s'en prive pas, il y va de bon cœur, si bien que nos dents se cognent, puis il glisse son visage dans le creux de mon cou. La fourrure d'hermine caresse sa joue et il chuchote qu'il m'aime et moi aussi je l'aime.

Nous traversons l'église, fiers comme y'a pas. Je marche à la droite de Jean, du côté de sa bonne main. Il fait tout pour que sa canne ne tape pas

trop fort contre le sol et pour boiter le moins possible pour ne pas distraire les gens et qu'on ne regarde que moi. Ce genre de délicatesse, c'est tout lui.

On pose pour une photo avec tout le monde à la sortie de l'église, Jean et moi au milieu. Il fait un temps glacial mais le ciel est d'un bleu de moisson.

Le photographe essaie de nous positionner comme il faut. C'est un original, aussitôt qu'il a placé Jacqueline ou Saturnin pile dans le cadre, il se tape sur la cuisse. Au moment où le petit oiseau doit sortir, je ne peux pas m'empêcher de pincer les fesses de mon petit marin de mari, pour rigoler, et pris par surprise, il a le réflexe de se tourner vers moi. Total, on aura à vie la photo de notre mariage où le seul qui ne regarde pas l'objectif, c'est Jean. Mon Jean. Rien qu'à moi.

Mon père a réservé le banquet à la *Marette*, c'est le meilleur restaurant du coin. Il a invité la moitié du département. Quand je lui ai fait remarquer que ça ferait beaucoup de monde et de sacrés frais, il a répondu : « Écoute, j'ai les moyens. » Comme tu veux papa. Et c'est vrai qu'il a tout pris en charge même les invités de la famille de Jean, et les marins du port, c'est lui qui a tout payé.

On a le droit au grand jeu : huîtres, potages, entrées, plats, entremets, desserts, vins, cafés et liqueurs, avec gants blancs et tout ce qu'il faut, c'est du dernier chic. Aucun des invités ne s'est tapé si fort la cloche depuis des lustres.

Jean, quand il n'est pas près de moi, raconte des histoires de pêche avec ses copains pêcheurs. Je rigole avec ma copine Cécile et je danse une valse avec le mari de mon ancienne maîtresse d'école. C'est une belle journée.

Mon père vient me trouver, demande où est mon « mari ». Ça me fait drôle. Je lui réponds qu'il est là-bas, il discute avec sa sœur Éliane, le petit Paul sur les genoux. Mon père veut que j'aille le chercher, c'est ce que je fais et je promets une friandise à Paul en échange de son tonton.

— Venez, nous commande mon père, j'ai quelque chose à vous montrer, mettez vos laines.

On sort. Dans la cour du restaurant, il y a de la neige qui tient au sol et sur le capot des voitures. Mon père s'approche de l'une d'elles, il dit :

— C'est une 202, elle est à vous. C'est mon cadeau de mariage.

— Mais je ne sais pas conduire, s'excuse Jean.

— Eh bien, il va falloir apprendre.

On se regarde avec Jean et je lui fais remarquer que ça ne doit pas être bien sorcier. Jean répète merci, merci, à mon père. Il ne sait pas quoi dire, mis à part ça. En même temps c'est l'occasion, je pense. Et moi aussi je dis merci.

— On pourrait partir en voyage de noces avec l'auto, je propose aussitôt à Jean. On se prendrait un petit hôtel quelque part en Vendée. Ou bien encore mieux : on pourrait aller à Paris ! On irait voir la tour Eiffel et tout et tout, ça doit être quelque chose, la tour Eiffel, tu ne crois pas ? Et puis on pourrait aussi aller voir une pièce de Marcel Pagnol. Oh que ce serait épatant !

Jean n'est pas emballé par l'idée d'aller à Paris, il craint que l'on se perde. Je lui rappelle qu'il est déjà allé à Londres. Paris, ce ne doit pas être plus compliqué sans compter qu'au moins, là-bas, les panneaux sont écrits en français. « Mouais », il répond, pas plus convaincu que ça.

En revanche, la Vendée il est tout à fait pour. Va pour la Vendée alors, dès qu'il aura appris à conduire et je dis que moi aussi, je vais apprendre. Il n'y a pas de raison. N'empêche que j'aurais bien voulu voir la tour Eiffel et une pièce de Pagnol. Ce sera pour une autre fois, j'espère.

La fête se poursuit. Ça danse jusqu'à pas d'heure. Allez hop *Jabadao*. Je passe de bras en bras, j'atterris dans ceux du père Tournellec qui me dit tout ce qu'il est content, et puis dans ceux de P'tit Louis, qui me baragouine quelque chose mais je n'y comprends rien parce qu'il a bu sa part et celle des voisins, il a l'élocution de son fils de 3 ans, il peut à peine dire « pain ».

Me voilà dans les bras d'Eugène qui me complimente sur ma robe et sur mon heureuse nature, et moi je souris tout comme il faut. Je l'aime bien Eugène. Il est venu du Jura pendant l'exode, avec sa femme. Un vrai homme des bois, il en a remontré à tous les charpentiers du coin, on n'a jamais vu quelqu'un travailler si bien les chevrons et les mortaises à ce qu'on raconte, et mon père l'a fait monter en grade. Il n'a que le Jura à la bouche, il rêve d'y retourner mais il ne le fera jamais. Sa femme s'est écroulée en novembre 43, raide morte, dans le jardin de la petite maison qu'ils louaient ici et elle a été enterrée au cimetière de la commune. Eugène dit qu'il ne veut pas la laisser seule. C'est beau, je me dis, de s'aimer comme ça. Je fais une bise sur la joue d'Eugène. Il est content comme un môme.

C'est le moment où je vois Perrine, la maman de Jean. Je pense qu'il faut tout de même que j'aille lui parler.

Je me résous. Je quitte la *Jabadao*. Je vais vers l'anguille. Plus vite fait, plus vite débarrassée.

Elle est assise toute seule, elle regarde le monde s'amuser. Elle a dansé pourtant, tout à l'heure. Je l'ai vue. Qu'elle arrête de se trimballer avec toute la misère du monde sur les épaules, je pense, c'est ma noce. Elle me saoule comme jamais.

Je demande si je peux m'asseoir près d'elle. Elle répond que oui, bien sûr, et même elle sourit. Comme quoi, on n'est jamais à l'abri d'une surprise.

Pour couronner le tout, elle prend ma main, la garde entre les siennes et s'extasie devant la beauté de ma fourrure d'hermine qu'elle caresse maintenant avec ses doigts maigres et elle complimente la finesse de mes dentelles. C'est vrai que c'est du bel ouvrage.

Je dis, douce comme le miel :

— Vous passez un bon moment ? Je crois que l'on va être bien heureux avec Jean. Vous savez comme il est brave et gentil. On s'est bien trouvés.

Rien de tels que des compliments sur son fils pour la mettre dans sa poche. On discute pendant quelques minutes. Elle me dit des choses pleines de tendresse. J'ai peut-être été un peu vite à l'appeler la mère pisse-froid, si ça se trouve on va finir par bien s'entendre. Tout arrive.

Jean nous voit, je lui fais un petit signe de la tête comme pour lui dire « ramène ta fraise ». Il dit *kenavo* à un copain et nous rejoint. Je ne sais pas pourquoi mais je regarde sa main estropiée, ses trois doigts qui tiennent sa canne et ça me donne envie de chialer. Comme si, pour la première fois, je prenais vraiment conscience de sa fragilité. Et mon cœur me pince. Ça dure une seconde, mais j'ai peur.

— Montre-moi donc ton alliance, demande sa mère.

Il tend la main et présente la bague à son index, on s'est dit que c'est là qu'elle irait le mieux. Il ne voulait pas qu'on la mette à son annulaire droit, quand on en a parlé les semaines avant le mariage, il a dit : « La bague je la veux côté du cœur. Comme il faut faire. »

— Elle est belle, affirme Perrine. Vraiment belle. Un joli anneau en or, comme celui que portait ton père.

Je pense que ça y est on va parler de lui, du papa de Jean. De l'absent. Mais non. Jean ne réagit pas à ce qu'a dit sa mère. Ça s'arrête là. Ils passent à autre chose, partis sur la météo ou bien sur la messe du curé, ou je ne sais quelle sottise. En tout cas, on ne parle pas du papa de Jean. Absent pour de bon.

On emménage dans une petite maison que ma mère nous a dégotée et qu'on achète pour pas trop cher car il y a beaucoup de travaux. Les ouvriers de mon père la remettent en état à la va-vite pour qu'elle soit habitable. Jean et moi vidons chacun nos chambres pour y apporter nos quelques affaires et on y installe aussi nos cadeaux de mariage. Ce n'est pas Versailles mais ça nous convient plutôt. On décide de l'appeler *Roz Ar Mor*. La rose des mers.

Il y a un grand arbre au pignon de la baraque, magnifique. Mais on n'a pas le droit de prononcer son nom pour que ça ne porte pas malheur aux marins, la mère de Jean se signe chaque fois qu'elle passe devant. Il a résisté aux tempêtes, on se demande comment avec une telle ramure. Je me dis que je serai bien en dessous pour mes réussites à la fin de l'été et puis les noix, en plus de faire des gâteaux superbes, ça ne pique pas le cul comme les châtaignes quand on a le malheur de s'asseoir dessus. C'est toujours ça de pris.

Après l'emménagement, Jean me demande de faire passer le message à mon père afin que ses gars le laissent finir le chantier, lui tout seul, comme un grand. Il ne veut pas que l'on soit plus dépendant que ça de l'argent de mon père ou de ses ouvriers. Je le comprends, il a sa fierté. Très bien, on fera comme il veut.

Résultat des courses, quand il n'est pas à faire la pêche, il bricole sur *Roz Ar Mor* et je ne le vois pas autant que je voudrais. Sans compter qu'il n'a pas les outils qu'il faut alors il passe son temps à les demander à mon père. Tu parles d'une indépendance. Je suis impatiente que ça termine car

lorsque les travaux seront achevés, on aura tout notre temps pour vivre tranquilles. On retournera sur les dunes et on attendra la lumière du phare. Après, on rentrera à la maison les lèvres en feu et on s'en fouta.

J'aime notre vie ensemble. J'aime, notre lit, notre table, notre coffre, nos assiettes et nos couverts, notre pendule qui fait trop de bruit et nos courants d'air quand Jean ou moi oublions de fermer la fenêtre de la chambre, j'aime nos petites choses. Je les aime d'être rien qu'à nous.

Jean change encore d'embarquement. Il part à la semaine tout février. Ma mère est contente car je viens la voir chaque matin. Je l'aide à bouturer les buis. On est bien toutes les deux, on discute comme deux vieilles copines. Je m'amuse à la choquer gentiment avec quelques bêtises, et elle dit en regardant partout autour d'elle pour être sûre qu'aucune voisine n'a entendu : « Oh Paulette, quand même. » Et ça me fait rigoler.

Je suis seule le reste du temps et j'en prends mon parti. Femme de marin, j'avais quand même une vague idée de ce que ce serait, je ne suis pas si naïve, et personne ne m'a forcée.

J'en profite pour apprendre à conduire chaque après-midi. Si bien qu'à la fin du mois, je fais la surprise à Jean de venir le chercher avec la 202 au port, à son retour de pêche. Je le vois, toujours aussi beau. Il fume une cigarette à l'air frais, avec des camarades, devant le bistro où ils se retrouvent pour toucher leurs paies. Je donne un coup de klaxon, histoire de frimer un peu, j'ai bien le droit, je me dis.

— Alors, tu as vu un peu la pilote ?

— Waouh, incroyable, il s'extasie. Tout le monde a réussi à t'éviter, ma Paulette ?

— Fais le malin, petit malin !

Il promet qu'il va se mettre lui aussi à la conduite, dès qu'il aura un moment. Il fume une dernière clope avec ses camarades, range son briquet sous sa casquette, c'est son truc le briquet sous la casquette, ce serait quand

même plus simple dans la poche, mais bon. Il dit « à bientôt » aux collègues.

Puis, il m'embrasse sur la joue et me pince gentiment les fesses en me faisant un clin d'œil, je vais avoir le droit à la totale à la maison, je pense.

Il m'annonce qu'il a donné sa démission une fois de plus, même si cette semaine il a fait des bons sous, le patron est un con. Il ne rembarquera jamais avec un incapable pareil, il a failli les envoyer au fond par deux fois !

Je lui dis qu'il a bien raison.

— Je vais trouver un autre embarquement Paulette, pas d'inquiétude

Je réponds que je n'ai aucun doute. C'est la première fois que l'on est que tous les deux dans l'auto. Il me complimente sur ma conduite, caresse ma cuisse, met sa main entre mes jambes et je lui dis que si on a un accident ce sera sa faute.

— C'est pas grave, il répond, de son air coquin.

J'essaie de rester concentrée sur la route, les mains positionnées sur le volant comme j'ai appris, pas trop fière quand même. Dans une grande ligne droite, devenue un petit peu plus confiante, c'est moi qui mets ma main entre les jambes de Jean. Il est content d'être rentré.

À la maison... On rigole bien. Comme à chaque fois que l'on fait l'amour. Puis on reprend la voiture pour aller déjeuner chez sa mère. La corvée, même si on s'entend mieux.

Il lui donne les lettres qu'il lui a écrites pendant sa semaine. C'est leur rituel. Ah, faut pas être jalouse, je pense. J'en prends mon parti, une fois de plus.

Sa mère lui donne une lettre à son tour, dans une enveloppe cachetée. Elle l'a reçue le mercredi ou bien le jeudi.

— Qu'est-ce que c'est ? je demande, et pourquoi on ne l'a pas reçue à la maison ?

— Je n'en sais rien, répond Jean en secouant les épaules.

Puis, il s'écrie :

— Évidemment, j'aurais dû me douter !

Il me tend le courrier et je lis qu'il est convoqué pour partir au régiment, mi-mars.

— Enfin bon, dit sa mère, en cherchant à se convaincre elle-même, tu seras réformé à coup sûr, dans ton état...

— Oh ça, on n'en sait rien, s'irrite Jean. Si ça se trouve dans deux mois je suis en Indochine. J'avais dit un jour que j'irai voir le golfe du Bengale. Ce sera l'occasion,

Il n'a pas l'air plus traumatisé que ça mais sa mère est paniquée.

— Oh malheur. Tais-toi donc !

— De toute façon, on sera vite fixés.

On est vite fixés en effet. Jean revient de ses classes le lendemain de l'appel, par le car, il n'aura même pas fait ses trois jours.

— Tu aurais dû me faire appeler, je lui dis bien heureuse qu'il soit si vite de retour, je serais venue te chercher.

— Je ne voulais pas te faire conduire pour rien et puis le car, c'est pas la mort, va.

— Alors ils t'ont dit quoi ?

— Je suis exempté du service militaire. Pour « malformation acquise ». Je ne savais même que ça existait ça une « malformation acquise ».

— Eh bien tant mieux, voilà une bonne chose de faite. Ta mère va être contente et moi aussi.

— Oui, certainement, répond Jean en agaçant avec sa canne les braises du feu tout léger que j'ai allumé le matin.

Je vois bien que quelque chose le chiffonne et je voudrais qu'il m'en dise davantage, mais il affirme contre l'évidence que tout va bien.

Je sais qu'il n'aime pas qu'on le prenne pour un infirme. Pour le reconforter je lui rappelle que ce n'est tout de même pas sa faute si son bateau a sauté sur une mine. J'ai pas raison, Gaston ? Il en convient et

j'ajoute que son devoir il l'a fait durant la guerre pendant que d'autres restaient bien tranquilles à attendre que ça se passe. Il n'a rien à prouver à personne et puis infirme, il ne l'est pas pour une certaine chose, il serait même champion en la matière, et d'ailleurs j'ai drôlement envie.

Il sourit mais il n'a pas le goût à la bagatelle. C'est bien la première fois. Il ajoute qu'il part au port pour trouver un nouvel embarquement, encore un. Je lui demande s'il veut que je le conduise mais il préfère y aller tout seul, à bicyclette. Je n'insiste pas, je me dis que ça va lui passer, mais je me trompe.

OceanofPDF.com

Voilà l'été. On a passé un dimanche superbe à la plage avec Éliane, P'tit Louis et Paul. Il me fait fondre ce gamin. Jean a quelque chose de mauvais dans la tête depuis qu'il a été réformé en mars, mais pas moyen de savoir ce que c'est.

Un jour que je suis chez sa mère, c'est plus fort que moi, je profite qu'elle part au cabinet pour fouiller dans les lettres, non pas par curiosité, peut-être un peu quand même, mais bon. Surtout, je veux tenter de comprendre les raisons du vague à l'âme de Jean. Avec un peu de chance il lui a confié des choses. Il en dit plus à l'écrit qu'à l'oral, c'est un fait.

J'ai à peine lu deux lettres à toute berzingue que je me fais gauler par la mère Cadoret ! Et c'est tout un scandale que j'ai fouillé dans ses affaires, les lettres de son fils chéri qui plus est. Je rentre à la maison bien merdeuse et on repart en froid pour un bout de temps avec la belle-mère.

Je prends les devants et je dis à Jean que sa mère m'a surprise en train de fouiller, « pêché avoué, à moitié pardonné », comme dit maman, mais je m'attends quand même à me faire engueuler comme il faut.

Tu parles, Jean ça l'amuse comme pas possible, d'imaginer sa mère qui me choppe le nez dans ses affaires et ma tête quand elle me dit « mais qu'est-ce que tu fais, Paulette !? » et que j'ai la honte de ma vie. Quel petit fumier, je pense. Je suis tout de même soulagée qu'il n'en rajoute pas. Et hilare, il dit qu'il part chez sa mère pour faire la commère. Je le supplie de ne pas y aller mais il s'en fout, il veut voir la tête de sa mère quand elle va lui raconter. Quel petit fumier, vraiment.

Au moment où il s'en va, il m'interroge pour savoir ce que je cherchais et je lui dis que je voulais comprendre ce qui le tracasse depuis qu'il a été réformé et il assure qu'il n'a rien du tout et que je suis pareille que sa sœur, je cite : « Tu te montes le bourrichon pour rien, comme Éliane, comme toutes les bonnes femmes. » Sympa.

Donc l'été est là et le dimanche on a passé une journée du tonnerre à la plage. P'tit Louis et Jean ont discuté tout l'après-midi du Tour de France qui vient de s'élancer. Le premier depuis la guerre. Bien entendu, cette année, il est « pour Vietto qui aurait déjà dû le gagner en 1939 », assure P'tit Louis, et Jean est d'accord. La preuve, il a récupéré le maillot jaune la veille. Éliane et moi sommes passionnées par le Tour de France et tous les gars de la pédale, vraiment c'est formidable, autant que s'ils échangeaient sur la taille des petits pois ou la meilleure mouture de farine pour les miches de la boulangère.

P'tit Louis raconte la fois où il a été voir les coureurs du Tour de France avant la guerre, et que c'est une chose à laquelle il faut assister au moins une fois dans sa vie, le Tour de France.

— Et comment que c'est à voir ! ajoute Jean qui ne l'a jamais vu, bien entendu.

Il propose :

— Si on y allait, tous ensemble ?

Car il y a une étape qui traverse la région, dans dix jours, le jeudi 17 juillet.

— Oui, très bonne idée, je réponds.

Je suis sincère, ça nous fera une sortie, loin de notre bled, ce n'est pas pour me déplaire.

Juste après, Éliane ne tient plus, elle nous annonce la grande nouvelle, pourtant elle s'était juré d'attendre encore au moins un mois : Elle est enceinte ! Je suis ravie pour elle, je me surprends à l'envier un peu, mais sans jalousie. On félicite P'tit Louis qui dit :

— Oh je n'ai pas fait grand-chose, vous savez.

— On ne veut rien savoir ! s'écrie Jean. Ne parle pas de ma sœur.

On rit de bon cœur et on excite Paul sur l'arrivée du bébé dans quelques mois, et sur le fait qu'il va être un grand frère mais je crois qu'il ne se rend pas vraiment compte.

Dix jours plus tard, on part au petit matin avec le casse-croûte parfaitement préparé direction Mûr-de-Bretagne, une côte terrible où on aura plus de temps pour voir les champions. C'est une sacrée trotte depuis chez nous. On a proposé à la mère d'Éliane et Jean de nous accompagner mais elle a dit non. Ça nous arrange, on est moins serrés, ou bien il aurait fallu l'attacher sur le toit avec de la ficelle, la vieille, comme un rôti, mais pas sûre qu'elle aurait accepté.

Le petit Paul est chou comme tout, il dort de bras en bras. Il écrase, il faut voir ça, il en bave de dormir si bien, un vrai pacha. Décidément, il me fait fondre ce petit.

Nous arrivons près de Mûr-de-Bretagne mais nous sommes bloqués par la foule, on doit abandonner l'auto dans un champ. On prend le pique-nique et on marche à la recherche d'une bonne place. Je n'ai jamais vu autant de monde, c'est inimaginable.

Et ça crie, ça chante, ça s'écharpe gentiment à propos de tel ou tel coureur. « Je te dis que ce sera pour Robic », « mais non ce sera Vietto », « Dame Bon Dieu, si c'est Branbilia je fais un malheur », et patati et patata.

Les cyclistes passent un par un pour cette étape, car c'est une épreuve « contre la montre » comme on dit. Les coureurs traversent la Bretagne du sud au nord dans la journée. Il faut être complètement fou je me dis et je n' imagine même pas l'état de leurs fesses après ça. Oh maman, rien que d'y penser j'ai mal pour eux !

La foule encourage les malheureux sur leur bicyclette quels qu'ils soient. Je me demande comment ça peut durer si longtemps, autant de bruit. Et je me surprends à être prise au jeu moi aussi et je les encourage, je crie

du plus fort que je peux. Le pire, c'est quand on annonce que Vietto arrive. C'est extraordinaire la route qui s'ouvre devant lui. Et il monte doucement comme les autres, la côte si raide. Jean remarque qu'il va moins bien que certains de ses adversaires, mais P'tit Louis assure qu'il se préserve pour les écraser dans la seconde partie du parcours, il ne faut pas s'inquiéter.

Mais il se trompe. On entend par le transistor que ça va mal pour Vietto et qu'il cède de plus en plus de temps à la concurrence. Depuis Mûr-de-Bretagne c'est la bérézina et il pourrait bien perdre son maillot jaune. Retour chez nous. Soupe à la grimace pour les garçons.

Nous sommes dans la maison, tous les deux avec Jean. P'tit Louis a refusé un dernier verre. Faut vraiment qu'il en ait gros sur la patate.

On fait l'amour avec Jean. On rigole. Et après on ne rigole plus.

Car Jean, la voix tremblante d'émotion, dans la nuit toute noire, sans oser affronter mes yeux, m'annonce qu'il s'en va.

J'allume la lumière. S'il croit que la nuit va le protéger, il se fourre le doigt dans l'œil.

— Et où est ce que tu t'en vas ? je lui demande, j'aimerais bien savoir.

— Je vais m'embarquer dans la marine marchande, ma Paulette.

— La marine marchande ? Et pour y faire quoi ?!

— Pour naviguer, pour travailler, gagner mes sous et voir du pays.

— Et ça t'est venu comme ça ? Des sous, on en a assez, ne te tracasse pas avec ça, va.

— J'y pense depuis longtemps...

— Depuis le régiment ? Pas vrai ?! Des mois que je le sens, que je le sais, et que tu me caches des choses.

J'ai la colère comme on ne peut pas imaginer. Je voudrais l'insulter, lui crier dessus la honte qu'il devrait ressentir de m'avoir prise pour une cruche depuis tout ce temps. Il continue de parler calmement. Il n'y a rien à faire pour que ça gueule et pourtant j'en rêve, oh oui, j'en rêve.

Jean y va de ses explications. Et qu'il n'a pas eu sa dose, qu'il veut voir du pays, ça, on a compris, entendre les histoires des marins et pouvoir en raconter lui-même. Et il y a des territoires qu'il rêve de voir, comprends-tu, ma Paulette, son golfe du Bengale de merde, le Canada français à la con, le fleuve Amazone de mon cul tant qu'on y est, et une petite île pas loin de Tahiti du nom de Huahine, c'est Tournellec qui lui a mis ça en tête. Mais qu'est-ce que je m'en cogne de Huahine !

Il a des pépites dans les yeux quand il dit ces mots et, ses yeux, moi je voudrais les lui arracher et les donner à manger aux crocodiles, mais des crocodiles il n'y en a guère par chez nous. Et alors, tant pour lui, je dis, bien vipère :

— Mais mon pauvre ami, ils n'ont déjà pas voulu de toi dans l'armée, si tu crois qu'ils te prendront dans la marine marchande.

Je ne m'en veux pas. Je ne regrette pas de lui avoir dit ça. De l'avoir ramené à sa condition d'estropié.

Il me tue d'une phrase :

— J'ai déjà trouvé un embarquement. Je vais partir mi-août, ma Paulette. Oui, mi-août. Sur un navire gigantesque. Je reviendrai dans un peu moins d'un an...

— Un an ?! Mais tu es complètement fou ! Jean ! Enfin, tu ne vas pas partir un an ! Est-ce que tu te rends seulement compte de ce que c'est, un an ?

Jean ne répond pas. Qu'est-ce qu'il pourrait répondre à ça. Rien, bien entendu. J'ai l'impression de tourner folle. Je me tais.

Et je repense à Perrine qui me tenait le bras, à l'hôpital des armées et qui me demandait de faire renoncer son fils à la mer. Comme j'aurais dû l'écouter, mais il faut croire que j'avais trop de fierté ou trop de stupidité en moi pour le faire. Un an. C'est impossible. Alors, ma fierté ou ma stupidité, je ne sais pas, je décide de les ranger dans ma culotte et je dis à Jean, douce comme le miel :

— Te souviens-tu quand tu as demandé ma main, sur les dunes ? Tu m'as dit qu'un seul mot de moi et tu resterais à terre.

— Oui, je m'en souviens... mais s'il te plaît, Paulette, mon amour, ne me le demande pas. S'il te plaît.

Il me regarde de ses yeux si gentils. Je n'ai jamais eu autant de chagrin. Je lui en veux de me forcer à lui demander ça. Ce n'est pas bien ce que tu

fais Jean, je pense. Ce n'est pas bien. Sauf que c'est de sa faute. Rien que de sa faute. Alors tant pis pour lui. Je dis :

— Je veux que tu restes à terre, Jean. Je ne veux plus que tu reprennes la mer. Jamais.

Jean se lève du lit. Il s'habille, quitte notre chambre et passe une bonne partie de sa nuit à fumer des cigarettes sous les étoiles. Et moi, je suis bien contente de lui avoir dit tout ce que je lui ai dit.

OceanofPDF.com

J'ai échoué. Jean va partir.

Il passe des jours et des jours à essayer de me convaincre mais sans jamais y parvenir. Je ne lui donnerai pas ma bénédiction. Mais il ne renoncera pas.

Je comprends vite, dès la première nuit en réalité, celle toute noire, où il m'a annoncé qu'il fuguait, car ce n'est rien d'autre que cela, une fugue, même s'il ne l'avouera jamais, qu'il partira quoi qu'il arrive.

Je ne connais pas Jean. Mon marin rien qu'à moi, tu parles. Il n'est rien qu'à lui.

J'avais raison sur une seule chose : il n'y a rien à en tirer des marins. Ce que j'ignore encore c'est si on finira par me pendre avec ma plus belle robe. Si ça arrive, eh bien j'imagine que ce sera ma punition d'avoir été si conne et d'avoir souri quand il m'a lancé « alors, ça boume ? ». C'est cher payé quand même, je me dis.

La mère de Jean est effondrée, pensez donc, quand son fils l'avise qu'il part en mer pour un an. Mais elle non plus ne parvient pas à le faire renoncer. Si elle y était parvenue et pas moi, je crois que j'aurais été écoeuvée à vie.

Je suis là pendant la scène, c'est pathétique et j'ai honte de mon mari. On dirait un môme qui vient avouer l'énorme bêtise qu'il a faite. Et le pire, c'est que sa mère finit par me regarder. Si elle pouvait, elle me cognerait, du délire, à croire que tout est de ma faute, on rêve. Elle ne manque pas d'air

celle-là, et je vais le prendre, l'air, justement, parce que ça va bien cinq minutes, les conneries. Je fume une cigarette anglaise qui me fait trembler les jambes.

Je les laisse finir de s'expliquer entre eux, les Cadoret, comme si ce n'était plus mes affaires. Jean me répète ensuite tout ce que sa mère lui a reproché mais je n'écoute pas, qu'ils se débrouillent.

Tant qu'à faire le tour de la famille on se rend chez Éliane. Jean crache sa Valda. Je joue avec Paul. Je lui montre comment on s'y prend aux osselets, il en met un dans sa bouche et manque de s'étouffer. Je vous jure, rien ne nous sera épargné.

Éliane répond à Jean cette phrase toute bête, mais évidente, et parfaite, pour lui montrer la réalité de son départ, elle lui dit : « Mais Jean, si tu t'en vas, tu ne seras pas là pour la naissance du bébé. »

Jean ne réplique pas. Quel con ! Pourtant, je crois que c'est la seule fois où il aurait pu flancher. Mais ça n'a pas été suffisant, même ça, l'arrivée de sa nièce ou de son neveu. Rien qu'à lui, il est, Jean. Je l'ai déjà dit, mais c'est une preuve de plus.

Pourtant, ça me donne une idée, j'aurais dû y penser avant. Je vais mentir à Jean, lui annoncer que je suis enceinte. Et il restera près de moi. Et il caressera mon ventre. On évoquera ensemble l'enfant à naître et le bateau s'en ira sans lui. Il renoncera à sa fugue. Je suis heureuse et je bénis mon esprit de cette si bonne trouvaille, je vais dormir le cœur léger.

Mais entre l'idée du mensonge et le moment où je dois me lancer, je cale. Car j'ai ressorti ma fierté de ma culotte et je ne veux pas me réduire à ça. Je ne veux pas être une menteuse.

Je décide de lui en faire baver. Je vais lui donner à voir ce qu'est une femme forte. Et qu'il en crève de laisser à terre, et loin de lui, une pareille bonne femme.

En un, je me promets de ne pas pleurer. Je ne lui ferai pas cadeau de mes larmes.

— Tu veux partir ? Très bien. Dégage, que je lui dis une fois.

Et d'autres fois, des mots bien plus méchants encore.

En deux, aucune pitié. Un soir que l'on discute il me promet :

— Je t'écirai tous les jours et même plusieurs fois par jour.

— Je ne suis pas ta mère, mon mignon. J'en ai mais alors rien à fiche de tes lettres. Écris toujours si ça t'occupe, et puis ça me fera du papier pour noter mes commissions ou pour démarrer le feu.

Voilà ce que je lui réponds. Ambiance.

En trois, de la férocité. Un autre soir, il me demande si je vais l'attendre. Il a le doute en lui, de plus en plus les chocottes, il ne sait plus par quel bout me prendre. Je lui réponds bien droit dans les yeux :

— T'attendre ? Tu verras bien, tu auras la surprise en rentrant. Mais si tu crois que je vais rester cloîtrée dans ma baraque pendant que tu tripotes le cul des vahinés, tu risques d'être déçu.

Malgré tout ça, et des tas de choses encore, je suis sur le quai de la gare au matin du 10 août. Le train pour Paris avant celui pour Bordeaux, celui-là,

je ne le verrai pas. C'est moi qui ai conduit jusque-là. Sans un mot pendant longtemps.

Dans la voiture, Jean a mis sa main entre mes jambes, je ne l'ai pas repoussé. Il m'a dit : « Tu sais, j'ai bien de la peine de partir. »

Il faut être culotté quand même, j'ai pensé !

J'ai ôté sa main d'un coup sec et j'ai balancé :

— C'est ta décision, mon grand. Maintenant tu assumes et tu arrêtes d'essayer de faire pleurer dans les chaumières.

Le chef de gare siffle. « Bon, eh bien, j'y vais », dit Jean et je réponds de la façon la plus détachée que je peux « eh oui, c'est ça ». Ne pas pleurer, aucune pitié, férocité, je me répète. C'est comme une ritournelle.

Il me prend dans ses bras. Alors tout de même, et malgré les ritournelles, on est comme on est, et j'ai le réflexe de le serrer plus fort et ce réflexe se transforme en décision tout à fait consciente. Je suis bien dans les bras de mon petit marin.

Le voilà qui s'en va pour de bon. Je lui demande d'être bien prudent et il me promet qu'il le sera, c'est une promesse. Comme toutes les promesses, elle ne coûte pas cher.

Avant de disparaître dans le wagon, il murmure, après m'avoir soufflé une dernière bise :

— Pense à moi, ma Paulette... Pense à moi tout le temps.

Et je me dis qu'il ne manque vraiment pas d'air.

Je ne me souviens pas être revenue à la maison, pourtant j'y suis. Il y a un blanc entre le moment où Jean s'en va et celui où je suis là, assise seule à table, en train de faire une réussite. J'espère que je n'ai tué personne sur la route. Une angoisse terrible me vient.

Je vais voir la voiture, j'en fais le tour, elle est impeccable, si j'avais tué quelqu'un ça se verrait je me dis, et ça me rassure. Est-ce que j'aurais fait une crise sans m'en rendre compte ? Je me serais sauvée toute seule ? Je n'en sais rien. J'ai déjà eu des absences après une crise. Mais ma robe est propre, mes souliers aussi. Mystère total.

Bon, je décide de ne pas me tourmenter davantage et de retourner à ma réussite.

Encore un blanc, c'est fou.

Quelqu'un frappe à la porte et entre sans attendre que je réponde. C'est ma mère qui me trouve sur ma chaise, le visage défait par les larmes. Et ma mère me prend dans ses bras et je ne suis plus une femme forte, mais une petite fille qui pleure contre les grosses doudounes de sa maman et qui chiale « il est parti maman, il est parti », et ma maman me caresse les cheveux et me console comme savent faire les mamans.

Comme je me reprends, elle a une expression, elle dit « femme de marin, femme de chagrin ».

Cette phrase change tout. Je suis pareille qu'un bourrin qu'on a cravaché trop fort. Je dis non. Non. Non ! Je ne serai pas de celles qui se morfondent, de celles qui ne vivent que pour attendre. Je sèche mes larmes. Je vais vivre. Vivre fort. À la baïlle, le chagrin. Je le promets. Je le jure. Je le crache.

OceanofPDF.com

Jean a décidé de partir pour vivre ce qu'il avait à vivre, très bien. Je ne serai pas en reste.

C'est le premier jour sans lui. Il a déjà été absent mais savoir qu'il s'en va pour si loin, pour si longtemps, ce n'est pas la même chose. Même le silence dans la maison est différent. C'est une drôle de sensation.

Il fait un temps superbe. Je décide d'aller me baigner. J'enfourche ma bicyclette et quelques minutes après je me glisse dans l'eau. Je suis bien.

Je sèche, au creux des dunes, je regarde les herbes hautes danser avec le vent. Elles s'en foutent pas mal du départ de Jean, les herbes hautes. Je reprends mon vélo et je vais voir la mère Cadoret. Elle est à sa table, elle équeute des haricots avec toute la misère du monde en plus de la sienne sur ses épaules, elle va finir avec une sacrée scoliose, la vieille, je me dis.

Tout ce qui l'intéresse, c'est son fils. Elle me demande si la route jusqu'au train s'est bien passée et si Jean a mangé à sa faim avant de partir et d'autres banalités passionnantes.

Elle voit que je suis gaie et ça l'agace. Ou plutôt ça la dépasse, elle ne comprend pas. Vraiment, elle ne comprend pas que je puisse sourire et ne pas être en train de me rouler par terre de chagrin alors que son garçon vient de partir.

Le pompon, c'est lorsqu'elle me fait remarquer que ma mère doit être contente que je retourne vivre chez eux et que je lui annonce que non, je reste chez moi.

— Chez toi, toute seule ?! qu'elle me fait, et je réponds que oui.

Je lui aurais confessé que j'étais la fille cachée de Fernandel et de Jean Gabin que ça ne l'aurait pas choquée davantage.

— Et que vont dire les gens, une femme seule chez elle ?!

— Ils diront bien ce qu'ils veulent, et puis je vous ferai remarquer que vous êtes aussi une femme seule chez elle.

— Enfin, ce n'est pas la même chose, ma fille. Tu conviendras tout de même qu'il y a une différence entre une veuve de mon âge et une jeune mariée du tien...

Ça oui, je veux bien en convenir et encore que je pense, mais je me tais, qu'on en a connu des veuves joyeuses dans les ports et ailleurs ! Est-ce que je lui demande moi, à la mère Cadoret ce qu'elle fait de ses fesses quand elle s'ennuie ? Si ça se trouve, elle passe son dimanche après-midi à palucher le maire ou bien le curé, va savoir. Et je ne peux pas m'empêcher de sourire rien que de penser au curé, la soutane relevée, les chevilles à l'air, et qui regarde partout autour de lui en sournois pendant que la mère Cadoret lui tripote le jésus, bien peinarde.

Elle le remarque que je souris, ça l'agace, on n'imagine pas, et elle ajoute :

— Et Jean ? Il est au courant que tu ne retournes pas chez tes parents ?

— On n'en a jamais parlé, à vrai dire.

— Il ne sera pas content quand il va l'apprendre.

— Pas content de quoi ? Que ça jase dans mon dos, que les commères me fassent une réputation de traînée ? Mais s'il ne voulait pas qu'on parle de moi comme ça, il n'avait qu'à pas s'en aller, votre fils chéri.

Fin de la conversation. *Kenavo*, à plus tard.

Les jours qui suivent, je fais exprès de passer avec mon auto devant la maison de la vieille pour lui montrer que je continue de vivre et de faire ce que je veux.

Un midi, je prends même un auto-stoppeur et je ralentis devant la baraque des Cadoret et je prie pour qu'elle me voie avec un homme sur le

siège d'à côté. Ça lui fera quelque chose à raconter à son fils dans ses courriers.

OceanofPDF.com

Fin août, je suis en route devant le port, je vais chercher le pain quand on me fait un grand geste pour me demander de m'arrêter. C'est le père Tournellec qui se penche à ma portière mais je n'ai aucune envie de lui parler, car je suis persuadée que c'est en partie lui qui a donné à Jean le goût de la fugue.

Je réponds à ses questions par « oui » ou « non » pas plus. Je regarde loin devant moi et je souffle mais ça ne suffit pas à le repousser, le père Tournellec, et il réussit à me convaincre de venir boire un verre. Je dis, toujours en soufflant et en regardant loin devant moi, aussi méprisante que je peux « si vous insistez ».

On va à *L'abri du marin*. Les mégots et les lèvres sur lesquels ils se baladent se tournent tous vers moi au moment où on entre, comme s'ils n'avaient jamais vu une femme de toute leur vie, ces cons-là.

Je ne dis pas bonjour. En ce moment, les marins, ça me dégoûte pas mal. Le père Tournellec me demande ce qui me ferait plaisir en précisant qu'ici à *L'abri du marin* on ne sert pas d'alcool. L'alcool à 9 heures du matin, très peu pour moi, de toute manière. Va pour une limonade.

Je me résous à être polie, j'ai été élevée comme ça, et à tenir la conversation, hypocrite jusque comme il faut. Le père Tournellec parle fort, il est toujours plus ou moins sourdine.

Je demande des nouvelles de Mado, sa femme, la sainte. Il se plaint qu'elle se plaint. Bonsoir ! Il faut oser tout de même. Il ne se rend pas compte de la chance qu'il a mais je n'ai pas envie d'argumenter sur la bonté

de la mère Tournellec, et puis de toute façon, ce n'est pas de sa femme dont il veut causer mais de Jean évidemment.

Il veut s'excuser – tu comprends, Paulette – parce que c'est sûrement lui qui a mis dans la tête de Jean ses idées de voyage au long cours, ça, on s'en doutait, mais il faut que je sache que lui, le père Tournellec, il en a vu dans sa jeunesse ! Oh que oui, on n'imagine pas.

Il en a vu de la mer et il a navigué dans les plus beaux golfes, les plus belles baies et affronté les tempêtes les plus invraisemblables, alors toutes ses aventures ça a donné envie à Jean, c'était fatal. J'écoute en tentant de masquer du mieux que je peux le fait que j'en n'ai rien à faire de ses histoires d'anciens combattants.

Et puis il me parle de Huahine. « Je connais, Jean m'en a causé », je lui fais remarquer. Alors le père Tournellec est content comme tout, je le vois. Car même s'il ne le dit pas, il ne voulait s'excuser de rien, mais simplement avoir la confirmation de son influence sur Jean. « Voilà, tu es content ? » J'ai envie de lui demander. Je me tais.

C'est reparti pour soixante-quatre tours du monde et vingt-trois traversées du Pacifique et le cap Horn et celui de Bonne-Espérance et les quarantièmes hurlants et les cinquantièmes rugissants ou bien l'inverse, je n'en sais rien. On révise sa géographie, je me dis. Je me dépêche de finir ma limonade.

Je veux m'esquiver. Je prétexte que j'ai encore des commissions à faire pour ma mère. Je vais pour sortir ma monnaie mais le père Tournellec insiste pour régler la note et dans un clin d'œil, il me balance que la prochaine fois ce sera pour moi. Compte là-dessus, Raimu.

Pendant qu'il paie je me balade dans l'abri et j'observe les quelques gravures exposées au mur. J'arrive à la bibliothèque et ma curiosité est piquée par un petit livre. C'est destiné aux marins en escales : un manuel avec des traductions du français vers l'anglais. Je demande au patron si je peux l'emprunter. Aucun souci, si je promets de le rapporter.

On se quitte avec le père Tournellec et je lui demande de passer le bonjour à Mado, il promet qu'il le fera et en profite pour me faire une bise et m'invite à passer à la maison quand je veux si j'ai besoin.

Chez moi, je m'installe sous le grand arbre dont on n'a pas le droit de dire le nom. Et je regarde plus en détail le manuel. Il y a les traductions de toutes les formules de politesse ; comment demander son chemin ; expliquer d'où l'on vient ; les éléments d'un bateau ; commander de la nourriture et, à la fin, un rappel des règles d'hygiènes élémentaires pour ne pas chopper la chaude-pisse. Pas de doute, c'est destiné aux marins. Je lève les yeux au ciel mais ça m'amuse.

Je passe la fin de la matinée et tout l'après-midi à recopier les pages du manuel et à essayer de retenir tous les mots en anglais. Je trouve ça excellent. C'est comme si un autre monde s'était caché pendant tout ce temps dans ces petites pages et qu'il s'offrait à moi, d'un coup. Tu parles d'une belle surprise.

Le soir est là sans que je m'en rende compte. Si bien que je n'ai rien à manger et que je décide d'aller souper chez mes parents. Ils sont contents, et la bonne cache sa joie d'avoir à ajouter un couvert.

Tout le temps du repas, je leur raconte le petit livre et tout ce que j'ai appris en anglais. Des dizaines de mots dans la journée et la conjugaison au présent de quelques verbes. « C'est un jeu d'enfant, l'anglais », je leur dis.

Ma mère note qu'on ne m'a pas vue aussi gaie depuis des semaines. Je réponds que c'est vrai, je suis euphorique et je leur demande si je peux rester coucher chez eux ce soir, je n'ai pas envie d'être toute seule. Tout le monde est ravi.

Je rentre chez moi le lendemain et retourne à mon bouquin. Je suis passionnée. À chaque nouveau mot que j'apprends, c'est un plaisir formidable. En moins d'une semaine, je connais tout le livre par cœur et les conseils pour ne pas choper la chtouille, en prime.

À la fin de la semaine d'après, je reçois un paquet énorme. Ce sont les premières lettres de Jean. Il y en a des dizaines. Je me demande bien comment il a pu trouver le temps d'en écrire autant. Ça ne doit pas bosser beaucoup sur son cargo, je pense.

C'est joli tout ce qu'il raconte dedans et détaillé comme on n'imagine pas, si bien que j'ai l'impression de voyager près de lui, même si je n'ai rien demandé. S'il croit qu'il va m'amadouer avec ses courriers, il se trompe. Je ne vais pas lui rendre son année plus facile.

Dans la dernière lettre, il me donne l'adresse du port où je dois lui écrire, quelque part au Canada. Je prends du papier et j'écris :

« Tout va bien ici. Sois prudent. Je pense à toi.

Ta femme, Paulette. »

Rien de plus.

Je glisse mon courrier dans une enveloppe que je vais poster au bourg en fin de journée. Quand je donne le pli au guichet et que je paie le timbre international, je pense à ma mère qui dit toujours pour s'excuser d'être trop dure : « Bonne ne s'écrit pas avec un C. »

Comme un fait exprès, je tombe sur la vieille Cadoret qui vient apporter un colis pour son fils. Elle me demande si moi aussi j'ai bien reçu les lettres de Jean. Et je réponds que oui, « j'ai de la lecture jusqu'à la Noël », je précise, et elle enrage de s'imaginer qu'il m'a peut-être plus écrit à moi qu'à elle.

Le lendemain, mes parents arrivent à la maison avec tous les livres qu'ils ont pu trouver pour apprendre l'anglais. Et c'est le plus beau cadeau qu'on m'ait jamais fait. Je dis merci, merci, merci. Je suis folle de joie. Les jours qui suivent, je reste à ma table ou sous le grand arbre dont on n'a pas le droit de dire le nom et j'apprends tout ce que je peux apprendre, *my tailor is rich* et tout le tralala.

À la Toussaint, je reçois un nouveau paquet de lettres de Jean mais moins épais que le précédent. Dans la dernière lettre il me reproche de ne

pas lui écrire davantage et de ne pas lui raconter ce que je fais. Mon sang ne fait qu'un tour. Je prends son courrier et je réponds à l'encre rouge, comme corrigent les maîtresses :

« Tu n'as qu'à être là ! »

Sur une autre feuille, j'écris.

« Tout va bien ici. Sois prudent. Je pense à toi.

Ta femme, Paulette. »

Je me promets de ne jamais rien lui écrire d'autre que « Tout va bien ici. Sois prudent. Je pense à toi. Ta femme, Paulette. » Et moi, je tiens toujours mes promesses. Pour être sûre, je jure sur ma tête.

OceanofPDF.com

Afin d'améliorer encore mon anglais, je me dégotte un vieux prof de lycée à la retraite, Monsieur Chorin, mais il veut qu'on prononce « *Mister Chorine* ». Très bien.

J'arrive chez lui super confiante et, au bout de dix minutes que je lui donne à entendre ce que je sais, il me fait : « Bon, on va tout reprendre depuis le début. » Vexée comme un pou, la Paulette.

Mais je m'accroche et je passe mes journées chez lui jusqu'à mi-décembre. Ensuite, il part visiter des amis en Irlande pendant un mois, mais il me donne des devoirs.

Le midi du réveillon je vais voir la mère de Jean qui a reçu un nouveau paquet de courrier, le matin. Je n'ai rien reçu et je mets ça sur le compte des PTT, mais tout de même je me demande si je n'y suis pas allée un peu trop fort dans ma dernière lettre.

La mère Cadoret m'apprend que Jean était au Brésil aux dernières nouvelles, qu'il a fait escale à Cuba et que si on veut avoir une chance de le toucher avec nos prochaines lettres, il faut lui écrire dans un port au sud de l'Argentine. Je note l'adresse au cas où je ne reçoive pas les lettres à temps.

Ensuite, je file chez Éliane qui est déjà grosse comme une barrique. Petit Paul me devine qui entre, il crie « Tata ! » et il me saute dans les bras tout sourire, et j'ai un cafard terrible que Jean ne voie pas ça.

Je lui écris à l'adresse en Argentine :

« *Tout va bien ici. Sois prudent. Je pense à toi.*

Ta femme, Paulette. »

J'hésite à y ajouter « Joyeux Noël » ou quelque chose comme ça, et je meurs d'envie de lui parler de petit Paul, de sa sœur toute grosse, et de tout ce que je sais en anglais désormais, et comment « *Mister Chorine* » me casse les bonbons toute la journée avec la prononciation du « *the* », mais je ne le fais pas.

On réveillonne avec mes parents. Mon père est de mauvais poil car ses chantiers n'avancent pas comme il veut. Ma mère s'ennuie, c'est de saison. Elle râle sur la météo, sur les voisins, sur les ouvriers de papa et l'humidité dans la maison. Je dis : « Mais il faut vous changer d'air aussi. » Et l'idée me traverse l'esprit, je propose : « Si on allait à Paris tous ensemble ! » Mon père me prend pour une folle et avec le bazar sur ses chantiers aucune chance qu'il s'éloigne. Je vois bien que ça titille ma mère de me dire oui même si elle répond, parfaite vierge effarouchée :

— Paris ? Mais tu n'y penses pas, Paulette !

— Un peu que j'y pense, Maman. Et si Papa ne veut pas venir, eh bien allons-y toutes les deux. On ira voir la tour Eiffel ! Allez hop, on ne réfléchit pas, on prend le premier train demain.

— Tu crois, vraiment ? Et toi Albert, tu en penses quoi ?

— J'en pense que la tour Eiffel, je l'ai déjà vue quand j'étais au régiment et que si vous prenez le train demain, eh bien je vous emmènerai à la gare. Dans ce cas, vous feriez bien de préparer votre baluchon dès maintenant.

Le lendemain, nous sommes dans le train avec ma mère, direction Paris. Ça me réjouit comme on n' imagine pas ce voyage et ma mère est aux anges. Joyeux Noël.

Elle m'embrasse sur le front et elle dit « bon anniversaire de mariage, ma fille ». Voilà un an, c'était ma noce. Tout à mon voyage pour Paris, je n'y avais pas pensé.

J'imagine Jean, tout seul dans la bannette de son cargo, et je me demande si lui y a pensé. Je suis certaine que oui.

Ces quatre jours à Paris sont magiques. On voit tout ce qu'il y a à voir. Les monuments, les magasins, les bistrots, les revues et les restaurants, *Moulin Rouge*, céleris rémoulades, Arletty et *Samaritaine*, tout y passe. On mène la grande vie avec maman. Quatre jours de bon temps.

Je veux absolument aller assister à une pièce de Marcel Pagnol mais ce n'est joué nulle part. Par chance on donne *Marius* dans un petit cinéma du XIV^e. Je l'ai déjà vu avant la guerre, et les marins qui abandonnent leur chérie, je me dis que ce serait peut-être mieux une autre fois. Mais on y va avec maman.

Au bout de quelques minutes, ça ne loupe pas, j'ai les larmes quand Escartefigues répond à Marius que « oui, les bateaux ça va loin mais parfois ça va aussi profond... », ma mère le voit et elle me prend la main. Mignonne petite maman.

Et puis je comprends beaucoup de choses un peu après. Quand César dit à son fils qu'il l'aime bien et que Marius répond à son père que lui aussi, il l'aime bien. Et je me dis que c'est une phrase que mon petit marin n'a jamais entendue de la part de son père et qu'il n'a jamais pu lui prononcer non plus. Et je trouve que c'est navrant et cruel. Peut-être que c'est ce que Jean est parti chercher là-bas, sur l'eau. Les choses que son père ne lui a pas dites. Je n'en sais rien.

Les mois filent. Les bourgeons explosent sur les branches du grand arbre dont on n'a pas le droit de dire le nom. Il est superbe, on croirait qu'il s'est fait beau pour le retour du printemps.

Les courriers de Jean continuent d'arriver par saccades. Dans le même paquet de lettres, j'apprends qu'il a passé le cap Horn, qu'il a remonté les côtes du Chili et fait route vers Tahiti sans accroc. C'est de là qu'il m'a posté les courriers qui me sont arrivés par avion. Il ne pourra plus prétexter son besoin de voir du pays, je me dis.

Sa prochaine destination sera le port de Singapour. Des semaines sans toucher les côtes, il espère tout de même voir Huahine et peut-être y faire une rapide escale mais rien n'est moins sûr. Si tout continue aussi bien, il sera de retour à la maison début juillet, comme attendu. Il a hâte de me serrer contre son cœur. Moi aussi, j'ai hâte. Pourtant, j'écris à l'adresse qu'il m'a donnée à Singapour :

« Tout va bien ici. Sois prudent. Je pense à toi.

Ta femme, Paulette. »

Ça me fait un mal de chien de ne pas lui en dire davantage. Mais je dois m'y tenir pour qu'il ne parte plus jamais.

Je continue de travailler toujours aussi fort l'anglais. Monsieur Chorin, me félicite même s'il reste encore beaucoup à faire pour être bilingue, comme on dit. C'est l'objectif que je me suis fixé.

C'est l'oral qui me pose le plus de soucis et il faudrait que je pratique davantage. « Il faut être baignée dans la langue pour vraiment progresser »,

assure Mister Chorine. Il me conseille d'aller passer du temps en Angleterre, si j'en ai l'occasion et ça ne tombe pas dans l'oreille d'une sourde.

Je vais y aller. Dès que possible. J'organise tout ça avec l'aide de mon professeur. Je peux aller en Irlande chez ses amis mais je préférerais Londres tant qu'à faire. Va pour Londres. Mon père me prend pour une folle quand je lui demande des sous pour financer le voyage et mes nuits d'hôtel, et les cours sur place.

— Et tu comptes rester longtemps, là-bas ?

— Je n'en sais trop rien. De toute façon, mon professeur m'a dit qu'il n'y a que comme ça qu'on progresse. Et il s'y connaît.

Et j'ajoute douce comme le miel :

— Je te rembourserai mon petit papa. Jusqu'au dernier penny, tu peux me croire.

Je sais d'avance ce qu'il va répondre et ça ne loupe pas, il lève les épaules et il dit :

— Tu ne vas rien me rembourser du tout. C'est mon cadeau.

Je le connais par cœur ce papa qui ne peut rien refuser à sa petite chérie.

Le temps de faire tous les papiers, de m'organiser un minimum, je suis dans le bateau pour l'Angleterre, début mai. Je fais la fière au moment d'embarquer mais c'est peu dire que j'ai les chocottes.

Ma mère m'embrasse comme si je partais à la guerre et mon père me fait une bise et me chuchote : « Pas de bêtise ma fille, attention aux gens. »

Éliane, P'tit Louis, Paul et bébé Michel m'ont fait la surprise de venir me dire au revoir. Éliane assure que l'on fera une fête du tonnerre quand tout le monde sera de retour en juillet. P'tit Louis glisse l'idée qu'on retourne voir le Tour de France, tous ensemble. Le 2 juillet, il y a une étape prévue entre Dinard et Nantes. Je promets qu'on ira si Jean est déjà de retour à ce moment-là, mais ça risque d'être juste.

Le bateau siffle et, quelques minutes après, j'agite mon mouchoir à l'attention de mes parents, Éliane, P'tit Louis, Paul et bébé Michel. C'est parti, je me dis. Je suis toute seule pour de bon.

Je révise dans ma cabine. J'étudie la carte du Sud de l'Angleterre que m'a dégotée Monsieur Chorin. Je sais où prendre le train. Je sais où je vais arriver. Je sais où je vais dormir à Londres. Ça va aller, je me rassure. Mais vraiment je ne fais pas la fière.

La traversée est longue, la mer est jolie, elle ne me secoue pas trop, peut-être qu'elle veut se faire pardonner de m'avoir emprunté Jean ? Je dors un peu, sans prendre le temps de me déshabiller.

On annonce en anglais par les haut-parleurs, que les côtes sont proches, je suis toute contente de comprendre. Je quitte ma cabine et je rejoins le pont. Le vent frais dans les yeux me fait un peu pleurer et je tiens mon chapeau de la main pour qu'il ne s'envole pas.

Elles sont là, maintenant, les côtes anglaises. Pour la première fois de ma vie, je vois un autre pays que le mien. C'est quelque chose tout de même.

Je pense à Jean, sur le *Mutin*. Comment il a embarqué les résistants de nuits, et cette histoire qu'il m'a contée cent fois, sans jamais se vanter. Comment ils ont mis deux jours à traverser, et la peur qu'il a eue d'être pris par les Allemands et le bonheur aussi d'atteindre le rivage en face. Quatre ans après, je fais le même chemin. C'est comme si j'étais un peu avec lui sur son petit canot, ou bien comme s'il était avec moi, sur ce gros bateau, je ne sais pas.

Soudain, j'entends Jean, dans mon dos. Il est là. Il vient vers moi, c'est le bruit arythmique de sa canne qui cogne contre le sol du paquebot. Encore un peu et il me pincera gentiment les fesses et puis il dira « me voilà rentré, ma Paulette ». Et on sera tous les deux bien contents. J'ai les yeux tout plein de larmes, mais cette fois ce n'est pas la faute du vent.

Je me retourne pour lui sourire et lui dire tout ce que je l'aime mais il n'est pas là. Mon Jean. Mon petit marin.

Je regarde le ciel. Je les attendais et ils arrivent : les trois coucous de la Royal Air Force. Ils font un demi-tour au-dessus de moi, tout doux comme font les grands cormorans, dans un raffut terrible. Et la mer est bleue et la lande au loin est verte et les bateaux anglais se dandinent sur les flots comme ils font chez nous, tout est pareil et alors c'est le moment.

Je chante : « Y'a d'la joie, bonjour bonjour les hirondelles. » Comme mon petit marin, rien qu'à moi. Je chante.

OceanofPDF.com

PIERRE

OceanofPDF.com

À la fin du mois de septembre 1951, deux autos prennent la route de l'est pour un trajet de trois jours, à destination d'une ferme du Jura. Elle se trouve, cette ferme, à la lisière d'une forêt de sapins, d'épicéas et de quelques hêtres, face à la ville de Genève, en Suisse.

Eugène, le vieux charpentier, conduit la voiture de tête avec précaution. C'est la Delahaye de son patron qu'il est autorisé à utiliser pour la première fois, mais le père de Paulette n'aurait pas voulu que sa fille et son petit-fils traversent la France à bord d'une auto inconfortable.

Eugène a pour consigne de rapporter la Delahaye une fois que Paulette et Pierre seront bien installés. Le vieux charpentier est d'avis que, sans la jeune femme et le bébé, le retour sera plus rapide et il prévoit de ne s'arrêter qu'une seule nuit, peut-être du côté de Tours, afin d'être revenu chez lui le dimanche en fin d'après-midi. Il aimerait bêcher un peu son jardin avant les vilaines pluies fines mais interminables, du début de l'automne.

Derrière la Delahaye, le gros Robert conduit d'une main la Peugeot 202, celle que le patron a offerte à sa fille et à son gendre le jour de leur mariage, et à l'intérieur de laquelle on a fourré ras la gueule les affaires de la veuve et de l'orphelin. De l'autre main, le gros Robert picore dans le panier, les provisions que lui a préparées sa mère. C'est de la salaison pour l'essentiel, et des crêpes à la farine de sarrasin coupée avec du son d'avoine, plus amer certes, mais meilleur marché. « Je ne suis pourtant pas un cheval », a râlé le gros Robert en observant sa mère confectionner la pâte, n'empêche que maintenant il se régale.

Jusqu'ici, jamais le gros Robert n'a quitté la région où il est né et, durant tout ce voyage, il est fasciné par les odeurs de la Mayenne, par les pierres blanches de la Loire, par les oiseaux partout, par les couleurs de la montagne de Corton au crépuscule, par les accents des gens du Doubs et aussi les rivières profondes de là-bas, les collines, les plateaux, les pics et les talus de ce pays, la France, qu'il ne connaissait finalement pas.

C'est une véritable expédition pour le gros Robert et il a été pris d'angoisse quand Albert Quentin lui a demandé s'il était d'accord pour escorter sa fille jusqu' dans ces contrées lointaines du haut Jura. « Le haut Jura ? » a répété le gros Robert en se grattant l'arrière du crâne bien conscient que la demande de son patron n'en était pas vraiment une et que d'accord ou pas, il irait.

Dès lors, il imaginait l'endroit comme une sorte de province soviétique, froide, grise, et infestée de loups. Ces loups des histoires que l'on raconte aux enfants pour les mettre en garde autant que pour les faire frissonner et ça avait fonctionné avec le gros Robert. Même à 27 ans, et le quintal dépassé depuis fort longtemps, aucune chance qu'on ne lui fasse traverser une forêt, tout vêtu de rouge, pour aller porter des galettes et un petit pot de beurre à sa mère-grand. Ah ça non, aucune chance.

La première nuit, tous les quatre dorment dans un petit hôtel près d'Angers. Ils s'y sont arrêtés au hasard, ce qu'ils regrettent lorsqu'ils constatent que les draps sont piqués de gris. « Mon vieux dos va me le faire payer au prix fort demain matin. J'aurai encore de la chance si j'arrive à me lever », pense le vieil Eugène au moment de poser sa main sur le matelas de laine creux.

Quand ils sont assis pour dîner, le gros Robert fait remarquer que la table est de « *biouè* », ce qui signifie dans son patois que celle-ci est bancale. Le vieil Eugène l'arrange avec deux petites cales qu'il a taillées « propres et nettes » à l'aide de son couteau dans un morceau de châtaigner

chipé à la réserve de bois, en dessous de la cheminée. Ce sera suffisant pour le temps du dîner.

Le vieil Eugène se permet de conseiller à la patronne de faire voir la table à un ébéniste, ça ne doit pas manquer par chez eux, les ébénistes. « En effet, ça ne manque pas », répond la patronne, « ce qui manque davantage ce sont les sous », et elle retourne sans plus de parole vers sa cuisine.

Elle leur bat une omelette et la saupoudre de quelques herbes dont elle ignore les noms, mais personne ne s'est jamais plaint de ces herbes anonymes. Elle leur demande si des pêches au sirop leur conviendraient pour le dessert.

Eugène et le gros Robert partagent une bouteille de vin d'Anjou tiré d'un bout de vigne d'un coteau de l'arrière-pays. « C'est du cabernet franc, on l'appelle aussi cabernet breton. Il est peut-être bien originaire de chez vous, ce raisin-là », précise la patronne. Le gros Robert ne connaît pas le cabernet et le vieil Eugène n'en a que pour le poulard qu'il appelle aussi bien ploussard sans savoir lequel des deux termes est juste. S'il n'en a que pour ce cépage, c'est parce que c'est celui que vendangeait son grand-père quand lui était gamin.

Le gros Robert et le vieil Eugène goûtent donc le vin d'Anjou sans a priori. Le cabernet franc, mûr comme il faut, caresse leur langue et flatte leur palais. « C'est bon, dame bon Dieu ! » s'exclame avec sa mine réjouie de bâfreur, le gros Robert en regardant le vieil Eugène qui a lui, l'œil canaille. Et le vieil Eugène estomaqué par le délice de ce vin répond « ah oui, c'est bon ! Quel régal ! », jamais il n'aurait pensé boire meilleur que le poulard de son grand-père.

Le gros Robert propose de s'arrêter au retour pour en charger une demi-barrique dans le but d'en consommer une partie et de faire commerce du surplus si c'est possible, mais ça ne l'est pas.

Les trois verres qu'il a bus tournent la tête du vieil Eugène. Il n'a plus l'habitude du vin pur et il dormira d'une traite et sans rêve, ce qui ne lui est

pas arrivé depuis longtemps.

Pendant la nuit, un voisin de chambre tambourine contre la porte de Paulette, râle que les cris incessants du bébé le réveillent toutes les cinq minutes. « Mais donne-lui du lait à ce chialeur ! » il gueule.

De ce fait, le gros Robert sort de sa chambre en slip et tricot de corps et interroge le gueulard sur le pourquoi du comment d'un tel vacarme. Le gueulard répond vivement et insiste sur la nécessité pour lui d'avoir ses huit heures de sommeil et juste après il qualifie Paulette de « greluce ».

À ces mots, le gros Robert se rapproche du gueulard et lui colle une grande calotte dans l'oreille en lui assurant que s'il faut encore l'aider à trouver le sommeil il peut cogner bien plus fort, aucun problème là-dessus, ça lui fera même plaisir. Le gueulard, un représentant de commerce qui fait dans la cravate les lundis et mardis et dans les sous-vêtements pour dames le reste de la semaine, retourne dans sa chambre sans demander son reste et on ne le verra pas au petit-déjeuner.

Le soir suivant, le petit convoi fait halte au sud de Beaune. Le gros Robert raconte trois fois au dîner et à chaque fois plus riant, comment le gueulard a tourné les talons en se frottant l'oreille.

En même temps qu'il cause, il se régale d'un saucisson à la pistache, de patates à la crème, d'un pichet de Pernand-Vergelesses, et d'une tarte au sucre juste après avoir déglingué la moitié du plateau de fromages sans même prendre prétexte pour cela de la présence d'un bout de pain. La bouche encore pleine de tome de vache, il assure qu'il se verrait bien vivre toute sa vie dans une région capable de produire des choses aussi délicieuses. Le vieil Eugène acquiesce même s'il se méfie toujours des Bourguignons ainsi qu'on lui a appris à le faire depuis son enfance.

Paulette ne répond rien. Cela fait plusieurs mois qu'elle ne parle plus beaucoup. Elle qui savait être si gaie, avant. Quelle tristesse, pense le vieil Eugène qui, pourtant, en a vu des choses pas marrantes.

Eugène fait la route à l'envers de celle de l'exode, presque toujours silencieux, concentré sur sa conduite. Il ne voudrait pas abîmer la Delahaye du patron.

Le plus souvent, Paulette joue à l'arrière avec son petit garçon quand celui-ci est éveillé. Le reste du temps, elle le pose contre son cœur pour qu'il trouve le sommeil. La voiture le berce et on ne l'entend presque jamais, bébé Pierre. Le silence et l'absence de parole ne gênent pas Paulette. Le vieil Eugène, lui, en profite pour penser.

Le pays a changé, c'est invraisemblable. On croise des autos sur chaque route, on voit des tracteurs dans chaque champ. Les bosquets, eux, semblent se faire plus rares, les gens ne marchent plus, ils se font tous porter par des voitures et des motos ; dans le pire des cas, ils sont à bicyclette. Ce qui marque surtout le vieil Eugène, ce sont ces énormes réclames pour de la boisson, pour des couches-culottes, pour des cigarettes, pour des machines à coudre, et des tas de choses encore que l'on trouve aux pignons des maisons et à la croisée des chemins. Le monde a changé, oui. Le vieil Eugène ne l'ignorait pas, seulement il n'imaginait pas que c'était à ce point.

Plus de dix ans avant, il était avec sa femme. Ils marchaient dans l'autre sens, portés ni par une auto, ni par une moto, pas plus que par une bicyclette. Une fois ou deux, au détour de quelque carrefour qui lui semble plus familier que les autres, il a le sentiment de se croiser avec Yvonne à son bras, terrorisée qu'elle était par les Stukas. « Ma pauvre vieille », pense Eugène.

En juin 1940, comme tant d'autres, ils avaient pris la route, effrayés par l'avancée des Allemands. Ils étaient allés aussi loin que possible, seulement arrêtés par la mer.

« Je crois qu'on est tout au bout », avait dit Yvonne à Eugène sur le haut de la falaise. Et le vieil Eugène avait opéré un court demi-tour et trouvé de l'embauche dans l'entreprise d'Albert Quentin. Ce devait être temporaire. Dès que la guerre serait terminée, ils rentreraient dans leur maison, près de

Lons-le-Saunier, cette ville où le père du vieil Eugène faisait le pain dans le temps, et où sa mère le vendait ensuite. C'était avant que le four n'explose et que la boulangerie et tout le reste crame, à la mi-septembre 1914. Eugène, mobilisé dès le mois d'août comme tous ceux de sa classe, avait échappé au brasier. Il était affecté à la défense d'un abri dans les Ardennes, un fort quelconque qui datait de Mathusalem. C'est la guerre qui l'avait sauvé. « Ironie du fort », pensait le vieil Eugène qui réfléchissait par association d'idées dans les bons jours, et par calembour dans les mauvais.

Le temporaire était devenu définitif lorsque Yvonne s'était effondrée dans le jardin et avait été enterrée dans le sol de cette région qu'elle n'avait jamais vraiment aimée, « pourrie d'humidité », elle disait. À moins d'être d'une mauvaise foi fantastique, personne ne l'aurait contredit à ce sujet. Maintenant qu'elle était installée *ad vitam eternam* dans cette terre pourrie d'humidité, le vieil Eugène ne voulait plus la laisser seule. Il avait fait vendre la maison du Jura par le notaire du canton qui avait envoyé l'argent, moins ses frais, après la guerre. Ce n'était pas beaucoup, juste assez pour ne dépendre de personnes une fois que son dos lui interdirait définitivement de travailler. C'était bien suffisant pour le vieil Eugène.

On n'imagine pas la joie que ressent le vieil Eugène au moment où s'offrent à sa vue, et pour la première fois depuis plus de dix ans, les contreforts ouest du Jura. Pour les quelques heures de route qu'il reste, le vieil Eugène s'improvise guide et se surprend bavard.

Il donne à Paulette le nom de tel ou tel arbre, de telle ou telle combe, de tel ou tel rapace. C'est comme s'il avait déjà exploré chaque hameau, franchit chaque col, gravit chaque sommet, piégé chaque animal. Ici on a atteint des records de froid, là se cache une cascade vertigineuse, ici encore on peut observer le lynx ou le grand tétras, mais il faut faire preuve de patience et jouer d'un peu de chance.

Malgré sa joie, Eugène tente de freiner, non sans peine, son enthousiasme. Car il a conscience que pour Paulette c'est différent.

Pour elle, ces trois jours sont un autre exode et le haut Jura, malgré la beauté éblouissante de sa nature, est terre d'exil. Un exil qu'elle a choisi, pensent ceux qui ne comprennent rien. Car Paulette n'a pas choisi. Cette fuite s'est imposée à elle. Comme le départ vers l'Angleterre s'était imposé à Jean.

Parce que si elle n'a pas réussi à sauver son mari, son petit marin, rien qu'à elle, elle sauvera son fils d'une façon ou d'une autre. Elle ne laissera pas la mer le dévorer. Son ventre à elle ne servira à pas à nourrir cette goulue. Certainement pas. Elle l'a promis. Elle l'a juré. Elle l'a craché.

C'est pour cela qu'elle a abandonné la terre où elle a vu le jour vingt-cinq ans avant. C'est pour cela qu'elle a vidé *Roz Ar Mor*. C'est pour cela qu'elle a quitté ses parents. C'est pour cela qu'elle a laissé seule l'inscription « Jean Cadoret » gravée sur le panneau au fond de la petite église. Ce panneau surmonté d'un *ex-voto*, sur lequel s'inscrivent depuis si longtemps le nom et le prénom des marins perdus. Pas loin, sur la gauche au-dessus de « Jean Cadoret » se trouvent le nom et le prénom de son père « François Cadoret », mangé par la mer lui aussi, un peu plus de vingt ans avant. Deux drames en vingt ans, certaines familles connaissent bien plus rapide, bien plus sévère. Mais Paulette n'en a rien à faire des autres familles.

C'est pour cela qu'elle s'en va, Paulette. Loin, très loin de là où elle est née, loin très loin de sa maison, loin très loin de ses parents, loin très loin de la gravure Jean Cadoret sur le panneau surmonté d'un *ex-voto*, au fond de la petite église.

Après qu'on lui eut annoncé ce qui était arrivé, après avoir séché ses larmes, après avoir étouffé le feu de la cheminée et arrêté la pendule, elle avait pris une carte, elle l'avait étudiée et elle avait décidé. Elle irait se

réfugier où il faut, avec son petit garçon. Commandée par le désir ardent et vital de le protéger, comme font les louves.

Elle recommencerait sa vie à elle et bâtirait sa vie à lui dans ce village, à la lisière d'une forêt de sapins, d'épicéas et de quelques hêtres, face à la ville de Genève, en Suisse, parce que c'était de là que la mer se trouvait le plus loin.

OceanofPDF.com

Quand Paulette a annoncé sa décision de s'en aller à ses parents, ils n'ont pas tenté de la dissuader. Ils avaient compris eux, que ce n'était pas un choix. Ils décidèrent de l'aider du mieux qu'ils pouvaient, « dans la mesure de nos moyens », comme aimait à le répéter Albert Quentin depuis que ses moyens ne cessaient d'augmenter.

Il avait confié sa fille à ses deux meilleurs ouvriers, ceux en qui il avait le plus confiance, pour « l'escorter jusque là-bas ». Huguette Quentin, elle, avait fait meubler la ferme au complet avant l'arrivée de Paulette et de bébé Pierre. Elle avait tout commandé par téléphone dans un magasin chic de Genève. Elle avait dit : « C'est pour ma fille et mon petit-fils, il leur faut absolument tout. Et que ce soit clair, coloré et moderne, je n'achète pas pour une petite vieille. Je vous fais parvenir l'argent dès demain par mandat, les bons comptes font les bons amis. »

En entendant le mot moderne, Albert avait été satisfait et il avait convenu avec sa femme d'aller visiter Paulette et leur petit-fils pour Noël, par le train.

— Il faudra nous couvrir, avait précisé Huguette et nous devons aussi nous charger en mouchoirs, avec le froid de là-bas, nous aurons la goutte au nez sans cesse.

Si le Jura résonnait comme l'URSS à l'esprit du gros Robert, pour la mère de Paulette, c'était ni plus ni moins qu'une sorte de pôle Nord ou bien un genre de Groenland. Dans ces contrées glacées certains y perdaient des

doigts, ou bien les pavillons des oreilles, en quelques minutes, gelés par le blizzard, c'était « très connu ».

— Ah, bon ?! avait répondu son mari.

Ça ne lui avait pas tellement plu. Autant l'humidité il en faisait son affaire, autant le froid quand il se trouvait extrême, ce n'était pas pour lui.

La nuit du départ de Paulette, Albert Quentin avait fait un rêve étrange, il y faisait un froid terrible justement. Il revivait pour la centième fois cette journée furieuse au cours de laquelle il avait dû porter sur des kilomètres et des kilomètres son camarade Léon, « un homme de soixante-quinze kilos au moins sans compter le poids de la boue à ses godillots ». Le camarade Léon ainsi porté ne parlait pas, lui qui était pourtant une pipelette de première, et hâbleur avec ça, jamais on ne s'ennuyait avec Léon. Comme le chemin n'en finissait pas, et que le camarade Léon continuait de se taire, Albert Quentin avait tourné la tête vers lui, mais à sa grande surprise Léon n'était plus là. C'était Paulette qui avait pris sa place.

Et Paulette était toute petite, toute légère, toute menue et elle disait « plus vite éléphant papa ! Plus vite éléphant papa ! », alors il avait obéi comme toujours à la demande sa fille et il avait accéléré.

Albert Quentin avait oublié depuis longtemps qu'elle l'appelait ainsi lorsqu'il acceptait de la prendre sur les épaules. Éléphant papa.

Et tandis qu'il continuait de rêver de sa Paulette toute petite, toute légère, toute menue, sur ses épaules, les yeux d'Albert Quentin, dans son sommeil, pleuraient de joie.

La fin du voyage vers l'est se déroule sous la pluie. En haut du col de la Faucille, le vieil Eugène stoppe la Delahaye sur un accotement, invite Paulette à sortir de l'auto. Il lui indique que la ferme est censée se trouver quelque part en contrebas sur la gauche, dans cette dernière vallée immense. Il s'est arrêté en premier lieu pour faire admirer le panorama que l'on annonce comme l'un des plus beaux de France, mais le ciel bouché gâche tout.

— Là-bas c'est Genève, dit le vieil Eugène en tendant le doigt.

Le gros Robert qui vient d'arrêter la 202 et de les rejoindre répond « ah d'accord » pas plus passionné que ça, avant de s'en retourner dans la voiture, tout comme le fait Paulette. Elle s'engouffre dans la Delahaye en protégeant son fils des grosses gouttes de pluie autant qu'elle le peut.

La descente du col se passe sans difficulté. Le matin dans l'hôtel au sud de Beaune, Eugène a expliqué au gros Robert, comment s'y prendre avec le frein moteur pour soulager la mécanique. « On n'est jamais trop prudent », aurait dit Huguette Quentin si elle avait été du voyage.

Les voilà qui arrivent maintenant dans le haut de Gex. Ils prennent une petite route sur la gauche, puis après le lavoir où sont courbées trois femmes, ils tournent encore à gauche pour rejoindre un hameau. C'est le chemin qui les mène à la maison. Ils la devinent un peu plus loin, la maison, mais on pourrait tout aussi bien l'appeler le refuge, l'asile, la cachette, ou n'importe quel autre mot qui signifierait qu'ici, Paulette vient mettre son fils à l'abri.

La Delahaye et la 202 roulent lentement dans ce dernier long faux plat. Paulette reconnaît deux immenses arbres, magnifiques, dont on n'a pas le droit de dire le nom. Elle caresse le visage de son petit garçon, le long des sourcils, les tempes, l'arête du nez enfin, et elle dit, doucement « réveille-toi, petit lapin ».

Ainsi, après trois jours de voyage, plus de mille kilomètres, deux nuits d'hôtel, un panier de salaisons engloutis, une grande calotte balancée à un représentant de commerce, une bouteille de vin d'Anjou, un pichet de Pernand-Vergelesses, une tarte au sucre, des pêches au sirop, des dizaines de litres de carburant, peu de paroles, et quelques rires tout de même, ils sont arrivés.

Les propriétaires de la maison, un couple assez bourgeois de Dole, se trouvent dehors, assis sous le brisis du toit de tuiles neuves, tranquilles, à l'abri de la pluie.

— Bienvenue à la ferme du Chaumois, dit l'homme en tendant la main vers le vieil Eugène, le premier à venir vers eux, le trajet s'est-il bien passé ?

Paulette quitte la voiture avec bébé Pierre dans ses bras. Les propriétaires attendaient depuis la fin de la matinée l'arrivée de cette jeune femme et de son petit garçon. Ils ignorent leur histoire. Ils savent simplement qu'ils viennent de l'autre bout de la France, et que le loyer a été réglé au complet pour un an.

Ils remettent les clés à Paulette, lui font quelques recommandations pratiques et lui confient une facture, celle des stères de bois, une douzaine, qu'ils ont pris la liberté de faire livrer, de quoi passer l'hiver sans peine pour peu que l'on soit modéré. Mais il faut encore le rentrer. On pourrait faire venir quelques tâcherons pour la corvée si Paulette est d'accord et elle l'est. Il faudrait demander à la ferme, plus bas, celle où l'on fait le fromage, juste avant le lavoir, de là-bas on fera venir qui il faut.

Paulette prend la note pour le bois, écoute les recommandations et demande si les deux magnifiques arbres qu'elle montre du doigt font bien partie de la propriété. La femme lui répond dans un sourire que oui et toutes les noix qui en tombent, plus de trois cents kilos l'année dernière. Paulette remercie les propriétaires qui reprennent la route de Dole peu après avoir souhaité à Paulette de se plaire à la ferme. La pluie n'a pas cessé.

La bâtisse est très belle. L'intérieur a été aménagé avec goût par les employés du magasin de Genève. Les meubles sont colorés, gais et modernes, comme Huguette Quentin l'a demandé. Paulette pense qu'elle lui écrira une lettre pour la remercier et qu'elle la confiera à Eugène plutôt qu'au PTT afin qu'elle arrive vite. Elle en profitera pour dire comme elle a été contente de trouver le bouquet de fleurs et le petit mot signé de ses parents. Sur ce petit mot, il est écrit :

*« Que de belles choses pour votre nouvelle vie.
Nous vous aimons très fort et viendrons vous voir bientôt.
Maman et Papa. »*

La seule chose qui ne convainc pas Paulette est le nom du lieu. « La ferme du Chaumois ». Car tout le temps que Paulette et son petit garçon y passeront ce ne sera plus une ferme, et d'ailleurs cela fait des décennies qu'on n'a plus vu ici ni poil, ni plume. Ce sera une maison. Leur maison. Alors, comme celle qu'ils ont eue avec Jean s'appelait *Roz Ar Mor*, Paulette décide que « La ferme du Chaumois » s'appellera désormais et pour tout le temps où Paulette y vivra : *Roz Ar Menez*. La rose des montagnes.

Cette pensée minuscule, ce changement de nom tout simple, emplit le cœur de Paulette de joie et lui donne le sourire. Le vieil Eugène et le gros Robert, sans en connaître la raison, remarquent que les traits du visage de Paulette se font plus doux.

La pluie cesse mais d'énormes nuages gris continuent de boucher l'horizon. Le gros Robert a sorti l'ensemble des bagages de la 202, le vieil Eugène a lancé une flambée du diable, il en a ôté son paletot. Paulette a préparé sa chambre et y a installé le lit de son fils. Elle le veut près d'elle, pour longtemps encore.

Paulette profite de la sieste de bébé Pierre pour s'en aller faire quelques commissions avec la 202. Les hommes attaquent les stères de bois. Ils ne pourront certes pas tout rentrer avant la nuit mais au moins une partie de la corvée sera faite. Au retour, Paulette leur offre un grand verre d'alcool de poire et deux parts de tartes à la myrtille qu'elle a achetées au village. Elle propose une marche dans la forêt, derrière la maison.

La marche, le gros Robert s'en passe habituellement fort bien mais il pense qu'après trois jours en auto et dans la perspective des deux jours à venir, cela ne lui fera pas de mal et il accepte de bon cœur. Le vieil Eugène lui, est heureux de retrouver pour quelques minutes la sensation si familière de déambuler parmi les grands arbres. Ce sont les siens.

Dans la forêt, ça sent l'odeur acide des sapins, la pierre grasse et la fumée de cheminée que font venir les courants d'air qui remontent le long de la combe. Le lendemain, il y aura sans doute des champignons, sûrement des coulemelles, peut-être de petits cèpes. Pour les morilles, c'est encore trop tôt et il faudra d'abord repérer les frênes, de toute façon.

Après un embranchement, ils arrivent aux abords d'une coupe qui semble abandonnée depuis longtemps. Ils avancent un peu et un vieil homme, qu'ils n'ont pas vu, leur lance pour se signaler « salut la compagnie ».

Comme Paulette et les deux hommes répondent à son bonjour, il se redresse, plante sa serpe dans une souche et se présente. Il s'appelle Gaston Dubois, c'est un ancien boulanger à la retraite. Il explique qu'il fagote avant que l'hiver ne s'en vienne, ici c'est toujours plus tôt qu'on pense, évidemment il a toutes les permissions pour cela. Il ne voudrait pas qu'on

prenne un ancien artisan aussi respectable que lui pour un voleur ni même pour un glaneur.

— Vous avez fagoté toute la journée, sous cette pluie ? l'interroge le gros Robert.

— Pas le choix, répond le père Dubois, goguenard. Vous n'allez pas le faire à ma place, n'est-ce pas ?

— Si vous payez bien on peut s'arranger, s'amuse le gros Robert.

Et le père Dubois précise qu'il est à l'abri sous la gabardine que sa femme a cousue en faisant usage de la toile de parachute d'un aviateur anglais qu'ils avaient recueilli pendant la guerre. Le vieil Eugène que les histoires de la guerre n'intéressent pas se sent fier du courage de cet homme de son pays. Et même si Gaston Dubois n'est pas beaucoup plus âgé que lui, Eugène pense à son propre père qui, comme lui, faisait le pain avant, et fagotait peu importe la météo pour peu qu'il se fût mis en tête de le faire.

Gaston Dubois leur demande ce que des personnes avec un accent aussi exotique que le leur font dans les parages et Paulette raconte qu'ils emménagent dans la maison, juste là-bas. Le père Dubois qui aime causer en profite pour leur souhaiter la bienvenue et pour livrer quelques anecdotes sur la baraque et les alentours. Il termine en indiquant que dans la forêt derrière, on trouve des cerfs et des biches à la pelle, alors la nuit, il est nécessaire d'être bien prudent en voiture, à condition d'en posséder une.

Le vieil homme s'est adressé au gros Robert parce qu'il pense qu'il est le mari de Paulette, et à Eugène qu'il prend pour son père, même si l'accent du vieux lui est familier. Il ajoute en caressant la joue du bébé avec ses doigts épais qu'il faudra le mettre en garde contre les vipères une fois qu'il saura marcher, ce petit. On les trouve nombreuses l'été qui se chauffent la couenne sur les pierrailles, ces maudites bêtes. Lui-même a dû abandonner une bonne faucille une fois, alors qu'il avait mis les pattes dans un nid, par accident. Il avait déguerpi « à toute berzingue ». Bon Dieu, rien que d'y penser, il en frissonne encore.

Pour prolonger le moment, Gaston Dubois propose de partager le quart de rouge qui lui reste au fond de la musette, mais Paulette, le gros Robert et Eugène refusent poliment. Le vieux y va de son compliment pour le bébé et demande en regardant Paulette et le gros Robert si l'enfant tient davantage de la maman ou bien du papa.

Gaston Dubois est surpris quand le gros Robert précise que le petit garçon n'est pas son fils, et il cache mal sa gêne. Des histoires de femmes seules et déshonorées il y en a bien eu juste après la guerre, mais c'est loin maintenant. Ce bébé de quelques mois, aucun risque que ce soit le bâtard d'une Française et d'un Boche, pense-t-il. Tout de même, il aimerait bien savoir où se trouve le père ! La curiosité, c'est son vice au père Dubois.

— Et que venez-vous faire dans notre pays ? il s'enquiert auprès de Paulette.

— Eh bien je vais tenter d'y faire ma vie, Monsieur. J'ai obtenu un travail d'assistante de traduction à Genève. J'embauche dans quelques semaines.

N'y tenant plus, Gaston Dubois demande où se trouve son mari et s'il les rejoindra bientôt...

Plus jeune, plus légère, Paulette se serait sans doute amusée du bonhomme et de sa curiosité assurant par exemple que son mari était le vieil Eugène ou bien, plus simplement, elle l'aurait envoyé promener. Mais Paulette n'est plus aussi jeune. Surtout, Paulette n'est plus aussi légère.

Elle répond sans malice et sans colère, seulement avec les yeux tristes : « Je suis veuve, Monsieur. Mon mari qui était marin s'est perdu à la pêche de thons avec ses camarades, à cause du mauvais temps. C'était il y a quelques mois. »

Le père Dubois baisse les yeux, bien peiné pour cette gamine et son petit garçon. Il affirme qu'il est désolé et invite la jeune femme à venir toquer chez lui dès qu'elle aura besoin de quelque chose. Paulette promet qu'elle le fera.

Ils rentrent à la ferme, les pieds trempés. Paulette prépare un café pour les hommes et une bouillie au lait avec un peu de sucre pour son fils, et elle indique qu'ils iront au restaurant le soir.

Quelques minutes après, le père Dubois se présente à la porte. Il a laissé sa charrette à bras sur le chemin, s'excuse du dérangement et offre deux fagots bien serrés à la jeune femme. Il en profite pour dire que, lorsque le temps est au beau, on peut voir depuis le jardin et d'un même coup d'œil le grand jet de Genève, le lac et le Mont-Blanc. « Vous verrez, quand vous aurez admiré le Mont-Blanc d'ici, jamais vous ne l'oublierez. » Et c'est vrai. Elle l'ignore encore, mais Paulette n'oubliera jamais le Mont-Blanc et elle développera un amour et une fascination pour ce paysage bien plus forts que pour tous ceux qu'elle a eu l'occasion de voir avant.

Le lendemain, dans le petit matin frais, Robert et Eugène repartent vers l'ouest. Ils en ont gros sur le cœur au moment où Paulette leur offre à chacun une bise et de nombreux mercis.

Il n'y a pas un mot entre les deux hommes jusqu'au passage du col de la Faucille. Comme le ciel est clair, le vieil Eugène arrête l'auto sur le même accotement que la veille, et ils en sortent pour admirer, le lac, la ville de Genève, le jet, et le majestueux Mont-Blanc. Les panneaux publicitaires qui vantaient l'un des plus beaux panoramas d'Europe ne mentaient pas. Le gros Robert n'a jamais rien vu de plus impressionnant et il lui faudra bien choisir ses mots pour le raconter à sa mère.

Dans la descente sur l'autre versant, le gros Robert à propos de Paulette dit à son collègue « tout de même, c'est une pitié de la laisser seule ici », et Eugène répond que c'est bien vrai, c'est une pitié de la laisser seule avec son fils. Le gros Robert ajoute « c'est vrai aussi que la vie est une salope ». Cette fois, le vieil Eugène ne répond rien.

Ils arrivent chez les Quentin, en début de soirée, le lendemain. Ils assurent au patron et à sa femme que leur fille et leur petit-fils se trouvent parfaitement bien installés, que la maison est confortable, que Paulette semblait sereine et qu'elle a déjà fait la connaissance d'un voisin qui pourra l'aider, si besoin. Le gros Robert ajoute que l'endroit est joli comme tout. Le vieil Eugène surenchérit en repensant à son pays : « Dame, ce n'est pas moi qui dirais le contraire. »

Pour les remercier, ils sont invités à dîner. Albert Quentin ouvre une bouteille de bordeaux un peu vert, et le gros Robert en profite pour vanter les mérites des vins d'Anjou et la douceur du cabernet franc, lorsqu'il est vendangé quand il faut.

— C'est un ravissement ce vin-là, il vous caresse le palais et la langue, comme de la soie, en un peu plus épais tout de même.

— C'est le petit Jésus en culotte de velours ! lance Huguette.

— C'est exactement ça, Madame, le petit Jésus en culotte de velours. Je n'aurais pas trouvé mieux.

Huguette est ravie de constater qu'une fois de plus ses expressions tombent juste. La soirée continue dans une atmosphère agréable. Le vieil Eugène ne pourra pas rentrer chez lui à temps pour bêcher son jardin. « Tant pis, ce n'est pas grave », il pense.

Après le départ des deux ouvriers, la mère de Paulette lit le courrier de sa fille qui la remercie pour tout, et lui dit comme les fleurs lui ont fait

plaisir. En voyant le mot « fleurs », le cœur d'Huguette se serre soudain. « Elle ne sera plus là pour m'aider aux boutures... » se répète-t-elle, et c'est terrible. Pour la première fois, elle prend la pleine conscience du départ de sa petite.

Elle connaît alors, et pour un instant, le plus gros chagrin de toute sa vie. Un chagrin qui vient de lui faire prendre dix ans. Elle rattrape ainsi son mari qui les avait pris lui, ces dix ans, cinq jours plus tôt. Il agitait son mouchoir en signe d'au revoir alors que s'éloignaient la Delahaye et la 202.

Huguette retrouve Albert qui est resté assis à table. Il s'est servi un autre verre de vin qu'il boit sans personne, lui qui s'est toujours promis de ne jamais boire seul. Il semble perdu dans ses pensées. Huguette lui tend la lettre de leur fille. Il la lit, la rend à sa femme juste après, et dit simplement « c'est bien ». Il n'y a plus un mot de toute la soirée et Albert monte se coucher. Huguette reste en bas, reprend un tricot, elle sait qu'elle ne trouvera pas le sommeil tout de suite.

Près de dix ans passèrent. Il serait faux de dire que ces dix années se déroulèrent à l'ombre hégémonique, rude et méchante du deuil. Celle qui laisse tout en hiver, qui pétrifie les sourires, repousse les petits bonheurs, bannit les rigolades, interdit les liesses, et affadit ce délice que peut être la vie.

Doucement, la joie réapparut. Comme les printemps reviennent, les clochettes se mirent à tintinnabuler de nouveau. Il y eut des fous rires, des chatouilles sous les bras, des roulades dans les prés en pente, des chats perchés et des un, deux, trois, soleil. Bien sûr, jamais le souvenir de Jean ne quitta le cœur de ceux qui l'avaient connu et aimé. Ils avaient été nombreux.

Pour Paulette, ce souvenir réapparaissait à la sauvette, et par surprise le plus souvent. Dans la rencontre fortuite d'un homme qui portait le même prénom, dans le bruit arythmique d'une canne contre le sol, dans une lettre de Perrine à son petit-fils que Paulette lui lisait après son retour de l'école, dans un bout de clope rallumé par un vendeur du marché et dans des tas d'autres choses encore. Et c'était un tout petit peu moins douloureux à chaque fois, de penser à Jean.

Il y eut un matin cependant, où le manque de Jean se fit plus fort que jamais. Comme s'il venait de se perdre de nouveau à la pêche de thons, avec ses camarades. Par la faute du mauvais temps.

C'était un midi d'avril. Il y avait encore de la neige au creux des fossés et plus loin, plus haut, au sommet du Petit Montrond. Dans la cour de *Roz Ar Menez*, cette maison qu'elle aimait et qu'elle avait achetée après deux ans de location, Paulette apprenait à Pierre à faire du vélo sans le soutien des petites roues.

Petit Pierre était tombé souvent ce midi d'avril, il s'était râpé les genoux, comme savent faire les gamins. Paulette lui avait mis du rouge, elle l'avait rassuré, comme savent faire les mamans. Elle lui avait recommandé d'essayer de nouveau. Elle avait dit, pour le motiver « allez hop ! En selle, Marcel ! », ce qui avait fait sourire petit Pierre presque autant que lorsque sa maman lui disait : « Tu te payes ma tête, Suzette ! »

Tandis que le dos courbé, elle tenait encore une fois le vélo de son fils avant de le lâcher sans mot dire, et que celui-ci s'était élancé pour de bon, elle avait pensé à Jean.

C'est lui qui aurait dû tenir ce vélo et encouragé *leur* fils, pensa Paulette. Malheureuse Paulette. Et elle aurait admiré la scène de son petit marin apprenant à son petit garçon à faire de la bicyclette et elle aurait applaudit au moment où Pierre, mis en confiance par son papa, se serait élancé pour de bon.

Paulette ne retourna jamais en Bretagne pendant ces dix ans et pendant bien d'autres années encore. Si elle avait résolu de tenter de vivre malgré l'absence de Jean, revoir la mer lui paraissait au-dessus de ses forces. Du reste, elle ne parvenait pas à comprendre comment Perrine pouvait continuer de vivre près de celle qui leur avait volé fils et mari.

Un été que Perrine passe à *Roz Ar Menez* (elle y venait une fois tous les deux ans avec Éliane, P'tit Louis et leurs quatre enfants. Ils restaient là-bas tout le mois de juillet. P'tit Louis en profitait pour suivre les étapes du Tour de France dans les Alpes toutes proches. C'étaient les étés préférés de P'tit Louis, et il décrira pendant des décennies et dans les moindres détails, la victoire de Jacques Anquetil à Chamonix – je l'ai « vu de mes yeux vus ! »

disait P'tit Louis enthousiaste en diable), Paulette ose lui demander où elle trouve le courage de vivre près de la mer.

Perrine répond que la mer, cela fait des années qu'elle ne la voit plus. Elle s'arrange pour lui tourner le dos à chaque fois. Elle ajoute que, peut-être un jour, elle pourra la regarder de nouveau. Mais ce ne sera sûrement pas pour tout de suite.

— C'est vrai, relève Éliane, tu n'as jamais emmené mes enfants à la plage.

Perrine raconte la dernière fois qu'elle l'a vue. C'était juste après que le maire et le curé étaient venus lui annoncer. Perrine avait failli s'écraser le crâne contre le sol en pierres dures venues d'une carrière à ciel ouvert pas loin. C'est lui, Jean, qui les avait posées au petit maillet lors de sa dernière escale.

— Il était doué de ses mains comme on n'a jamais vu, n'est-ce pas ? elle fait remarquer à Paulette, Éliane et P'tit Louis.

Et Paulette, Éliane et P'tit Louis l'écoutent et se taisent.

Perrine avait maudit le nom de Dieu.

Perrine avait pensé que Jean ne lui écrirait plus.

Perrine était demeurée seule à la maison.

Puis, elle avait marché jusqu'à la plage la plus proche, celle où elle s'était tordu la cheville alors qu'elle pêchait le couteau et avait rencontré son François, un jour de grande marée.

Là-bas, elle avait hurlé à la mer des insultes en breton qu'elle ne connaissait pas en français. Elle lui avait jeté des galets, pareil que lorsque l'on balance des cailloux à un chien pourri de gale pour l'effrayer et l'éloigner le plus loin possible. Car elle aurait voulu la faire déguerpir pour toujours, la mer. Mais elle n'y était pas parvenue. Alors, elle avait fini par lancer les galets de toutes ses forces, non plus pour l'éloigner, mais pour lui faire le plus de mal possible. Comme on lapide une bête.

Sa fille, P'tit Louis, et Paulette ne connaissaient pas cette histoire, Perrine n'en avait jamais parlé. Mais on ne lui avait jamais demandé.

Et Perrine tapote, de ses doigts tordus par cinquante ans de labeur, la toile cirée de la table et fait semblant d'en débarrasser quelques miettes imaginaires pour mettre fin à son récit et masquer tout autant sa gêne que sa peine. Voilà.

OceanofPDF.com

Ils sont deux autres enfants dans la classe de Pierre à ne pas avoir de père. « Une mauvaise série », considère leur maître. Un autre petit gars n'a plus de mère.

Pierre passe de « bébé Pierre », à « petit Pierre », puis à « Pierre » et enfin à « Pierrot » qui est le nom qu'on lui donne le plus souvent en y accolant « des bois ».

« Tiens, v'là Pierrot des bois, il est descendu de son arbre », qu'on dit de lui quand on le voit marcher le long des talus. C'est Gaston Dubois qui l'a appelé le premier ainsi. Il n'a pas choisi ce sobriquet qui ressemble à son nom pour se rapprocher davantage de ce gamin qu'il adore et qui le fait rire, mais parce que jamais on n'a vu un enfant aussi passionné par « les choses de la nature », ainsi que les nomme Gaston Dubois.

Pierrot des bois. S'il vivait dans la jungle ou bien dans la savane, on l'aurait appelé Tarzan ou peut-être Mowgli mais ici, dans le Jura, Pierrot des bois lui va parfaitement.

Il faut le voir s'engouffrer sous la voûte des grands pins, s'extasier devant un morceau d'écorce, jouer des heures avec deux tiges et trois feuilles, se cacher dans les ornières, explorer les terriers des blaireaux, agacer les vipères et grimper aux arbres. Chaque année, il grimpe plus haut.

Il ne se perdra peut-être pas en mer, il ne finira peut-être pas noyé comme tant d'hommes de sa famille, mais on ne donne pas cher de ses reins ou de ses vertèbres. Car en plus de grimper haut, il est maladroit comme

tout. C'est comme si le mot canopée avait été inventé rien que pour lui mais le mot fracture aussi.

À 10 ans, on ne compte plus les attelles, les entorses, les foulures, les contusions et les balafres. « Tu vas finir par te tuer », lui répète Paulette, accablée.

Cette menace, pas plus qu'une autre, n'arrête Pierrot des bois. Et souvent, on trouve à l'orée des clairières, ou au plus profond de la forêt, une paire de béquilles posée contre un arbre et le gamin, cinq mètres au-dessus, la jambe raide dans son plâtre et le cul sur sa branche, bien pépère, en train de manger son quignon de pain et son morceau de chocolat.

Vraiment, on n'a jamais vu un môme pareil dans le coin. « Un cheval fou », en rigole le père Dubois, à la vue de Pierre, cavalant à toute vitesse dans les grandes prairies derrière *Roz Ar Menez*, et se cassant la binette une fois sur deux, pour répondre à la centième demande de sa mère de bien vouloir rentrer avant que la nuit ne le prenne.

Lorsque l'enfant croise le regard de Gaston Dubois, il lève le bras en l'air et il crie à son adresse : « Bien le bonjour, mon vieux Gaston. » Ça lui fait sa journée au père Dubois. Ce gamin est une toupie joyeuse, un petit de soleil. Il rayonne.

Mais une toupie ne s'arrête pas comme ça, ou bien il faut la faire basculer et alors, devenue bancale, elle change de nature. Pierre est de ces personnes indomptables ou insaisissables, que l'on rêve d'apprivoiser pour pouvoir profiter davantage de leur présence tout en sachant que l'on n'y arrivera jamais. À moins peut-être de les enfermer en cage. C'est un peu égoïste.

Paulette l'a compris très tôt. C'est son âpre dilemme. Et si elle met en garde son fils à la moindre occasion, pour lui éviter chutes, bosses et meurtrissures, elle doit lutter toujours contre le désir qui est le sien de lui couper les ailes. Car Paulette n'aime pas voir les animaux en cage. Comme

Jean, et sans le savoir, puisqu'elle n'a pas lu les lettres que son mari écrivait à sa mère, elle aussi, plaint les lions des ménageries.

Femme de chagrin, malgré la promesse qu'elle s'était faite il y a longtemps. Fille de l'exil, Paulette porte quelque part en elle la culpabilité d'être partie. Pourtant, pendant ces dix années, jamais elle n'a accepté que Pierre passe du temps chez ses grands-parents. Jamais elle n'a accepté qu'il aille en vacances chez ses cousins et cousine. Elle refuse obstinément qu'il voie la mer car elle craint que celle-ci ne l'appelle comme elle a appelé Jean, comme la forêt a appelé le chien Buck.

Si bien qu'une fois, elle exclut que son fils parte en classe de mer, dans le Sud, avec ses camarades d'école. Pierre conteste de toutes ses forces. Et à la veille du départ, comprenant que sa mère ne cédera pas, il fugue.

Il se cache forcément quelque part dans les bois. Paniquée, Paulette appelle les gendarmes et une battue est organisée en toute hâte. Avant l'aube, trente hommes et autant de lanternes ont exploré la forêt aux cris de « Pierre » ou de « Pierrot » ou de « Pierrot des bois ». Introuvable une nuit entière. Pierre est absent et Paulette est terrifiée.

L'enfant est retrouvé aux premières lueurs par Gabriel Overnoy, un employé de la mairie. C'est Dédé, le grand copain de Pierre, qui les a mis sur la piste, mais il a fallu y aller drôlement fort dans les menaces et le chantage.

On lui a d'abord dit à Dédé, qu'on le mettrait en pension ou même en maison de correction, et comme il s'entêtait dans le silence on n'a rien trouvé mieux que de lui gueuler dessus : « Si on retrouve ton copain mort dans un ravin, ce sera ta faute ! » Pauvre gosse, on n'a pas idée de dire des saletés pareilles aux enfants.

Gabriel Overnoy trouve donc le gamin. Il est endormi, pas plus stressé que ça. Il a la tête posée sur son baluchon, dans la soute du car qui doit conduire tous ses camarades de l'école à la gare, direction quelque plage de

Méditerranée. On pouvait bien continuer de battre la forêt pendant longtemps, pense Gabriel.

Paulette vient récupérer son fils, retient une envie féroce de le gifler, remercie tous ceux qui l'ont aidée et rentre avec Pierre tenu fermement par la main jusqu'à *Roz Ar Menez*. Le car n'est pas encore parti que déjà l'anecdote a fait le tour de la commune.

Pierre est puni deux semaines, enfermé dans sa chambre. Mis en cage pour la première fois.

Il ne s'excuse de rien, crie seulement à l'injustice de ne pas participer à la classe de mer avec tous ses copains. Pendant les deux semaines de sa punition, il lime l'écorce d'une longue branche de frêne qui traînait sous son lit depuis des mois. À la fin, la branche est douce comme de l'amadou. « C'est une sculpture dit Pierre à sa mère au moment où elle le libère, je te la donne, elle vaudra un paquet de pépètes un jour, tu verras. »

Quand Paulette l'autorise à retourner dans le jardin, Pierre roule, rampe et saute, il hurle de joie, court et tourne partout avec les bras en arrière singeant les avions lorsqu'ils changent de cap. Il finit par s'arrêter, hors d'haleine.

Il se tourne vers la gauche, la forêt dans son dos. Au loin, à « quatre-vingt-deux kilomètres à vol d'oiseau » ainsi que lui a appris le père Dubois se dresse le Mont-Blanc. Majestueux.

C'est comme si Pierre l'admirait pour la première fois, lui qui a vécu toute sa vie avec ce massif devant les yeux. Ce matin-là, c'est différent. Pierre voit le sommet comme s'il le découvrait, il a l'impression qu'en tendant la main il pourrait le toucher. C'est ce qu'il fait. Il tend la main, et, dans sa rêverie, il l'effleure du bout des doigts. Mais la rêverie ce n'est pas assez. Il crie maintenant de toutes ses forces à sa mère :

— Maman, maman, un jour, j'irai tout là-haut ! Maman, maman, un jour, j'irai tout là-haut ! Maman, maman, un jour, j'irai tout là-haut !

Paulette regarde son fils avec des larmes dans les yeux. Entre la mer et la montagne désormais, la jeune femme se sent cernée de toute part.

OceanofPDF.com

Paulette cède l'été d'après. Dans le bourg, quand on la voit, on continue de parler de la fugue de son petit garçon et de sa découverte dans la soute du car. Un après-midi, une dame lui fait remarquer qu'une « femme seule » n'arrivera jamais à dompter un gamin gentil certes, mais incontrôlable. Paulette lui répond « je t'emmerde, vieille conne ». La dame en est si choquée qu'elle se met à saigner du nez. Maigre consolation, mais consolation tout de même, pense Paulette.

En juillet 1961, Paulette autorise donc Pierre à voir la mer pour la première fois.

Elle téléphone chez ses parents pour leur annoncer qu'elle envoie son fils par le train et qu'il faudra venir le récupérer à Paris. Paulette ne veut pas elle, aller plus à l'ouest que cela.

— Et l'idée t'est venue comment, ma fille, sur un coup de tête ? demande Huguette.

— Voilà maman, sur un coup de tête, répond Paulette en masquant la vérité...

Car les jours d'avant, Paulette a frémi et suivi par la radio de ses oreilles grandes ouvertes et de son cœur battant, le sauvetage désespéré de jeunes alpinistes.

Ils étaient sept, quatre Français, trois Italiens, qui s'étaient mis en tête d'éprouver leur force, leur agilité et leur audace en tentant de gravir le pilier

demeuré jusqu'ici inviolé du Frêne. Et ainsi ouvrir une voie nouvelle sur le Mont-Blanc.

Paulette connaissait maintenant leurs prénoms et leurs noms. Pierre Mazeaud, Robert Guillaume, Antoine Vieille, Pierre Kohlmann, Walter Bonatti, Andrea Oggioni, Roberto Gallieni.

Après chaque nouvelle entendue dans le transistor, Paulette allait marcher dans son jardin. Elle s'arrêtait, se répétait les prénoms et les noms comme on fait pour les ritournelles ou pour les suppliques, et regardait en direction du Mont-Blanc masqué par les nuages.

Elle imaginait ces sept jeunes hommes, qui avaient l'âge de son mari, et que le mauvais temps naufrageait au flanc des montagnes. À quoi pouvaient-ils penser dans ces hautes solitudes, ces sept jeunes hommes ? À quoi pouvaient penser celles qui les aimaient ?

Seulement trois d'entre eux avaient survécu, Pierre Mazeaud, Walter Bonatti, Roberto Gallieni. Les plus jeunes étaient morts les premiers. Paulette pensa que celles qui aimaient Robert Guillaume, Antoine Vieille, Pierre Kohlmann et Andrea Oggioni étaient désormais, et pour toujours, ses sœurs.

Le lendemain de la « tragédie du Frêne » comme on l'appelait dans la presse, Paulette prend donc le risque d'envoyer Pierre à la mer. Elle a compris que le mauvais temps peut survenir partout, à la pêche de thons, sur le pilier du Frêne, ou ailleurs. Il lui faut l'accepter pour que jamais son fils ne demeure en cage. Tant pis.

Elle accompagne son petit garçon à Paris, où Hugnette et Albert sont déjà arrivés. Ils y passent deux jours tous ensemble, descendent dans un hôtel près de la rue Molière. Hugnette et Albert offrent à Pierre et à Paulette des barbes à papa et des gaufres. Ils vont visiter les Tuileries et le Sacré-Cœur, Pierre l'appelle « La Motte de beurre » et cela amuse son grand-père. C'est bien ces deux jours.

Puis Hugnette, Albert et Pierre montent tous les trois dans le train à Montparnasse laissant Paulette sur le quai. Juste avant, elle a demandé à son petit gars d'être « gentil, poli et prudent ». Il a répondu en levant le pouce, en clignant un œil, un peu filou « t'inquiète, M'an ». Ils se disent au revoir avec émotion mais sans larmes.

Paulette restera trois jours de plus dans la ville, prétextant qu'elle en profitera pour aller au théâtre mais avec le secret espoir que son fils demandera à rentrer. Paris, ce sera moins loin pour le récupérer. Elle finira par retrouver *Roz ar Menez*, y dormira sans personne pour la première fois (c'était la deuxième fois qu'elle y passait une nuit seule, mais lors de la fugue elle n'avait pas fermé l'œil) et elle sera surprise de trouver cette solitude agréable.

— Alors ça te fait quoi d'être en Bretagne ? demande Huguette à son petit-fils au moment où le train s'arrête en gare de Rennes.

Comme il a fait avec sa mère quelques heures avant, il lève le pouce en l'air, cligne de l'œil, et il déclare : « C'est bath ! »

— La semaine prochaine, tu la passeras chez ta Mamie Perrine, mais on l'a invitée à déjeuner demain. Tu es content ?

— Et les cousins et ma cousine seront là aussi ? demande Pierre.

— On peut leur proposer de venir, oui.

— Va falloir recommander du vin, si P'tit Louis est de la partie, fait Albert Quentin pour lui-même.

Le train file à travers la péninsule. Depuis un moment, Pierre ne cesse de regarder par la fenêtre, sans rien dire, les paysages qu'il ne connaît pas se dévoiler sous ses yeux.

Pierre est concentré sur ce qu'il voit, comme cette fois où il avait débusqué par patience et par chance une femelle lynx et ses petits. Il était resté de longues minutes, perché sur sa branche, pour les observer. Le lendemain, il raconterait toute la scène à Dédé qui n'en croirait pas ses oreilles. « Bah, mon pote, t'as eu un sacré bol », lui dira Dédé, émerveillé.

Fasciné, Pierre n'avait pas vu les énormes masses sombres qui approchaient et coiffaient désormais la combe et la forêt alentour. Les lynx s'enfuirent avant le premier coup de tonnerre. Après, ce fut un orage furieux et immense qui s'abattit sur la vallée. Pierre descendit de son arbre en toute hâte et cavala du plus vite qu'il put sur les chemins qu'une pluie formidable ravina déjà. Les lynx, puis l'orage, c'était la plus grande et la plus belle émotion de sa petite vie. Celle après laquelle il allait courir longtemps, sans le savoir.

Tout à coup, au sortir d'une longue courbe, alors que le train se remet droit sur les rails, Pierre bondit sur sa banquette et il crie :

— Vue !

Albert et Huguette sursautent.

— Mais qu'est ce qui te prend de crier comme ça ? demande le grand-père, tu perds la boule, mon poulet ?

— Qu'est-ce que tu as vu ? demande la grand-mère.

Et, fou de joie, Pierre répond que c'est lui qui a gagné. Oui, il a gagné, car il l'a vue en premier : la mer.

OceanofPDF.com

Pierre connaît l'histoire de son père et un tout petit peu l'histoire du père de son père. Pour le reste, il en est des familles de gens de mer comme des autres familles, chacun y choisit les héros qu'il veut pour bâtir ses propres mythologies.

Ce qui est certain, c'est que Paulette ne s'est pas privée de dire à son fils comment finissent les marins et leurs bateaux. Elle lui a dit à Pierre, les mots de Marcel Pagnol qu'elle avait entendus au cinéma juste après Noël, lorsque Jean s'était embarqué pour son grand voyage : « Oui, les bateaux vont loin. Et d'autres fois ils vont profond... » Voilà pour la mise en garde.

Une nuit, peu de temps avant la naissance de Pierre, Paulette s'en souvenait parfaitement, ils s'étaient disputés avec Jean à propos du prénom à donner à leur enfant si c'était un garçon. Jean souhaitait l'appeler François, en hommage à son père. Paulette s'y était farouchement opposée, elle trouvait ça sinistre de donner le prénom d'un mort à un bébé. Jean avait fini par dire d'accord et précisé qu'il pensait bien faire, et Paulette lui avait répondu : « Qui veut faire l'ange, fait la bête, mon coco. »

Pour faire un pas vers lui, Paulette avait proposé que François soit le deuxième prénom de l'enfant et Albert le troisième. Jamais on n'avait autant dit « François » dans la maison que cette nuit-là.

Ensuite, et pour la première fois, Jean avait confié à sa femme comme son père était un inconnu pour lui. Parce que sa mère ne lui en avait presque jamais parlé. Bien sûr, Jean ne lui demandait pas. Lorsqu'il convoquait son souvenir et l'appelait Pa, c'était dans les lettres qu'il écrivait alors qu'il

naviguait. Mais Perrine ne répondait jamais aux lettres et, comme on sait, celles-ci n'appelaient pas de réponses. « À la maison, on ne parlait pas du père, c'est une chose qui ne se faisait pas... Pas plus que de dire le mot lapin sur un bateau », avait ajouté Jean avant de caresser le ventre de sa femme en regrettant, sans rien pouvoir y faire, tout autant les non-dits que les superstitions. C'était deux ans après qu'ils s'étaient retrouvés.

Peut-être que Jean n'avait jamais dit le mot lapin sur un bateau mais ça ne l'avait pas empêché de connaître le même destin que son père, et plus jeune encore. Paulette avait décidé d'en prendre le contrepied. Dire à son fils qui était Jean, c'était une autre façon de le protéger. C'est la raison pour laquelle celui-ci n'avait jamais été un inconnu pour Pierre, même si le petit garçon n'avait pas six mois quand Jean avait disparu.

Paulette avait dit à son fils la rencontre avec son marin rien qu'à elle, elle lui avait dit comme on conte les belles histoires les trois maquereaux et demi. Elle lui avait dit le ravissement des visites incessantes. Elle lui avait dit leurs premiers bains de mer, l'explosion de la mine, l'onde qui avait couru sur l'eau pendant des milles et des milles, leurs joyeuses noces et la couleur des yeux de Jean, marron avec de petits reflets verts. Elle avait dit aussi leurs balades à bicyclette.

Comme elle évoquait cela, elle s'était souvenue de cette fois où c'est elle qui avait dû apprendre seule à son fils à faire du vélo. Si la vie avait été plus mignonne, et Jean peut-être plus raisonnable, elle aurait été la spectatrice enchantée de l'événement.

Jean n'avait pas appris à son garçon à faire du vélo sans les petites roues pour la simple et bonne raison qu'il n'avait pas renoncé à la mer, pensait Paulette. Pourtant elle lui avait demandé, une fois, une seule, de rester à terre près d'elle alors qu'il lui annonçait qu'il s'embarquait au long cours. Jean lui avait promis que, si un jour elle en faisait la demande, il renoncerait à la mer. Mais, il n'avait pas tenu sa promesse et il n'avait pas pu apprendre à son fils à faire de la bicyclette. C'était comme ça.

Voilà pourquoi Paulette racontait tout. Pour que Pierre connaisse son père. Elle lui disait « cette odeur d'eau de Cologne, tu la sens ? C'est celle de ton papa », et aussi les mots doux qu'il chuchotait, les mouchoirs qu'il nouait autour de son cou, ses cigarettes qu'il roulait parfaitement et son briquet qu'il abritait sous sa casquette de pêche ce dont elle ne voyait pas l'intérêt. Il y avait des poches pour ça.

Elle lui parlait aussi de son métier. Elle l'évoquait sans romantisme et sans condamnation inutile ou malhonnête, elle espérait que la sincérité suffirait. Elle ne voulait pas faire de Jean un saint. Elle ne voulait pas non plus en faire un démon. Car il n'était ni l'un ni l'autre.

Il était Jean Cadoret, qui lui avait fait verser bien des larmes et offert bien des rires et qui avait trouvé la maison vide au moment où il rentrait de son tour du monde, comme un héros, avec son bagage de toile sur l'épaule, la peau brune poudrée de sel, des cadeaux plein la musette et des anecdotes à la pelle. Héros ? Mon cul Lulu, pensait Paulette.

Oui, Paulette était encore à Londres lorsque Jean était rentré. Elle avait eu confirmation, par un télégramme d'Éliane, du retour de son mari pour le début du mois de juillet. Mais Paulette avait décidé pourtant de ne pas couper court à son voyage à elle.

C'est Jean qui était parti en premier. Paulette ne voyait pas pourquoi elle aurait dû rentrer plus tôt. « Ça lui fera les pieds », elle avait pensé, c'est vrai, peut-être un peu perverse.

Plus profondément, elle avait considéré qu'elle ne passerait pas sa vie à l'attendre, comme la chienne attend le retour de son maître, certainement pas. Il pouvait bien l'attendre, lui.

Quand Éliane avait appris à sa mère que Paulette ne serait pas là pour accueillir Jean, Perrine n'en avait pas cru ses oreilles. C'était incompréhensible pour elle, qu'une femme ne soit pas là au retour de son mari, surtout quand le mari était son fils à elle. Vraiment, ça la dépassait. Ou alors Paulette avait fait ça à Jean dans le seul but de se venger de son

départ ? C'était une punition ? Ça, peut-être que Perrine aurait pu le comprendre. Le comprendre, mais certainement pas l'approuver, d'aucune façon.

« La seule punie, c'est Paulette », pensait ensuite la vieille. « Car elle a perdu bêtement trois semaines de vie avec Jean. Tu paries qu'elle donnerait tout ce qu'elle peut pour les revivre ces trois semaines-là, avec lui ? » Mais elle se trompait.

Non, Paulette n'aurait pas tout donné pour rattraper ces trois semaines perdues, ce n'est pas vrai. Elle ne les regrettait pas même si leurs retrouvailles avaient été le plus grand moment de leur vie à tous les deux.

Paulette était revenue d'Angleterre par le ferry. Jean patientait sur le quai depuis l'aube. Il l'attendait, le retour de sa femme. Il avait de la joie partout dans le corps.

Elle était enfin apparue sur la passerelle, il s'était recoiffé par réflexe. Elle avait marché vers lui. Ils s'étaient regardés sans rien dire. Jean était un peu intimidé, comme il l'était cet après-midi quand il avait osé lui parler et lui demander « alors ça boume ? » tandis qu'elle s'appliquait à une réussite sous le grand arbre.

Il n'avait jamais trouvé Paulette aussi belle que lorsqu'elle était apparue sur la passerelle, et pourtant Dieu sait comme son visage, sa peau, la façon solaire qu'elle avait d'illuminer n'importe quel endroit où elle se trouvait, le rendait fou. À chaque fois, il se demandait comment une femme telle que Paulette pouvait accepter de s'accrocher à son bras valide. C'était la plus belle femme qu'il avait jamais vue. Et là, elle était encore plus belle. C'était magique, oui magique, il n'y a pas d'autre mot.

Paulette avait parlé la première, elle avait dit :

— Bonjour, Jean. Me voilà rentrée.

Il avait souri, et il avait répondu en anglais cette phrase qu'il avait préparée depuis trois semaines.

— *Welcome back, my darling.*

Ce genre d'attention entre l'innocence et la naïveté, c'était tout Jean. Et ils s'étaient pris dans les bras, longtemps. Comme ils se désenlaçaient, Paulette avait embrassé le dessus de la main écorchée de son mari. Puis, ils étaient rentrés chez eux.

Jamais Paulette ne reprocha à Jean d'être parti. Jamais Jean ne reprocha à Paulette de ne pas avoir été là à son retour. Pendant des heures et des heures, dans *Roz Ar Mor* animée de nouveau, ils s'étaient racontés l'un à l'autre, cette année passée loin l'un de l'autre.

Jean avait dit les alizés et les tempêtes, les ports animés et les grandes solitudes, l'effroyable froid et les chaleurs ardentes. Il avait dit, avec ses mots, le vaste monde. C'était moins lyrique et moins beau que tout ce qu'il avait écrit à sa mère c'est vrai, c'était plus maladroit, mais tout aussi sincère. Paulette avait dit la maison vide, l'abri du marin, le petit manuel d'anglais, les mises en garde contre la chaude-pisse et *Mister Chorine*. Les quatre jours de rêve à Paris avec sa mère. Et elle avait dit enfin Londres et comment elle avait chanté *Y'a d'la joie* sur le navire avant d'accoster. Bonjour, bonjour, les hirondelles.

— As-tu fait une crise pendant toute cette année ? avait demandé Jean

— Pas une seule, mon coco !

Elle avait répondu, joyeuse, en omettant volontairement d'évoquer son retour étrange à la maison. Elle ne voulait pas tourmenter Jean avec ça.

Juste après ils avaient fait l'amour. Et ils avaient ri.

Le lendemain, Jean avait confié sa décision de ne plus partir si loin, de ne plus partir si longtemps. Il avait fait le tour du monde et il était revenu à la maison, avec des peaux de phoque du Canada, des cigares de Cuba, une dent de tigre de Singapour. Il avait bel et bien goûté la vanille de Huahine que lui avait tant vantée le père Tournellec et navigué dans le golfe du Bengale. Il avait ôté sa casquette en franchissant le cap Horn et pensé au vieux Bosco, il ne l'avait pas dit à Paulette mais écrit à sa mère.

« J'ai fait ce que j'avais à faire », avait conclu Jean. Des histoires, il en avait pour cent ans maintenant. C'était assez. Il était rentré pour de bon.

— Tu vas arrêter la mer, alors ? avait demandé Paulette.

Jean avait répondu que non, mais il se contenterait de la pêche, pas trop loin de la maison. Au pire, il partirait à la semaine, parfois à la quinzaine. Son idée, c'était de se faire patron comme l'avait suggéré le père de Paulette le joli jour où il était venu lui demander sa main. Jean avait expliqué qu'il mettrait sa honte de côté et qu'il entendait demander de l'argent à son beau-père, ou du moins lui proposer de s'associer avec lui. Il ferait construire un bateau absolument moderne, avec un moteur solide et armé pour des pêches intenses.

— Si tu dis le mot moderne à papa c'est certain qu'il répondra oui, s'était réjouie Paulette.

Elle avait raison. Albert Quentin accepta avec enthousiasme l'idée de se faire armateur. Après tout, et hormis sa fille qui refusait d'en manger pour une vieille histoire d'arête avalée de travers, tout le monde aimait le poisson, autant que ce soit son entreprise qui le pêche et le vende. Il envisagea vite de faire grossir une flotte qui n'existait pas encore.

Jean écoutait ces plans tirés sur la comète poliment, mais le seul bateau qui l'intéressait, c'était le sien, celui qu'il ferait construire. Il avait déjà trouvé son nom. Ce serait la *La Belle Paulette* et rien d'autre.

Mais *La Belle Paulette* n'avait jamais pris la mer, et même, personne ne sut que le navire devait s'appeler ainsi. Car Jean s'était perdu avant le baptême.

Albert Quentin avait renoncé à ses rêves d'armateur en même temps qu'il prenait sa fille dans ses bras pour tenter d'apaiser un chagrin qu'il savait inconsolable.

Pierre passe les dix premiers jours de ces premières vacances au bord de la mer, chez les parents de Paulette. Ce n'est plus la maison d'enfance de sa maman puisqu'ils l'ont fait abattre peu après le départ de leur fille pour le Jura. Ils en ont fait construire une autre plus lumineuse, plus flamboyante et mieux isolée, sur le même terrain. « Il ne faut pas s'attacher aux pierres », avait dit Albert Quentin, sans y croire lui-même, au moment où la maison était tombée.

Le grand arbre, lui, est toujours là mais plus personne ne s'y adosse pour faire des réussites depuis Paulette. Cela fait quoi, près de quinze ans ? Même pour un grand arbre, c'est beaucoup.

Quand Albert Quentin a appris que Pierre viendrait passer du temps chez eux, il a demandé à un de ses ouvriers de pendre une balançoire au grand arbre, ce qui fut fait pendant qu'ils étaient à Paris.

Après avoir visité la maison et arpenté les environs le lendemain de leur arrivée, Pierre s'assoit quelques minutes à cette balançoire puis, comme on pouvait s'y attendre, Pierrot des bois se sert des cordes pour atteindre les premières branches et entamer son ascension vers la cime.

De là-haut, il voit la mer et les bateaux. Il se dit qu'il va pouvoir raconter tout ça à Dédé dans la carte postale qu'il a prévu de lui écrire. Sacré Dédé. Il a promis de bien prendre soin de la cabane qu'ils ont construit tous les deux au début des vacances, et de ne pas fumer toutes les cigarettes qu'ils y ont cachées. Pierrot des bois sait qu'on peut lui faire confiance à Dédé, il est même capable d'améliorer la cabane et de

chaparder d'autres cigarettes. C'est un talent ce Dédé, un sacré talent, pense Pierre et il a hâte de le retrouver. Mais il est tête en l'air aussi Dédé. C'est son grand défaut, et Pierre espère qu'il pensera à poser à l'entrée de la cabane la tête de mort qu'ils ont dessinée au charbon, sur une planche de bois, pour décourager les voleurs. Pierre va le lui rappeler dans la carte postale. Comme dit Mamie Huguette : « On n'est jamais trop prudent. »

Pierre continue d'observer la mer et au loin les bateaux. Jamais il n'a eu le loisir d'embrasser un si large horizon. Il est sûr qu'avec avec une bonne paire de jumelles ou bien, encore mieux, avec une longue-vue de pirate, on pourrait voir l'Amérique. Fatalement, il pense aussi à son père. Est-ce que parmi ces bateaux qui se dandinent, certains ont accueilli son papa ? Il voudrait bien interroger Mamie Perrine à ce sujet mais il ne le fera pas pour lui éviter d'avoir du chagrin. À moins que ce soit elle qui en parle en première, ça lui arrive parfois, dans le secret de la chambre qu'ils partagent quand elle leur rend visite à Gex.

Mamie Perrine arrive justement.

— Hey hoooooo, mamie ! crie Pierre du haut de son arbre.

Il en descend du plus vite qu'il peut et il court vers sa grand-mère, sa tante Éliane, tonton Louis, et ses cousins et cousine. Il est heureux Pierrot, ça se voit, et les autres aussi sont heureux, de le voir ici, près d'eux. Le petit Pierrot.

En un rien de temps, les gamins sont partis à jouer. Il y a des gravillons qui sautent des plates-bandes sur le beau gazon tout frais tondu du matin par Albert. Voilà maintenant les têtes d'hortensias qui sont dégomées comme de rien par le ballon de football et, pas longtemps après, c'est la bataille d'eau et l'arrière-cuisine qui est transformée en patinoire et la bonne qui râle, on la comprend. Voilà Pierrot pris en embuscade par Paul, Michel, Annick et Jojo, les yeux ébahis, la bouche grande ouverte, il dit : « Heu, là je crois que je suis bien trempé, les amis. »

Les enfants, tous en slip, cheveux dégoulinants, mines réjouies, rejoignent la table dressée sous le tilleul. Les adultes d'un côté, les petits de l'autre. Chacun sa conversation.

C'est Pierre qui fait le lien quand, reprenant une phrase de son cousin Michel, il s'adresse aux adultes et il demande :

— On pourra aller à la plage après le déjeuner ?

À ces mots, le cœur de Perrine boite, son ventre se serre et elle se mord l'intérieur des joues pour ne pas avoir de réaction excessive. Perrine partage avec Paulette cette peur féroce que la mer ne leur vole Pierre.

— Je ne sais pas, peut-être, répond Albert, moi la plage je n'y vais jamais pour ainsi dire.

— Je peux l'emmener si vous voulez, propose alors Éliane

— Écoute, intervient Perrine, incapable de masquer sa contrariété, on verra ça plus tard. Laissons Pierre profiter de son papi et de sa mamie. Il aura tout le temps d'aller à la plage. Et en plus, il ne sait même pas nager, ça peut être dangereux.

— C'est vrai que je ne sais pas... s'émeut Pierre.

— Je t'apprendrai si tu veux, propose P'tit Louis.

— C'est vrai, tonton ? Tu pourrais ?

— Mais oui ! J'ai appris à tes cousins et à ta cousine. Ce ne sont pas des torpilles mais ils savent au moins flotter. Il faut commencer par la planche. Je te ferai voir.

— Oh ce que c'est chic, alors ! se réjouit Pierre.

— Louis, on verra ça plus tard ! On va le laisser profiter de son papi et de sa mamie, comme je l'ai dit, s'agace Perrine.

Elle veut retarder le plus possible le moment où Pierre découvrira la mer. Elle rêve qu'il en ait peur. On peut toujours rêver, ça oui.

Pierre rejoint la petite maison de Perrine dix jours plus tard, comme convenu. Albert et Huguette le déposent, ils reviendront le chercher pour le raccompagner à Paris, où Paulette le récupérera.

L'émotion est grande quand Perrine voit Pierre déambuler pour la première fois là où Jean a déambulé lui, si souvent. Et Pierre demande :

— Elle est où la chambre de mon papa ?

Perrine lui montre la chambre qui avait été celle de Jean et Éliane. Elle lui raconte les jeux d'enfants qu'ils avaient, les petites bêtises et les gentilles farces qu'ils faisaient. Pierre en rigole et il dit, candide :

— Je crois qu'on aurait été super copains avec papa !

— Je pense que oui, répond Perrine.

Peu après, Paul, Michel, Annick et Jojo arrivent avec leurs affaires et improvisent un dortoir dans la chambre de Jean et Éliane. Ils resteront avec Pierre tout le temps de son séjour. Ils iront à la mer tous ensemble.

Perrine la reverra donc, cette mer, pour la première fois depuis ce jour où elle lui avait jeté les galets. Mais elle ne fera pas la paix avec elle pour autant.

P'tit Louis apprendra à nager à Pierre comme il s'y était engagé. Il commencera par la planche. Qu'est-ce que l'eau sera froide ! Perrine enseignera à ses petits-enfants comment abuser les couteaux en plaçant du sel sur les trous à marée à basse. Les mollusques sortiront de partout et hop, hop, les enfants les choperont d'un geste vif.

Un matin, ce sera la fin des vacances. Albert et Huguette viendront chercher Pierre pour le déposer à Paris. Au moment du départ, Perrine embrassera Pierre. Elle ne pourra pas s'empêcher de lui faire promettre qu'il ne devienne jamais marin. Pierre jurera que c'est promis. Il ajoutera que la mer ça ne l'intéresse pas tant que ça de toute façon, même s'il a bien aimé la pêche aux crevettes, sauter dans les vagues, et jouer au ballon sur la plage. « Sans vouloir te vexer, mamie, je préfère tout de même la montagne et les arbres. »

Perrine sera contente. Bien sûr, elle ne pouvait pas savoir que Pierre, un matin de janvier 1973, disparaîtrait pourtant en mer.

OceanofPDF.com

Ce matin de janvier 1973, le téléphone ne réveille pas Paulette. Elle est assise devant la cheminée, elle boit son café avant de s'en aller pour le travail. Elle est encore montée en grade à la fin de l'année précédente, responsable de plus de trois cents traductrices et traducteurs. C'est la première fois qu'une femme est nommée à un tel poste.

Édouard, son mari, dort toujours. Il a fini tard la veille, à cause d'un vêlage difficile pour lequel il a été appelé en urgence. Il a eu de la misère à rentrer car la neige est tombée en abondance les jours précédents.

L'homme au bout du fil demande à Paulette si elle est bien madame Cadoret. Elle répond oui, en précisant que désormais son nom de famille est Ollivro. L'homme lui dit que c'est noté et la prie de venir se présenter dès que possible à la gendarmerie.

Paulette demande ce qu'il se passe, le gendarme lui assure qu'on lui expliquera tout quand elle sera là. Paulette dit qu'elle arrive immédiatement. Elle monte réveiller son mari.

— Les gendarmes ? C'est encore un coup de ton fils, tu peux en être sûre. Je m'habille et je t'accompagne.

Paulette en est sûre elle aussi. Elle est déjà allée le chercher trois fois chez les gendarmes.

La première fois, il lui avait même fallu se rendre jusqu'à Paris en plein mai 1968, puisqu'on avait cueilli Pierre debout sur une barricade lançant le pavé aux hommes casqués d'en face.

— À peine 18 ans ! lui avait fait remarquer le flic, il va falloir penser à le tenir, votre gamin.

Si vous croyez que c'est facile, avait pensé Paulette mais elle n'avait rien osé répondre. Elle avait ramené Pierre à Gex en se farcissant pendant des heures dans la voiture les slogans à la mode du quartier latin que son fils scandait en riant.

La deuxième fois, c'était pour attentat à la pudeur ! Pierre et son copain Dédé s'étaient mis en tête de skier culs nus tout le bas du col de la Faucille et de traverser le bourg ainsi. On se demande encore ce qu'il leur était passé par la tête. Ils y étaient parvenus sans peine, tu parles, des skieurs de leur calibre. Dans le panier à salade, ils continuaient de rigoler de leur connerie, et du regard effaré des petites vieilles du village.

La troisième fois, c'était dix-huit mois auparavant, en juin 1971. Les gendarmes avaient appelé Paulette pour l'informer qu'une équipe de recherche était partie dans le but de récupérer quelque part dans les Grandes Jorasses, Pierre, Dédé, Mohamed, Yan et Sébastien. Les cinq compagnons de cordée ne s'étaient pas présentés au refuge à l'heure convenue.

Paulette ignorait que Pierre se trouvait en montagne. Il ne la prévenait jamais de ses courses aux sommets pour ne pas l'inquiéter, pour ne pas non plus qu'elle tente de le dissuader.

Quand elle avait appris qu'il était en détresse, Paulette avait pensé à Pierre Mazeaud, Robert Guillaume, Antoine Vieille, Pierre Kohlmann, Walter Bonatti, Andrea Oggioni, Roberto Gallieni, naufragés dix ans avant, sur le pilier du Frêney.

Elle s'était souvenue que les plus jeunes, Robert Guillaume, Antoine Vieille, Pierre Kohlmann et Andrea Oggioni étaient morts en premier et que les plus vieux avaient été sauvés. Elle avait eu une pensée rassurante mais honteuse : Pierre n'était pas le plus jeune. Dédé lui rendait quelques mois, elle en était certaine. C'est lui qui mourrait d'abord pensa Paulette, et peut-être que ça donnerait à Pierre le temps d'être sauvé.

Dédé était mort avant oui, endormi pour toujours dans un immense berceau de neige. Pierre, Yan, Mohamed et Sébastien avaient été sauvés.

Après la mort de Dédé, Pierre avait changé. Lui qui savait être si joyeux, avant. Il était parti passer l'été chez Perrine, pour ne plus voir les montagnes.

Il était revenu à *Roz Ar Menez* peu avant le début des vendanges et avait fait une bise sur le front de sa mère. « Tiens, te voilà toi ? » avait demandé Édouard en souriant. Puis, Pierre était allé dans le jardin, seul, longtemps. Il avait fumé assis sur le muret, et limé machinalement de ses mains déjà épaisses d'escaladeur et de ses muscles secs, une courte branche de frêne, en regardant au loin, les Grandes Jorasses. Il pensait à son copain là-bas et aussi à une fille qui s'appelait Mathilde.

Quelques mois après, il avait abandonné son travail d'ébéniste à Genève et emménagé à Paris. « Pour faire ma vie », il avait dit à Paulette. Depuis, il ne donnait plus beaucoup de nouvelles.

C'est Édouard qui conduit Paulette jusqu'à la gendarmerie. Sur la route, elle pense que s'il était arrivé quelque chose de *très* grave, les gendarmes se seraient déplacés.

On ne lui révèle pas tout de suite pourquoi on l'a fait venir. Deux hommes lui posent des questions, lui demandent ce que Pierre fait ces derniers temps, si elle sait où il se trouve...

Paulette répond qu'elle n'a pas eu de nouvelles depuis presque un mois, depuis qu'il l'a appelé pour lui souhaiter ses bons vœux, et que ça lui arrive souvent de rester silencieux durant des semaines. Elle précise que son fils est « assez insaisissable, mais pas méchant pour un sou ».

Elle ajoute :

— Pierre travaille dans un atelier des Gobelins à Paris, il s'y est installé il y a un an. Il doit sans doute être là-bas ou bien dans son appartement tout proche, rue du Banquier, au 33.

Elle voudrait bien qu'on l'avise de la raison précise pour laquelle elle est là. Et s'il est arrivé quelque chose à son fils, elle veut le savoir ! Les gendarmes la jugent sincère et décident de la mettre au courant de la situation :

— Voilà, madame Ollivro. Votre fils Pierre est recherché pour un vol en Martinique...

Paulette tombe des nues et, dans le même instant, elle est rassurée que ce n'est pas plus grave.

— La Martinique ? Voilà autre chose. Il n'y a jamais mis les pieds ! Et un vol, par-dessus ça ? Ce serait bien la première fois qu'on fait un reproche pareil à mon fils. Même des bonbons dans les boulangeries il n'en a jamais piqué un seul, ou alors par mégarde peut-être. Non, il y a un malentendu, c'est certain. Certes, Pierre est un drôle de coco, mais il y a erreur sur la personne.

Un des gendarmes lui assure que Pierre était bien en Martinique il y a quelques jours, on en est certain. Pour le vol, oui ça reste encore à prouver, et c'est bien pour cette raison qu'on l'a fait venir. Mais le doute n'est pas immense. Paulette demande ce que son fils faisait là-bas et l'autre gendarme dit :

— Vous n'en savez vraiment rien, Madame ?

— Mais non, je vous jure que non, enfin !

On lui apprend que Pierre est arrivé aux Antilles au début de la semaine. Il faisait partie d'un équipage qui a convoyé un voilier du nom d'*Apolline* depuis Paimpol, un petit port breton, jusqu'à la Martinique.

— Ils étaient trois pour ce voyage, dont votre fils. On en est sûrs également. Ses deux camarades ont déjà été entendus.

Pierre sur un bateau. Paulette n'y comprend rien. Pierre sur un bateau. Elle répond que c'est impossible même si elle le sait, elle le sent, elle va devoir l'admettre. Pierre sur un bateau. Elle expose aux gendarmes ce qui, dans l'histoire familiale, devrait conforter sa position. Pierre sur un bateau. Longtemps ça a été sa grande crainte, car voyez-vous son père qui était marin, s'est perdu en mer, il y a une vingtaine d'années. Pierre sur un bateau. À la pêche de thons, par la faute du mauvais temps. Pierre sur un bateau. « Le malheureux », répond un des gendarmes et Paulette tourne un doigt vers elle, elle a la colère, son menton tremble, elle chuchote « non, Monsieur, pas le malheureux... la malheureuse », et Édouard, avec beaucoup de tendresse, pose une main sur l'épaule de sa femme. Pierre sur un bateau.

Oh bien sûr, Pierre allait en Bretagne, chaque été ou presque, depuis ses 10 ans et même elle, Paulette y était retournée pour présenter Édouard à ses parents, mais Pierre n'avait jamais parlé de prendre la mer. Jamais. Il était terrien par habitude, ébéniste par passion, montagnard certainement. L'eau, les vagues, le vent, ce n'étaient pas son monde.

En quittant le lieu où elle était née pour le Jura après la disparition de Jean, elle avait réussi à mettre Pierre à l'abri de cette tentation. Elle en était persuadée.

Mais en ce matin de janvier 1973, son fils n'avait pas fait que voler un bateau, il avait aussi volé vingt-deux ans de certitudes.

OceanofPDF.com

Paulette continue d'espérer une erreur au moment où elle regagne *Roz Ar Menez*. Et puis, dans le jardin, les pieds gelés par la neige et le café chaud à la main, elle voit le Mont-Blanc et un peu plus à gauche les Grandes Jorasses que le ciel bleu dessine comme sur ces boîtes de gâteaux en fer que conservent précieusement les petites vieilles. L'espoir la quitte, ici. Elle a compris. Pierre est parti depuis longtemps.

Les mots des gendarmes lui reviennent. Un bateau d'une douzaine de mètres convoyé par Pierre avec deux marins dont c'est le métier. Le voilier absent à son mouillage et Pierre introuvable. Le lien, évident.

Maintenant, les jours passent. Inutiles. Pierre et le voilier sont toujours manquants.

Est-ce que Pierre serait capable de le manœuvrer seul, lui qui n'a pour expérience de la navigation que cette traversée qu'il a effectuée comme simple matelot ? Peut-être qu'il pourrait mener le bateau dans la rade, au moteur, mais la haute mer, ça paraît impossible. Les deux vrais marins avec qui il avait embarqué sont d'accord sur ce point. Et s'il s'y est aventuré tout de même, on ne donne pas cher de lui.

Ils ont rencontré Pierre à Paimpol le soir du nouvel an. Ils ont sympathisé autour de quelques bières et d'un plaisir commun de balancer des pavés aux CRS. On avait tout de même vécu quelque chose de grand au quartier latin, c'est vrai, quoi !

Quand, en fin de cuite, Pierre a proposé de se joindre à eux pour convoyer *Apolline* dont ils avaient la charge jusqu'aux Antilles, ils ont accepté. Pierre a eu l'honnêteté de dire qu'il n'y connaissait rien.

— Tu feras à manger et tu aideras au bricolage, quelqu'un qui sait ce qu'est le bois ça peut toujours servir. Le reste, on te l'apprendra pendant la croisière. En revanche, tu devras financer ton billet d'avion au retour, et bien entendu tu ne seras pas payé pour la traversée.

Pierre est arrivé le surlendemain, remis de sa cuite, frais comme un gardon, et il a embarqué. Il semblait heureux, les deux vrais marins sont aussi d'accord sur ce point.

Le temps était doux pour un début janvier. La traversée s'est déroulée sans difficulté particulière hormis un gros coup de vent dans le golfe de Gascogne durant lequel ils ont manqué de sancir, et la trinquette déchirée un peu avant les Açores et recousue parfaitement par Pierre juste après ces mêmes Açores.

On lui a enseigné les rudiments de l'usage du sextant et montré comment on trace son cap et calcule sa vitesse. « Mais on ne devient pas marin en trois semaines, même si Pierre comprenait vite », ont conclu en chœur les deux hommes aux gendarmes, ils savent de quoi ils parlent. Et ils l'ont répété à Paulette, sans plus de tact, quand elle est parvenue à les joindre au téléphone.

Les recherches, qui ont été lancées par les affaires maritimes sur place, n'ont rien donné. Elles ont cessé au cinquième jour. La plainte pour vol court toujours.

— Ça ne disparaît tout de même pas comme ça un bateau ?! s'étonne Édouard, un soir, bien démuni qu'il est devant la détresse de sa femme.

Paulette répond que si, ça peut disparaître comme ça, elle en a fait l'expérience un après-midi de 1951...

Mais ce ne sera pas le cas, pas cette fois, certainement pas. Elle n'a pas réussi à empêcher son fils de prendre la mer. Très bien. Elle le retrouvera.

Ou bien il rentrera.

Par-delà les alizés et les tempêtes, par-delà les ports animés et les grandes solitudes, par-delà l'effroyable froid et les chaleurs ardentes. Par-delà le vaste monde. Elle le retrouvera.

Ou bien il rentrera.

OceanofPDF.com

PAULETTE ET PERRINE

OceanofPDF.com

Voici l'histoire de deux femmes devenues sœurs par l'amour dissemblable, mais commun, qu'elles portaient à un petit marin perdu, puis à un autre, et qui avaient résolu de parcourir ensemble le vaste monde, guidées par le même désir furieux de le retrouver, celui-là.

L'une, si belle dans le temps, avait jeté des galets à la mer comme on lapide une bête et elle avait maudit le nom de Dieu. Elle parlait peu, et à chaque fois qu'elle voyait du jaune, elle pensait à un homme qui s'appelait François et qui était né le même matin qu'elle, à six kilomètres de distance.

L'autre, qui avait le don d'illuminer chaque endroit où elle se trouvait, avait, un jour de septembre, fui la terre où elle était née pour mettre son fils à l'abri, comme font les louves.

Ensemble, et par-delà les alizés et les tempêtes, par-delà les ports animés et les grandes solitudes, par-delà l'effroyable froid et les chaleurs ardentes, par-delà le vaste monde, elles avaient voyagé pour retrouver le petit marin perdu.

Elles avaient vu ensemble les Antilles, le Québec et Cuba. Elles avaient vu ensemble les côtes du Brésil, celles de l'Argentine. Elles avaient montré ensemble des photographies à des gens qu'elles ne connaissaient pas. Elles avaient parlé en espagnol, en portugais, en anglais et même en français quelques fois.

Elles couraient après un petit marin perdu, qui lui-même, courait après un autre petit marin perdu.

Pour seuls indices, elles avaient de vieilles lettres rédigées d'une écriture superbe, les L surtout, et dont elles étaient persuadées qu'elles guidaient la fugue de celui qu'elle cherchait. Elles avaient eu, un soir, la chance qu'on leur souffle qu'on l'avait bel et bien croisé, ce « beau jeune homme », dansant pieds nus et riant sur le quai. Mais elles avaient connu dans le même souffle la déception de ce qu'il était déjà parti depuis des semaines, sans que l'on sache où.

Elles avaient tenté de le surprendre à Singapour en faisant l'impasse sur la Polynésie avec l'espoir de l'avoir devancé. Après plusieurs mois passés là-bas à l'attendre en vain, une fièvre qui mettait en danger la plus vieille les avait forcées à rentrer. La plus jeune l'avait veillée des semaines entières, accablée par la chaleur moite des latitudes équatoriales, et encore des jours après, dans le confort tempéré de l'hôpital français où on les avait rapatriées.

Elles étaient reparties dès que possible abandonnant de nouveau, foyers, travail, couleurs familières et parfums habituels et la tendresse surtout, des autres qu'elles aimaient et qui les aimaient. Elles avaient repris leur long chemin, y consacrant l'ensemble de leurs ressources et de leurs espérances, par-delà les alizés et les tempêtes, par-delà les ports animés et les grandes solitudes, par-delà l'effroyable froid et les chaleurs ardentes, par-delà le vaste monde.

Tenant finalement leur chance aux îles Sous-le-Vent, elles avaient pris peur au moment où le vieil avion se posait dans le tumulte, sur la petite piste de l'aérodrome de Huahine. Elles avaient recommencé à poser des questions et à montrer des photographies. Oui, on l'avait vu ! On avait des doutes concernant le bateau, mais le petit marin perdu c'était certain qu'on l'avait vu, avec sa jolie barbe fleurie, ses cheveux longs et bouclés brûlés par le soleil, ses côtes saillantes et ses muscles secs. Ses mains épaisses d'escaladeur.

Il n'était pas resté longtemps sur l'île et était reparti « vers là-bas » on avait dit, en pointant nonchalamment du doigt, le grand océan.

Elles étaient rentrées avec chacune dans leur bagage la si précieuse vanille de Huahine qui avait fait qu'un jour, l'autre petit marin s'en était allé loin d'elles...

Cela faisait plus de deux ans que le petit marin s'était perdu et les lettres étaient presque épuisées. Un appel leur apprit un lundi que le bateau volé venait d'être retrouvé, abandonné dans un port au nord de San Francisco. Elles y étaient allées immédiatement.

Elles avaient montré de nouveau les photographies. Elles avaient décrit encore une fois le petit marin perdu. Elles avaient parlé anglais, espagnol, portugais et quelques fois français. Il n'était pas là. Elles savaient que c'était leur dernier voyage. Car jamais, San Francisco n'avait été évoqué dans aucune des lettres. Le fil qui les liait au petit marin perdu était rompu. Elles ne savaient plus où chercher.

Mais elles ne voulaient plus se séparer avant qu'il ne soit revenu.

Celle qui avait fui un jour de septembre était rentrée au pays pour attendre le retour du petit marin perdu, près des vagues. Son mari lui avait affirmé qu'il comprenait, et il lui écrivait chaque jour sur une carte postale des mots simples pour lui dire qu'elle lui manquait et comme les montagnes étaient jolies. Elle les lisait adossée au grand arbre et y répondait tout de suite après.

Celle qui avait maudit la mer lui avait proposé de faire la paix avec elle contre la promesse de ne plus lui en voler un autre qu'elle aimait. Elle s'était déshabillée entièrement et elle était entrée dans l'eau. Elle s'était allongée, les bras en croix, avec la médaille de baptême de son jeune époux autour du cou, et elle s'était laissé porter, les yeux fermés, sans pleurer.

Un matin, la plus jeune des sœurs arriva à la maison de l'autre en tremblant. Elle avait les yeux pleins de larmes. Elle se précipita dans les bras de son aînée, qui la serra contre son cœur et lui dit « parle ma fille, parle... ».

Mais la plus jeune ne parla pas, elle sécha ses larmes, maîtrisa ses tremblements et tendit la lettre épaisse qui était adressée à elles deux et que son mari venait de lui remettre, il avait traversé la France tout entière dans la nuit pour cela. Sur l'enveloppe marquée « par avion », c'était l'écriture penchée de leur petit marin perdu.

PERRINE, JEAN, PAULETTE ET PIERRE

OceanofPDF.com

Huahine

Mercredi 4 février 1976

Chère Maman, Chère Mamie,

Je ne sais pas à quoi on échappe mais je n'ai pas échappé à Papa puisque vingt-cinq ans et des brouettes après, je me retrouve à vous écrire comme lui le faisait. J'espère que vous arriverez à bien me lire car je n'ai pas son talent de calligraphe. Je fais de mon mieux avec mon écriture de cochon, mais enfin bon, je crois que c'est lisible tout de même.

Je me demande s'il vous a déjà envoyé une lettre commune ? Si c'est le cas, c'est toi Maman qui a dû la conserver car je ne l'ai pas vue dans les milliers que garde Mamie. Je les ai toutes lues ces lettres, sans exception. Mamie, tu le sais bien, toi. Tu te souviens de notre été 1971, je n'ai aucun doute là-dessus. Et je revois P'tit Louis qui chialait comme un môme et qui insultait la montagne devant son ballon de rouge après la chute d'Ocaña dans la descente du col de Menté, et moi aussi je l'insultais la montagne, en pensant à Dédé. Le vélo, ça ne m'a jamais bouleversé. Les copains, en revanche.

D'abord et avant tout, et c'est important pour moi, si je vous écris ce n'est pas pour m'excuser de quoi que ce soit mais pour vous dire pourquoi j'en suis là, maintenant, avec mon stylo sous les cocotiers. Et je veux vous dire aussi deux ou trois autres choses.

En fait non... En même temps que j'écris ça, je me rends bien compte que ce n'est pas vrai, et si je ne vous demande pas de m'excuser (je serais bien culotté de le faire après ces années de silence), je vous demande pardon. Parce que vous avez dû vous faire un souci terrible et qu'on dira ce que l'on voudra, j'aurais dû vous donner des nouvelles avant. Je le sais bien. Mais je ne pouvais pas.

L'émotion fait que j'ai l'esprit qui divague un peu et je me dis que cette lettre de l'autre bout du monde, peut-être qu'elle n'est pas destinée qu'à vous ? Un matin, une personne la lira et ces quelques mots donneront à voir un peu de nos vies. Est-ce que j'écris aussi à ma fille ou à mon fils que j'aurai peut-être un jour, sans le savoir ? Papa, quand il te racontait sa vie de marin, Mamie, imaginait-il que c'est à moi qu'il parlait ?

Je vous envoie cette lettre à toutes les deux car je sais que vous m'avez cherché ensemble. Je l'ai appris assez tôt et plusieurs fois ensuite, différentes personnes me l'ont confirmé. Ça, on peut dire que vous avez remué ciel et terre pour me retrouver et que l'on vous a remarquées. On se souvient bien de vous deux, ici, à Huahine.

Le premier qui m'a parlé de vous, c'est Raynald, le petit pêcheur gaspésien que vous avez rencontré à Rimouski, au milieu du premier printemps. Vous vous souvenez ?

Il m'a appelé pour m'avertir que vous étiez à ma recherche. Raynald s'en est pas mal voulu de ne pas vous dire où je me trouvais. Il ne faut pas le blâmer, car c'est moi qui lui ai interdit de le faire. Il m'a dit au téléphone avec son accent que j'aime bien que ça ne se faisait pas de laisser les gens sans savoir. Je lui ai répondu que j'étais d'accord avec lui, mais que je n'y pouvais rien.

À ce moment-là, j'étais remonté dans les terres depuis quelques jours, pour faire le charpentier dans un patelin qui s'appelle Saint-

Liboire. J'avais laissé le bateau à Rivière-du-loup, un bled tout près de Rimouski, vous y êtes peut-être passées. La charpenterie ce n'est certes pas ce que je préfère mais le bois m'avait manqué terriblement pendant ces premiers mois et j'étais content de réutiliser trusquins, niveaux et maillets.

Je pensais repartir en mer quelques semaines plus tard, le temps de gagner de quoi voir venir. Mais j'ai appareillé à toute vitesse, le lendemain de l'appel de Raynald, de peur que vous me trouviez. J'étais paniqué. Parce que je savais que si je vous voyais, si même j'entendais vos voix, mon voyage était terminé et toutes les choses que j'avais encore à vivre sur l'eau également, et je ne voulais pas.

J'ai filé le long des côtes américaines et j'ai rejoint la Dominique où j'ai fait le charter avec le bateau quelque temps pour gagner ma croûte. J'avais bien compris que vous utilisiez les lettres de Papa pour me retrouver, comment aurait-il été possible autrement que vous veniez me chercher en Gaspésie ? Je veux dire, la Gaspésie, on n'y vient pas par hasard.

La Dominique, Papa n'y est jamais allé, c'était ma combine, fourbe tout de même, pour brouiller les pistes avant de reprendre le voyage. Ça n'a pas si bien marché que cela puisque plusieurs fois c'est passé tout près que vous m'attrapiez.

Ne pensez pas que j'ai joué avec vous, je ne crois pas être un salaud. C'est juste que je n'aurais pas pu faire comme Papa et m'en aller après vous avoir serrées dans mes bras pour vous dire au revoir. J'ai dû être moins brave et m'enfuir plutôt que de partir proprement, et affronter vos yeux. J'assume cette faiblesse, mais je n'en suis pas fier.

Il faut un début. Va pour Paimpol puisque c'est de là-bas que démarre mon long voyage. Pourtant, quand j'ai embarqué ce matin

de janvier, il y a trois ans, avec Karl et Jérôme je ne pensais pas voler le bateau, je le promets.

J'étais dans une mauvaise passe. Il est possible que l'origine ce soit la mort de Dédé et alors le début ce sont Les Grandes Jorasses, mais à vrai dire, c'est peut-être plus ancien, je n'en sais rien. Voilà une interrogation à laquelle je n'ai pas de réponse pour le moment. Aussi bien je n'en aurai jamais et je continuerai de vivre avec mes questions, on en a tous.

Quoi qu'il en soit, après la mort de Dédé, j'étais comme ces toits qui tiennent encore par le seul équilibre des ardoises alors que la charpente en dessous s'est effondrée, mangée de l'intérieur. Ça ne dure jamais longtemps avant que tout ne finisse à terre.

Vous l'avez vu. Toi, Maman, à l'instant où tu es venue me récupérer après le sauvetage, et toi, Mamie, quand tu m'as accueilli les mois d'après pour que je me requinque loin de la montagne. J'entends la voix de Dédé et je repense à nos cabanes de gamins, c'étaient des châteaux pour nous.

Il y a quelque chose qui s'est passé à la fin de cet été 1971 et dont je ne vous ai jamais parlé. Je pense que c'est le moment.

Un peu avant de retourner dans le Jura et après avoir lu toutes les lettres que Papa écrivait en mer, je me suis mis en tête de voir le quai du Mutin. Celui où il s'est amarré au retour de l'Angleterre, quand tu l'as retrouvé Mamie, quand tu l'as vu pour la première fois, Maman. Papa n'a pas écrit l'Angleterre et ces cinq mois sont manquants alors ça fait que j'ai pu imaginer des tas de choses. Je regrette de ne pas en savoir plus, c'est un fait.

Donc, un jour je me suis mis en tête de retrouver le quai. Ce n'était pas l'enquête du siècle non plus et j'aurais pu te le demander directement Mamie, mais je ne l'ai pas fait pour une

raison que j'ignore, mais je crois que tout bêtement j'avais peur de pleurer devant toi.

J'ai pris le car jusqu'au port et je me suis promené en demandant aux gens que je rencontrais s'ils savaient où se trouvait le quai du Mutin. Mais il y avait surtout des touristes en balades qui n'en savaient rien et les vieux du coin ne se souvenaient pas. Une vieille dame m'a envoyé au bistrot en m'assurant que là-bas, on saurait.

Quand j'ai demandé au patron s'il pouvait m'indiquer où se trouvait le quai du Mutin, il s'est mis à rigoler et il a dit à l'adresse d'un petit papi :

— Hey Henri, je pense qu'il y a un jeune là, si je te l'envoie, à tous les coups il va te payer un bock.

Je suis allé voir le petit papi et je lui ai expliqué que je cherchais à savoir s'il pouvait m'indiquer le quai du Mutin, un bateau qui faisait la pêche ici, pendant les années 1940. Et le vieux m'a répondu :

— Pourquoi donc que ça t'intéresse ? Tu écris un livre d'histoire... ?

Je lui ai expliqué que mon père avait navigué sur ce bateau pendant la guerre, que c'était même le premier bateau sur lequel il avait navigué. Le petit vieux m'a demandé comment s'appelait mon père et je lui ai dit...

— Tu es le fils de Jean, tu es le petit Pierre ? a soufflé le papi, estomaqué que je lui confie ça.

J'ai confirmé que oui et le vieux s'est levé et, d'un coup comme ça, il m'a pris dans ses bras. J'ai compris que le vieil Henri, c'était le père Tournellec.

Vous devinez comme ça m'a retourné. Je ne le voyais pas de cette manière, le père Tournellec car j'ai senti ses os fragiles quand

il m'a enlacé. J'imaginais un colosse. Il l'a été certainement, Papa n'en a sans doute pas rajouté mais le temps avait fait son œuvre et je ne suis pas sûr que le père Tournellec aurait encore pu balancer Yvick, son jeune mousse au corps de fille, à la flotte.

Nous avons parlé de Papa bien entendu. Pour l'essentiel le père Tournellec m'a raconté des histoires que je connaissais déjà car je les avais lues dans les lettres. Je lui ai demandé de me décrire leur temps en Angleterre car c'était ce que je connaissais le moins, mais le père Tournellec n'en avait que pour la traversée avec le fils de Bosco et les autres résistants et je n'ai pas osé freiner son enthousiasme.

Nous sommes sortis du bistrot et il m'a emmené jusqu'au quai qu'utilisait le Mutin. J'étais passé des dizaines de fois devant cet endroit, sans le savoir, mais maintenant que je sais que c'est là, évidemment ce n'est plus la même chose.

Le père Tournellec en a profité pour me raconter le retour glorieux d'Angleterre et la foule qui les attendait. Il se souvient bien de toi Mamie et de tata Éliane sortant de la voiture et retrouvant Papa. Dans une lettre, Papa écrit qu'il pense que le père Tournellec l'aime bien et notre famille aussi. Je peux confirmer que c'est vrai.

Un peu après, le père Tournellec a regardé sa montre et il m'a dit qu'il lui fallait rentrer car sa femme l'attendait. Alors, j'ai souri :

— Il paraît que le vrai patron c'est elle...

— Comme tu dis, oui.

Il m'a montré du bout du doigt la petite balafre derrière son crâne, et il a ajouté :

— Je me suis plaint une fois que la soupe était froide, je n'ai jamais recommencé depuis.

Moi, j'étais enchanté.

Il est parti et je suis resté quelques minutes de plus, tout seul, assis sur le quai. Je regardais l'eau de la mer et les touristes qui prenaient des photographies et les enfants bien contents avec leurs glaces Miko et leurs bonbecs. J'étais un peu perdu.

C'est là que dans mon dos une voix de fille que je ne connaissais pas a dit « alors, on rêve ? ».

Je me suis retourné et j'ai demandé :

— Pardon ?

— Alors, on rêve ? elle a répété

J'ai haussé les épaules, je n'avais pas plus envie que ça de parler.

— Dis, je peux te taper d'une cigarette ?

J'ai répondu que je ne fumais que des roulées. Elle a rigolé, elle a fait semblant de froncer les sourcils, et elle a lancé avec le plus beau sourire qu'on n'a jamais vu :

— C'est ça les vieux loups de mer, les durs à cuire. Ça fume pas des clopes de fillettes, pas vrai ? Va pour une roulée.

J'ai précisé que je n'étais pas marin mais ébéniste et que les roulées justement, dans mon métier où on a souvent les deux mains prises, c'est plus simple à rallumer que les blondes qui se consomment toutes seules.

— Tu es ébéniste ? Ça c'est un chouette métier. Tu peux me montrer tes mains ? J'adore voir les mains des gens, ça en dit plus que des heures de discours et ça évite la vantardise.

Je lui ai montré mes mains, elle les a prises dans les siennes et j'ai pensé qu'avec son allure de hippie elle allait me faire les lignes genre Esmeralda, mais elle ne l'a pas fait. C'était agréable d'avoir mes mains dans les siennes.

Je lui ai offert une cigarette, elle a remarqué que c'était du bel ouvrage. Et même si je n'en avais pas plus envie que ça, on s'est

mis à parler, en regardant les enfants toujours bien contents avec leur glace Miko et leurs bonbecs. Je lui ai demandé si elle était du coin et elle a répondu que non, elle était en vacances. Elle avait planté sa tente dans les dunes, avec d'autres jeunes. Elle m'a invité à passer si je voulais un de ces soirs, ça lui ferait plaisir. J'ai dit que j'essaierai. Comme elle s'en allait, je lui ai demandé d'où elle venait et son prénom. Elle m'a dit qu'elle était de Paimpol et qu'elle s'appelait Mathilde.

— Comme dans la chanson de Jacques Brel ? j'ai remarqué.

— Oh arrête, on me la fait à chaque coup ! J'en peux plus de l'autre nouille qui veut qu'on prie pour son salut et qui attend avec son bouquet de lilas pendant des plombes.

— Je crois que tu mélanges avec « Madeleine »...

— Peut-être bien, n'empêche que le « alors Mathilde, tu es revenue ? » à chaque fois que je débarque quelque part, je n'en peux plus.

— Alors je t'appellerai la Paimpolaise, j'ai fait. C'est plus original comme chanson.

— Mouais, le mieux c'est qu'on s'abstienne de chanter.

J'ai répondu d'accord et elle m'a fait un clin d'œil en même temps qu'elle m'a souri, puis une bise sur la joue et elle est partie en disant : « Allez salut, le rêveur. »

« La Paimpolaise », c'est comme ça que je l'appelais, ou plutôt c'est comme ça que je pensais à elle. Je ne suis pas allé la voir comme elle m'y avait invité et je suis rentré dans le Jura. Je l'ai regretté. J'ai pensé à elle pendant un an et à cette clope partagée et à mes mains dans ses mains. J'ai commencé à me dire que ce serait chouette de continuer à lui rouler des clopes, si elle voulait bien.

Vous n'en avez rien su mais je suis revenu l'été d'après. J'espérais qu'elle serait de nouveau là. J'ai fait le tour des toiles de

tentes plantées dans les dunes. Mais pas de trace de Mathilde, pas de trace de ma Paimpolaise. C'était une déception immense. Je sais que c'est bête car je lui avais à peine parlé, et même pas dit mon prénom, mais parfois on s'imagine des choses.

Je suis retourné sur le port, je me suis assis sur le quai du Mutin. Comme j'avais fait un an avant.

— Tiens, mon rêveur, c'est ce qu'elle a dit quand elle m'a vu.

Et elle a ajouté :

— Mais tu es toujours de dos, toi. Alors, il paraît que tu me cherches ?

Je me suis retourné et elle était là. Elle était sortie de nulle part, jolie comme ces coquelicots à la lisière des champs de blé, on ne voyait qu'elle sur le port. Elle s'est assise de nouveau près de moi. Incroyable.

Je lui ai roulé la plus belle cigarette qu'on n'ait jamais vue et on a parlé longtemps. De l'année qui s'était écoulée et de nos vies aussi puisqu'on ne se connaissait pas. Je lui ai raconté des tas de choses, très intimes. Un moment, j'ai dit ce qui était arrivé à Papa. Et elle a répondu en pensant à toi, Mamie, et à toi, Maman « les malheureuses ».

Le soir, on s'est embrassés, je crois que c'était le plus beau moment de ma vie. Voilà.

C'était peut-être qu'une amourette de vacances, comme on dit. Mais pour moi c'était vachement plus que ça. Ce n'est pas facile à expliquer. J'étais vraiment heureux, quoi. L'été s'est fini trop vite. Au moment du départ, je lui ai demandé si on pouvait continuer de se voir. Elle a accepté.

Je me suis mis à faire des allers-retours de Paris à Paimpol, le plus souvent possible et à lui écrire dès que je pouvais. Je voyais

bien que je lui courais après, et que je rêvais à nous imaginer une vie ensemble, mais ça me plaisait bien. Je le redis : j'étais heureux.

Jean-François, un gars que j'ai aussi rencontré au Québec, m'a dit une fois que « le bonheur ça a ben l'air que ça ne dure rien qu'un temps ». Peut-être que c'est vrai.

Le bonheur s'est arrêté un soir où je me suis présenté chez elle, pour le nouvel an. Elle m'a dit comme ça, que c'était terminé.

Le toit avait fini de tenir par le seul équilibre des ardoises. Et je me suis retrouvé à terre. Effondré.

J'ai marché jusqu'au port pour descendre des bières, je voulais me dévaster. C'est ce même soir que j'ai rencontré Karl et Jérôme qui se préparaient à appareiller pour les Antilles deux jours après, et y convoyer Apolline, un joli voilier. J'ai demandé à en être. Ils ont dit d'accord. Ça s'est passé comme ça. Pas une seconde, au moment où j'ai laissé le quai derrière moi, j'imaginais que j'allais voler ce bateau.

C'est pendant la traversée que les choses ont changé. Il y avait ce sentiment en moi. Je ne savais pas si c'était de la colère ou autre chose (maintenant je sais que ce n'était pas de la colère), mais c'était terrible et insupportable. Ça partait de mon ventre, ça me bouffait de l'intérieur et je sentais que ça continuait de grandir sans que je ne puisse rien y faire, ça m'envahissait tout entier, comme le nénuphar de Chloé. Jamais je n'avais éprouvé un sentiment pareil. C'était obsédant et douloureux. Plus nous approchions de notre destination finale, plus je réalisais que je ne pouvais pas m'arrêter maintenant. Ou bien ce que j'avais dans le ventre allait me faire crever. Et je ne voulais pas crever comme ça.

Je me suis mis à rêver de tempêtes. Je me suis mis à rêver de retrouver Dédé où je l'avais laissé. Je me suis mis à rêver d'aller

rencontrer Papa. Et si je ne le rencontrais pas, j'ai pensé que je pourrais le venger, me bagarrer avec l'océan et lui faire payer le prix de vos chagrins. J'étais fou.

Ce qui m'a détraqué, ce sont tous les mots que Papa a écrits, toutes ces lettres qui ont fini par me monter à la tête. Tous ces endroits qu'il avait vus et qu'il racontait si bien, je voulais les voir aussi maintenant que je m'étais laissé prendre par la mer.

J'ai décidé de continuer de naviguer. De ne pas m'arrêter. Et pour cela, de voler le bateau. C'est ce que j'ai fait, deux jours après que le voilier a mouillé en Martinique.

Quand j'ai pris la décision, j'ai senti que ce qui était en train de me bouffer allait m'offrir un peu de répit, comme les gamins qui « mettent leurs pouces » lorsqu'ils jouent à chat.

La veille du vol, j'ai été acheté des lettres de marquages que j'ai posées pendant la nuit pour travestir le bateau avec l'immatriculation d'un canot similaire que j'avais repéré au port. Un vrai faussaire.

Sitôt fait, j'ai levé l'ancre. Je ne voulais pas démarrer le moteur pour ne pas me faire attraper. J'ai gréé vite fait tout ce qu'il y avait de voile comme je l'avais appris mais il n'y avait pas un souffle de vent. J'ai pensé un moment que j'étais cuit. J'ai attendu une heure ou deux je ne sais pas, mais ça m'a paru des mois. Et tout à coup, une petite brise s'est levée. Comme si la mer me proposait :

— Tu veux venir, tu es sûr ? Alors viens...

Quand je vous dis que j'étais fou.

J'ai tracé la route, le plus loin possible, au portant, et pris le large. Le jour est arrivé et le sillage blanc en même temps que lui, l'eau caressait la carène et j'ai eu de la joie.

J'étais tout à fait conscient du danger, je savais bien que je n'étais pas de taille avec une seule traversée de l'Atlantique pour

formation, mais j'y suis allé tout de même, car je pensais que c'était ma place et mon tour. Mon tour de jouer au héros. Comme Papa bien sûr. Parce que l'on se choisit les héros qu'on veut, ou bien que l'on peut, et Papa, c'était le plus évident. Sauf que les héros, si je me souviens bien, aux contraires des dieux, ils meurent, ces cons-là.

La mer m'a vite fait comprendre qu'on ne jouait pas. Parce que fantasmer qu'on va se battre avec l'océan pour venger son père, ça va bien cinq minutes. Ça ne faisait pas trois heures que je naviguais que déjà je pensais qu'il y avait toutes les chances que je me perde, ou que je coule, et cela au premier coup de vent. Bref, que j'y reste quoi. En bon Cadoret que je suis. Et ça aurait fait un prénom de plus sur la plaque en dessous de l'ex-voto de l'église.

À ce moment j'aurais encore pu opérer un demi-tour et plaider la bonne blague si on m'avait reproché d'avoir pris le bateau tout seul. J'y ai pensé. Mais je ne l'ai pas fait à cause de ce qui était en train de me bouffer. Je savais qu'à l'instant où j'aurais viré de bord ça aurait été fini de « mettre les pouces ».

À midi, j'ai fait mon premier point au sextant comme Karl et Jérôme m'avaient montré. J'ai su parfaitement où j'étais, mais je ne savais pas où aller.

J'ai pris les cartes de bord et tenté de calculer jusqu'où je pourrais me rendre avec mes provisions de nourritures et mes maigres réserves d'eau, même si je savais que je pourrais toujours pêcher et récupérer l'eau de pluie en cas de manque. J'ai décidé de sortir de l'arc antillais aussi vite que possible pour ne pas me faire arrêter par les gendarmes qui avaient dû être mis au courant du vol et j'ai mis le cap sur Cuba.

Papa n'a pourtant pas commencé par cette île. Mais Saint-Pierre-et-Miquelon, puis le Québec, me semblaient inatteignables

sans un minimum de préparation. Une étude rapide du jeu de « Pilot Charts » qui se trouvait dans le carré m'a convaincu de ne pas remonter tout de suite vers le Canada en cette saison.

J'ai pensé que j'irai à la fin de l'hiver et que je me planquerais à Cuba en attendant, je m'y croyais en lieu sûr, je ne voyais pas qui viendrait me chercher là-bas. Bien entendu, je ne pouvais pas savoir que vous vous mettriez en tête de me chercher toutes les deux. Je n'en reviens toujours pas.

Maintenant, je vous imagine là-bas. Mamie fumant son gros cigare à l'ombre d'un bananier et ça me fait bien rire, même si je ne devrais pas car je sais que vous, ça n'a pas dû vous faire tellement rigoler. J'espère que vous avez pu avoir du bon temps tout de même dans vos voyages.

Je suis resté à Cuba un peu plus d'un mois. J'ai trouvé du travail dans une hacienda tenue par un Français du Béarn qui avait refusé de quitter le pays malgré la révolution. Je lui ai menti du début à la fin pour ne pas qu'il vous avertisse et j'ai profité de ce temps pour m'aguerrir à la navigation. J'ai caboté et encore caboté. Mais le cabotage et la haute mer c'est à peu près égal à la randonnée sur un chemin de pierre et à l'escalade libre... Mi-mars, j'ai pourtant fait route vers le nord, au large des États-Unis, bien aidé par le Gulf Stream.

Je rêvais de tempête et j'ai été servi. J'ai été pris dans le gros temps après une huitaine de jours. Plus de trente heures dans force 10 à 11, des déferlantes, de la casse, deux chavirages. Trente heures, et persuadé à chaque minute que j'étais cuit. Je me demande encore aujourd'hui par quel miracle j'ai pu en réchapper. Si j'étais toujours fou (je crois que je ne le suis plus), je dirais que c'était comme si l'océan m'avertissait, comme s'il me prévenait que je devais renoncer à mes délires, et m'ordonnait de rentrer. Mais j'ai

désobéi. Et j'ai fini par voir les côtes de Saint-Pierre-et-Miquelon puis celles du Québec, bien des jours après, je me demande encore comment. Je crois que d'une façon ou d'une autre Papa m'a aidé. Je sais que c'est mystique mais je ne vois pas d'autres explications.

Je ne vais pas vous détailler tout mon périple (je le ferai le moment venu, je le promets) mais ces premiers mois sont essentiels car ce sont eux qui ont présidé à la suite. Ce sont eux qui ont fait que je ne suis pas rentré comme j'aurais dû.

Je veux vous dire que même si j'ai aimé la mer, je n'ai pas abandonné les hommes. Je n'ai pas abandonné les femmes. J'en ai rencontré des dizaines pendant ces trois ans, toutes et tous extraordinaires, m'empêchant chacune et chacun à leur façon de me perdre pour de bon. Par les mots dits, par les mains tendues et les fous rires. Ce sont eux qui m'ont sauvé.

Vous savez, j'ai aimé être marin, naviguer et sentir le canot glisser sur les vagues et régler mes voiles parfaitement. J'ai vu des ciels et des étoiles que l'on n'imagine pas. Et les phares dans la nuit. J'ai partagé ça avec Papa sur son immense cargo et sur ses petits bateaux de pêche. J'ai aimé les poissons volants, les couchers de soleil et les matins qui se lèvent comme j'avais aimé avant les grands arbres, les névés de printemps, les ancrages sur les parois abruptes et la joie d'atteindre le sommet.

Petit à petit, ce que j'avais dans le ventre a commencé à m'abandonner pour de bon. Plus besoin de « mettre les pouces », le jeu était fini. J'étais apaisé. Je pouvais penser à Dédé sans tristesse. Je pouvais penser à Papa sans rêver. Surtout, je pouvais ne plus penser à Dédé. Surtout, je pouvais ne plus penser à Papa. J'ai bien sûr beaucoup pensé à toi, Maman. J'ai beaucoup pensé à toi, Mamie.

Un soir, j'ai voulu revenir, traverser l'Atlantique et accoster sur le quai du Mutin. On vous aurait prévenues de mon retour, vous auriez traversé la foule et vous m'auriez accueilli. Et j'aurais dit : « Bonjour, me voilà rentré. »

Pourtant je ne l'ai pas fait. C'était en août 1974. J'étais en escale sur la Terre de Feu depuis quelques jours. J'attendais le bon moment pour passer le cap Horn, il faisait un froid terrible et le temps était gros. J'avais un bateau moins robuste qu'Apolline à ce moment-là car je l'avais échangé à cause de différents problèmes que j'avais eus en Argentine, quelques semaines avant.

Je me demande où est ce bateau, aujourd'hui ? Je m'y étais attaché, bien sûr. Comme l'a écrit Papa un jour, sur le Mutin : « Je crois que jamais on n'oublie son premier canot. » Jamais je n'oublierai Apolline.

Je discutais avec un Français. Un vieux cap-hornier qui avait décidé de rester vivre au plus près des hautes latitudes. Un sacré bonhomme. Il m'a parlé de sa vie, je lui ai raconté la mienne, comme on fait dans les ports. On continuait de causer et il m'a dit qu'un jour il me faudrait avoir le courage de rentrer. Il ne l'avait pas eu, et c'était trop tard pour lui maintenant. C'était son éternel regret. Il n'avait pas de conseils à me donner mais une expérience à partager, c'était à moi de voir. Ça m'a bousculé car j'ai pensé qu'il avait raison et qu'il fallait que je trouve le courage de rentrer.

Pourtant je ne suis pas revenu. J'ai embarqué le lendemain, vers l'ouest. J'ai franchi le cap Horn dans des conditions terribles. J'ai ôté mon bonnet pour rendre hommage à Bosco.

Si je ne suis pas revenu c'est parce qu'il me manquait toujours quelque chose. Ou plutôt il me manquait toujours quelqu'un.

Je lui avais écrit depuis mon départ. C'est le seul lien que j'ai toujours gardé avec ma vie d'avant. Sans jamais avoir de réponse

malgré les adresses que je lui donnais. Je lui racontais le voyage. J'en rajoutais un peu, je masquais l'ennui et les doutes, j'exagérais les grands moments et je taisais la vérité de ma fugue de peur qu'elle vous alerte. Je lui disais que l'on serait bien ensemble, et que ce serait quelque chose tout de même que l'on voit côte à côte comme le monde est beau.

J'ai continué de naviguer pendant des mois pour pouvoir simplement continuer de lui écrire, et avec l'espoir surtout d'une réponse. Mais rien.

Je crois que j'ai vu tout ce que Papa a vu, hormis Singapour et le golfe du Bengale. Mais ce n'est pas grave. Je les lui laisse, rien qu'à lui.

Voyez-vous, après plusieurs mois à voyager je n'avais toujours pas goûté la vanille de Huahine. J'ai tracé ma route dans le Pacifique, face aux vents et aux courants dominants, ça n'a pas été de la tarte.

J'ai atteint Huahine début mars, l'année dernière. Ça a été ma plus belle traversée, plus de cinq semaines sans rien voir d'autre que l'eau et mon bateau et les quelques animaux qui voulaient bien venir me dire salut.

Lorsque j'ai mouillé l'ancre et que j'ai enfin touché le sable de l'île, j'ai été pris de vertiges. Mes jambes ne savaient plus marcher sur terre. J'ai senti que marin, cette fois, je l'étais bel et bien. J'ai dû m'asseoir sur la plage et j'ai regardé longuement le grand océan qui m'avait si bien accueilli pendant ces semaines seul à seul.

Et dans mon dos, j'ai entendu cette phrase que jamais je n'oublierai :

« Te voilà enfin, mon rêveur... »

Je me suis retourné et elle était là, celle qui me manquait. Mon seul lien. Ma Paimpolaise. Mon amourette de vacances. Et

vachement plus que ça.

Elle m'a fait le plus beau sourire qu'on n'ait jamais vu, et elle a ajouté tandis que je me levais pour la prendre dans mes bras : « Ne crois surtout pas que je vais passer ma vie à t'attendre avec un bouquet de lilas à la main. »

Je n'ai pas su quoi répondre et j'ai souri, et même j'ai pleuré un peu, pas de fatigue, mais de joie. J'étais heureux. Comme la première fois où l'on s'était embrassés. Peut-être même encore davantage.

Elle m'a demandé de lui montrer comment le monde est beau, côte à côte, ainsi que je lui avais proposé dans mes lettres. C'est ce que nous avons fait pendant plusieurs mois sur notre bateau, en commençant par le Pacifique. Le reste, on verra plus tard. Le monde est vaste et nous avons tout le temps désormais.

J'ai avoué ma fugue à Mathilde. Elle a promis de ne pas me juger. Je vous demande de ne pas me juger, vous non plus, si vous voulez bien...

Je vais rentrer. Je ne repartirai pas. Je ne naviguerai plus. Papa n'a pas su le faire. Il nous reste ses lettres mais elles ne remplaceront jamais les souvenirs que nous n'avons pas eus ensemble. C'est trop cher payé.

Même si la mer, j'ai appris à l'aimer d'un amour inimaginable, et qu'elle n'est pas si méchante que l'on croit, j'ai décidé de renoncer à elle pour de bon. Comme l'alcoolique renonce à sa bouteille. Il faut bien qu'un fils de la famille se décide, ça tombe sur moi, c'est comme ça, pour mettre fin aux malédictions réelles ou imaginaires, pour faire prendre en tout cas, un chemin différent à nos mythologies. Et je n'ai plus besoin d'aucun héros, vous savez, car je me suis trouvé depuis longtemps, sans le savoir, d'autres héroïnes.

*Je l'ai compris ce matin, en voyant ma fille venir au monde.
Les héroïnes, c'étaient vous.*

OceanofPDF.com

Post-scriptum

Je n'ai pas pour habitude d'évoquer mes sources d'inspirations, non par coquetterie ou par goût du secret, mais il m'est souvent impossible de les identifier formellement.

Je fais ici exception à la règle. Car je sens que je dois parler d'une sortie à vélo dans les montagnes du Jura, il y a près de deux ans, au cours de laquelle j'ai entendu pour la première fois dans mes écouteurs, la voix fragile et tremblante d'une vieille dame. C'est elle qui allait inspirer le personnage de Perrine. Elle disait, pleine de pudeur et avec l'accent du Finistère qui me touche tant, ces mots qui me donnent la chair de poule rien qu'à les écrire :

« J'ai perdu mon père en mer. J'ai perdu des cousins en mer et je n'avais qu'un fils et je l'ai perdu en mer. Voilà, alors qu'est-ce que je vous dirais ? Des chagrins toute la vie. J'ai perdu mon fils à 25 ans. Il avait 25 ans. Il était sur un bateau qui s'appelait le Jules Verne, et ils ont été perdus à la pêche de thons avec le mauvais temps. »

Elle parlait à Zoé Varier pour l'émission de France Inter *Là-bas si j'y suis* diffusée le 22 octobre 1993. Sans cet entretien, ce livre n'aurait pu voir le jour. Je dois donc à Zoé Varier et à cette vieille dame une gratitude éternelle.

Je n'ai engagé aucune démarche pour tenter de retrouver ses descendants s'ils existent et je n'ai effectué aucune recherche sur les

circonstances de la disparition de son fils. L'histoire de Perrine, Jean, Paulette et Pierre que vous venez de lire est le fruit de mon imagination et de l'émotion dans la voix de cette femme dont la puissance a donné l'élan nécessaire à ce roman auquel j'ai mis un point final ce matin.

J'ai pensé à elle et à son fils chaque jour depuis près de deux ans et je pense très fort à eux aujourd'hui.

J'espère que je ne les ai pas trahis.

Grégory NICOLAS

Singapour, le 6 novembre 2022

Pour entendre celle dont l'émotion dans la voix a donné l'élan à ce roman, flashez ce code.



[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Pour en savoir plus sur l'actualité de Grégory Nicolas, vous pouvez
le suivre sur :

 @instagregorynicolas

[OceanofPDF.com](https://www.oceanofpdf.com)

DERNIÈRES PARUTIONS

DOMAINE FRANÇAIS

Catherine Bardon

La Fille de l'ogre

Frédéric Couderc

Hors d'atteinte

Caroline Laurent

Ce que nous désirons le plus

Oswalde Lewat

Les Aquatiques

Marie-Diane Meissirel

Les Accords silencieux

Ivan Nabokov et Philippe Aronson

La Vie, les gens et autres effets secondaires

Grégory Nicolas

Les Fils du pêcheur

Roland Perez

Ma mère, Dieu et Sylvie Vartan

Emmanuel Pierrat et Joseph Vebret

Ernestine ou la justice

Julie Printzac

Guetter l'aurore

Akli Tadjer

D'audace et de liberté

DOMAINE ÉTRANGER

Rabih Alameddine

La Réfugiée

Sarah Alderson

Week-end entre filles

M.J. Arlidge

Action ou Vérité

Jo Browning Wroe

Une terrible délicatesse

Jonathan Dee

Sugar Street

Hannah Gadsby

Nanette en dix étapes

Iona Grey

Les Heures étincelantes

Elin Hilderbrand

Été après été

Lesley Kara

Le Défi

Daphne Palasi Andreades

Les Filles comme nous

Catherine Steadman

Sous l'eau

J. Courtney Sullivan

Les Affinités sélectives

Meg Waite Clayton

Dernier train pour Londres

Rosie Walsh

L'Amour de ma vie

OceanofPDF.com

Pour suivre l'actualité des Escales,
retrouvez nous sur www.lesescales.fr
et sur Facebook, Twitter et Instagram.

OceanofPDF.com